


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

ABREGÉ DES VIES DES ANCIENS PHILOSOPHES,

Avec un Recueil de leurs plus belles Maximes. Composé pour L'EDUCATION D'UN PRINCE.

Par feu Messire

F. D. S. D. L. M. FENELON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France; & depuis ARCHEVEQUE-DUC DE CAMBRAI, &c.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez R. & J. WETSTEIN, & G. SMITH.
MDCCXXVII.



AVERTISSEMENT.

QUOIQU'IL ait déja parû quelques Ouvrages sur la vie des Philosophes, on se flatte que le Public fera un accueïl favorable à celui-ci. On en a reçu le manuscrit des mains de M. le Duc de C *** Ce Seigneur a assuré qu'il est du Célébre M. de Fenelon Archevêque de Cambray. Un si grand nom en fait d'avance l'éloge. Tout ce qui part d'une plume aussi délicate & aussi châtiée, mérite de l'attention, j'ose même dire de la reconnoissance. Il ne paroît rien dans cet abregé qui démente la réputation de l'Auteur, il est méthodique & circonstancié ; le stile en est naturel, net, concis ; on y voit d'un coup d'œil, comme dans un tableau racourci la naissance, l'éducation, les voyages, les avantures, les principes physiques, les maximes morales & politiques, & les bons mots de tous les anciens Philosophes de

la Gréce, avec beaucoup d'ordre, de précision, de varieté & d'agrément. On ne prétend point par ce discours prévenir le jugement des Connoisseurs. Le Public a son goût; sa critique est impérieuse, & ses Arrêts souverains. Il pensera ce qu'il lui plaira & de l'Auteur & de l'Ouvrage. En vain tâcheroit-on de lui imposer par un nom illustre, ou de l'éblouïr par des loüanges anticipées; il rappelle tout à son Tribunal & décide en Maître. On n'a eu intention que de lui faire plaisir en lui presentant un petit Ouvrage qui a servi à l'éducation d'un Grand Prince, & qu'on croit la continuation de ceux de cet Illustre Prélat, dont la mémoire sera toujours précieuse dans la République des Lettres aussi bien que dans l'Eglise.

LES LIBRAIRES AU LECTEUR.

AYant jugé à propos pour la Satisfaction du Public de joindre aux Dialogues des Morts & aux Fables qui les suivent un Troisieme ouvrage qu'on attribuë au même Auteur, & qui est un Abregé des Vies des Anciens Philosophes. *Nous le donnons dans la même marge & dans le même caractere, nous contentant de faire ici une seule remarque sur le mot* Olympiade, *en faveur des personnes qui pourroient ignorer ce qu'il signifie.*

C'est un terme de Chronologie, un espace de cinq ans. Les Grecs se servoient de cette maniere de compter leurs années. Elle venoit de la celébration des jeux Olympiques qui se faisoient tous les cinq ans auprès d'Olympie Ville d'Elide

pour y éxercer la jeunesse à cinq sortes de jeux.

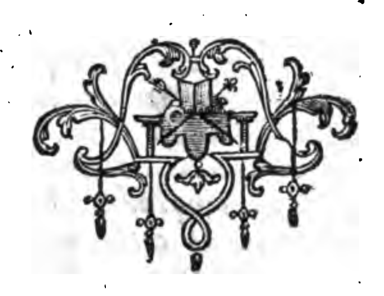
- - - - Variis celebrat Olympia ludis.

Statius.

Sunt quos Curriculo pulverem Olympicum collegisse juvat.

Horatius.

Hercule avoit institué ces jeux en l'honneur de Jupiter.





ABREGÉ DES VIES DES ANCIENS PHILOSOPHES.

THALÉS

Né la premiere année de la 35 Olympiade: Mort à la 58 âgé de 92 ans.



HALE'S Milesien, originaire de Phenicie, descendoit de Cadmus fils d'Agenor. L'indignation que ses parens avoient contre les Tirans qui opprimoient les gens de bien, les obligea à quitter leur pays; ils vinrent s'établir à Milet Ville d'Io-

nie, où Thalés naquit la premiere année de la 35 Olympiade. C'est lui qui a merité le premier le glorieux titre de Sage; & qui a été l'Auteur de la Philosophie qu'on a appellée Ionique, du nom du pays où il avoit pris naissance.

Il passa quelque tems dans la Magistrature; & après en avoir exercé avec éclat les principaux emplois, le desir de connoître les secrets de la nature, lui fit quitter l'embarras des affaires publiques. Il s'en alla en Egypte, où les sciences florissoient pour lors: il employa plusieurs années à converser avec les Prêtres qui étoient les Docteurs du pays; il s'instruisit des mysteres de leur Religion, & s'appliqua particulierement à la Géometrie & à l'Astronomie. Il ne s'attacha jamais à aucun maître, & hors le commerce qu'il eut avec les Prêtres Egyptiens pendant ce voyage, il ne dut qu'à ses experiences & à ses profondes méditations les belles connoissances dont il a enrichi la Philosophie.

Thalés avoit l'esprit élevé, parloit peu & réfléchissoit beaucoup; il négligeoit son interêt particulier, & étoit fort zelé pour celui de la Republique.

Juvenal parlant des gens qui croyoient que la vengeance étoit un bien plus desirable que la vie même, dit, que ces sentimens-là sont fort éloignez de ceux de Chrysippe & de la douceur de Thalés.

At vindicta bonum vitâ jucundius ipsâ:
Chrysippus non dicet idem, nec mite Thaletis
Ingenium . . . . .

Quand

Quand Thalés fut de retour à Milet, il vécut dans une grande solitude, & ne songea plus qu'à contempler les choses céleſtes. L'amour de la ſageſſe lui fit préferer la douceur du célibat aux ſoins qui accompagnent le mariage. Il n'étoit encore âgé que de vingt-trois ans lorsque Cleobuline ſa mere le preſſa d'accepter un parti avantageux qui ſe preſentoit. Quand on eſt jeune, dit Thalés, il n'eſt pas tems de ſe marier : quand on eſt vieux il eſt trop tard, & un homme entre ces deux âges ne doit pas avoir aſſez de loiſir pour ſe choiſir une femme. Quelques-uns diſent qu'il épouſa ſur la fin de ſa vie une Egyptienne qui a fait pluſieurs beaux ouvrages.

Un jour des Etrangers de Milet paſſant par l'Iſle de Cô, acheterent de quelques Pêcheurs ce qu'ils alloient tirer du coup de filet qu'ils venoient de jetter dans la Mer. Ces Pêcheurs tirerent un trepied d'or maſſif qu'on dit qu'Helene revenant de Troye avoit jetté autrefois dans cet endroit à cauſe d'un ancien Oracle dont elle s'étoit ſouvenuë ; cela fit d'abord de la conteſtation entre les Pêcheurs & les Etrangers, à qui auroit le trepied. Enſuite les villes s'y intereſſerent & prirent parti chacune pour ſes gens. On étoit prêt à paſſer à une guerre ouverte, lorſqu'on s'accorda de part & d'autre de s'en tenir aux déciſions de l'Oracle. On envoya à Delphes ; l'Oracle fit réponſe qu'il falloit donner le trepied au premier des Sages. On alla auſſi-tôt le porter à Thalés qui le renvoya à Bias. Bias par modeſtie le remit à un autre, & cet autre à quelqu'autre qui le renvoya à Solon. Solon

dit qu'il n'y avoit rien de plus ſage qu'un Dieu; il fit porter le trepied à Delphes, & le conſacra à Apollon.

Quelques jeunes gens de Milet reprocherent un jour à Thalés que ſa ſcience étoit fort ſterile, puiſqu'elle le laiſſoit dans l'indigence. Thalés voulut leur faire connoître que ſi les Sages n'amaſſoient pas de grands biens, c'étoit par un pur mépris pour les richeſſes, & qu'il leur étoit facile d'acquerir les choſes dont ils ne faiſoient aucun cas.

Il prévit, à ce qu'on dit, par ſes obſervations Aſtronomiques que l'année ſeroit très-fertile. Il acheta avant la ſaiſon tous les fruits des Oliviers qui étoient au tour de Milet, la récolte fut fort abondante. Thalés en tira un profit conſidérable: mais comme il étoit tout-à-fait déſintereſſé, il fit aſſembler les Marchands de Milet & leur diſtribua tout ce qu'il avoit gagné.

Thalés avoit accoutumé de remercier les Dieux de trois choſes; d'être né raiſonnable, plûtôt que bête; homme plûtôt que femme; grec, plûtôt que barbare.

Il croyoit que le monde avoit été diſpoſé de la maniere que nous le voyons, par une intelligence qui n'avoit point de commencement, & qui n'auroit jamais de fin.

C'eſt le premier des Grecs qui ait enſeigné que les ames étoient immortelles.

Un homme vint un jour lui demander, ſi nous pouvions cacher nos actions aux Dieux? Nos penſées mêmes les plus ſecretes, repondit-il, ne ſçauroient jamais leur être inconnues.

Il diſoit que la choſe du monde la plus grande

grande étoit le lieu, parcequ'il renfermoit tous les Etres; que la plus forte étoit la néceſſité, parcequ'elle venoit à bout de tout; que la plus prompte étoit l'eſprit, puiſqu'en un inſtant il parcouroit tout l'univers; que la plus ſage étoit le tems, puiſqu'il découvroit les choſes les plus cachées : mais que la plus douce & la plus aimable étoit de faire ſa volonté.

Il repetoit ſouvent, que de parler beaucoup n'étoit pas une marque d'eſprit.

Qu'on devoit ſe ſouvenir également de ſes amis preſens ou abſens.

Qu'il falloit aſſiſter ſon pere & ſa mere, pour meriter d'être aſſiſté de ſes enfans.

Qu'il n'y avoit rien de ſi rude que de voir vieillir un Tiran.

Que ce qui nous peut conſoler dans notre mauvaiſe fortune, c'eſt d'apprendre que ceux qui nous tourmentent, ſont auſſi malheureux que nous.

Qu'il ne falloit point faire ce qu'on reprenoit dans les autres.

Que le veritable bonheur conſiſtoit à jouir d'une ſanté parfaite, à avoir un bien raiſonnable, & à ne pas paſſer ſa vie dans la moleſſe & dans l'ignorance.

Il croyoit qu'il n'y avoit rien de ſi difficile que de ſe connoître ſoi-même; c'eſt ce qui lui fit inventer cette belle maxime, qui fut depuis gravée ſur une lame d'or : & conſacrée dans le temple d'Apollon : CONNOIS-TOI TOI-MESME.

Il tenoit que la vie & la mort ne differoient en rien; & quand on lui demandoit pourquoi

il ne se faisoit pas mourir, c'est, répondoit-il, parceque vivre ou être mort étant la même chose, rien ne peut déterminer à prendre un parti plûtôt que l'autre.

Il se divertissoit quelquefois à la Poësie. On dit que c'est lui qui a inventé la mesure des vers hexametres.

Un homme justement accusé d'adultere, vint un jour lui demander s'il lui étoit permis de se justifier par serment. Thalés lui répondit en se moquant: Le parjure est-il un crime moins grand que l'adultere?

Mandrete de Pryene, qui avoit été son disciple, le vint voir à Milet, & lui dit: Quelle récompense voulez-vous que je vous donne, ô Thalés, pour vous témoigner combien j'ai de reconnoissance de tous les beaux préceptes dont je vous suis redevable? Quand l'occasion vous donnera lieu d'enseigner les autres, répondit Thalés, faites leur connoître que c'est moi qui suis l'Auteur de cette doctrine. Ce sera pour vous une modestie louable, & pour moi une récompense très-précieuse.

Thalés a été le premier de tous les Grecs qui se soit appliqué à la Physique & à l'Astronomie. Il croyoit que l'eau étoit le premier principe de toutes choses: Que la terre n'étoit qu'une eau condensée, l'air une eau rarefiée: Que toutes choses se changeoient perpetuellement les unes dans les autres; mais qu'en dernier lieu tout se resolvoit en eau. Que l'Univers étoit animé & rempli d'êtres invisibles qui voltigeoient sans cesse de côté & d'autre. Que la terre étoit au milieu du monde? qu'elle se mouvoit autour de son pro-

propre centre, qui étoit le même que celui de l'Univers; & que les eaux de la mer sur quoi elle étoit posée, lui donnoient un certain branle qui étoit la cause de son mouvement.

Les effets merveilleux de l'aiman & de l'ambre, & la simpatie entre les choses de même nature lui ont fait croire qu'il n'y avoit rien dans le monde qui ne fût animé.

Il croyoit que la cause de l'inondation du Nil venoit de ce que les vents Eteliens qui soufloient du septentrion au midi, retardoient les eaux du fleuve qui coulent du midi vers le septentrion, & les contraignoient à se déborder dans la campagne.

C'est lui qui a prédit le premier les éclipses du soleil & de la lune, & qui a fait des observations sur les differens mouvemens de ces deux astres. Il croyoit que le soleil étoit un corps lumineux de lui-même, dont la masse étoit cent vingt fois plus considérable que celle de la lune. Que la lune étoit un corps opaque qui n'étoit capable de réfléchir la lumiere du soleil que par une seule moitié de sa surface; que sur cette supposition il rendoit raison des differentes figures sous lesquelles la lune nous paroît.

C'est lui qui a recherché le premier l'origine des vents; la matiere des foudres; la cause des éclairs, & du tonnerre.

Personne avant lui n'avoit connu la maniere de mesurer les hauteurs des tours & des piramides par leur ombre meridionale, lorsque le soleil est dans l'Equinoxe.

Il fixa l'année à trois cent soixante-cinq jours; il regla l'ordre des saisons, & borna cha-

chaque mois à trente jours: à la fin de chaque douzaine de mois il ajoûtoit cinq jours pour achever le cours de l'année: c'étoit une méthode qu'il avoit prise des Egyptiens.

C'est lui qui a donné la connoissance de la petite ourse dont les Pheniciens se servoient pour regler leur navigation.

Un jour comme il sortoit de son logis pour aller contempler les astres, il se laissa tomber dans un fossé; une vieille servante de sa maison courut aussi-tôt à lui, & après l'avoir retiré, lui dit en se moquant: Quoi, Thalés, vous croyez pouvoir découvrir ce qui se passe dans les Cieux, & vous ne voyez pas seulement ce qui est à vos pieds.

Thalés fut pendant toute sa vie dans une consideration très-distinguée; on le consultoit sur les affaires les plus importantes. Crésus après avoir entrepris la guerre contre les Perses, s'avança à la tête d'une grosse armée jusques sur les bords du fleuve Halis; il se trouva fort embarrassé pour passer; il n'avoit ni ponts ni bateaux, & le fleuve n'étoit point gueable. Thalés qui se rencontra pour lors dans son camp, lui assura qu'il lui donneroit le moyen de faire traverser ce fleuve à son armée sans pont & sans bateaux. Il fit aussi-tôt travailler à un grand fossé en forme de croissant, qui commençoit à une des extrémitez du camp & finissoit à l'autre; ce fleuve se divisa par ce moyen en deux bras qui étoient gueables l'un & l'autre, & toute l'armée passa sans difficulté. Thalés ne voulut jamais souffrir que dans cette occasion les Milesiens fissent alliance avec Crésus qui les recherchoit

avec

avec beaucoup d'empressement. Cette prudence fut cause de la conservation de sa patrie; car Cyrus victorieux des Lydiens, saccagea toutes les villes qui étoient entrées en confédération avec eux, & épargna ceux de Milet qui n'avoient point voulu prendre de parti contre lui.

Thalés étant fort vieux, se fit porter un jour sur une terrasse, pour y voir à son aise les combats de l'Amphithéâtre. La chaleur excessive lui causa une altération si violente, qu'il mourut subitement dans le lieu même d'où il regardoit les combats. C'étoit dans la 58 Olympiade, & la 92 année de son âge. Ceux de Milet lui firent de magnifiques funerailles.





SOLON

Naquit la troiſiéme année de la 35 Olympiade; fut Préteur à Athénes la troiſiéme année de la 45, & mourut au commencement de la 55. âgé de 78 ans.

SOLON originaire d'Athénes, naquit à Salamine en la 35 Olympiade. Exceſtide ſon pere deſcendoit du Roi Codrus, & ſa mere étoit couſine germaine de la mere de Piſiſtrate. Il employa une partie de ſa jeuneſſe à voyager en Egypte, qui étoit pour lors le théâtre de tous les gens ſçavans. Après s'être inſtruit de la forme du gouvernement, & de tout ce qui regardoit les loix & les coutumes du pays, il s'en revint à Athénes où ſon rare mérite & ſa naiſſance diſtinguée lui firent obtenir les emplois les plus conſidérables.

Solon étoit un homme d'une grande ſageſſe, mêlée de beaucoup de vigueur, de fermeté & de ſincerité. Il étoit excellent Orateur, Poëte, Legiſlateur, & bon homme de guerre. Il fut pendant toute ſa vie fort zelé pour la liberté de ſa patrie, grand ennemi des Tirans, & peu empreſſé pour l'agrandiſſement

de

de sa famille. Il ne s'attacha jamais à aucun maître, non plus que Thalés. Il négligea la connoissance des causes de la nature, pour s'appliquer entiérement à la morale & à la politique. C'est lui qui est l'Auteur de cette belle maxime. *Il faut garder la médiocrité en toutes choses.*

Un jour Solon étoit à Milet où la grande réputation de Thalés l'avoit obligé de faire un voyage. Après s'être entretenu quelque tems avec ce Philosophe, il lui dit: je m'étonne, ô Thalés, que vous n'ayez jamais voulu vous marier, vous auriez des enfans que vous prendriez plaisir à élever. Thalés ne répondit rien sur le champ. Quelques jours après il aposta un certain homme qui feignit d'être étranger, & qui vint leur rendre visite; cet homme dit qu'il arrivoit d'Athénes tout nouvellement. Hé bien, lui dit Solon, qu'y a-t-il de nouveau? Rien que je sçache, répondit l'étranger, sinon qu'on portoit en terre un jeune Athénien dont toute la ville accompagnoit la pompe funebre, parcequ'il étoit d'une condition distinguée, & fils d'un homme fort estimé de tout le peuple; cet homme-là, ajoûta l'étranger, est hors d'Athénes il y a quelque tems; ses amis ont résolu de lui menager cette nouvelle, pour empêcher que le chagrin ne le fasse mourir. O pauvre pere malheureux, s'écria Solon, & comment l'appelloit-on? Je l'ai bien entendu nommer, répondit l'étranger, mais il ne m'en souvient pas; je sçai bien que tout le monde disoit que c'étoit un homme d'une grande sagesse. Solon dont l'inquiétude augmentoit à tous momens, parut

rut tout troublé ; il ne put s'empêcher de demander si ce n'étoit point Solon. L'étranger répondit brusquement, oui, c'est celui-là. Solon fut touché d'un ressentiment si vif & si cuisant, qu'il commença à déchirer ses habits, s'arracher les cheveux, & à se battre la tête; enfin il ne s'abstint d'aucune des choses qu'ont accoutumé de faire & de dire tous ceux qui sont outrez de douleur. Pourquoi tant pleurer & se tourmenter, lui dit Thalés, pour une perte qui ne peut être réparée par toutes les larmes du monde? Ah! répondit Solon, c'est cela même qui me fait pleurer; je plains un mal qui n'a point de remede. A la fin Thalées se prit à rire de toutes les differentes postures que faisoit Solon. O Solon, mon ami, lui dit-il, voilà ce qui m'a fait craindre le mariage; j'en redoutois le joug, & je connois par la douleur du plus sage des hommes que le cœur le plus ferme ne peut soutenir les afflictions qui naissent de l'amour & du soin des enfans; ne t'inquiéte pas davantage, tout ce que l'on vient de te dire n'est qu'une fable faite à plaisir.

Il y avoit eû pendant long tems une cruelle guerre entre les Athéniens & les Mégariens au sujet de l'Isle de Salamine. Enfin après plusieurs carnages de part & d'autre, les Athéniens qui avoient eû du desavantage, las de répandre tant de sang, ordonnerent une punition de mort contre le premier qui seroit assez hardi de proposer la guerre pour le recouvrement de Salamine, dont ceux de Mégare étoient en possession. Solon craignit que s'il parloit, il ne se fît tort à lui-même, ou

que s'il se taisoit, son silence ne fût desavantageux à sa patrie. Il prit le parti de contrefaire le fou, afin que sous ce prétexte il lui fût permis de dire & de faire impunément tout ce qu'il voudroit. Il fit courir le bruit par toute la ville qu'il avoit perdu l'esprit. Après avoir composé quelques vers élegiaques qu'il apprit par cœur, il sortit de sa maison avec un vilain habit tout déchiré, une corde à son col, un vieux bonnet crasseux sur sa tête: tout le peuple s'attroupa autour de lui. Solon monta sur la pierre d'où on avoit coutume de faire les proclamations publiques, & récita des vers contre sa coutume: Plût aux Dieux, s'écria-t'il, que jamais Athénes n'eut été ma patrie: ah! je voudrois être né à Pholegandes ou à Sieine, ou dans quelque lieu encore plus affreux & plus barbare; au moins je n'aurois pas le chagrin de me voir montrer au doigt, & d'entendre dire: voilà un Athénien qui s'est honteusement sauvé de Salamine. Vengeons promptement l'affront que nous avons reçû, & reprenons un séjour si agréable, que nos ennemis nous retiennent si injustement. Cela fit tant d'impression sur l'esprit des Athéniens qu'ils révoquerent aussi-tôt l'Edit qu'ils avoient fait; ils prirent les armes & resolurent de faire la guerre aux Mégariens. Solon fut choisi pour commander les troupes, il s'embarqua avec ses gens sur plusieurs bateaux de Pêcheurs. Il étoit suivi d'une Galere à trente-six rames, & il mouilla assez près de Salamine. Les Mégariens qui étoient dans la ville s'apperçûrent de quelque chose, coururent aux armes tout en desordre. Ils détacherent un de leurs vaisseaux qu'ils

envoyerent pour découvrir ce que c'étoit. Ce vaisseau s'approcha de trop près, il fut pris par Solon qui fit aussi-tôt lier tous les Mégariens qui étoient dedans ; il fit embarquer à leurs places les plus braves d'entre les Athéniens, & leur commanda de faire voile vers Salamine en se cachant le plus qu'ils pourroient. Solon prit avec lui le reste de ses gens & descendit à terre par un autre endroit ; il alla à la rencontre des Mégariens qui s'étoient mis en campagne, & pendant qu'il leur donna bataille, ceux qu'il avoit envoyez dans le vaisseau arriverent & se rendirent maîtres de la ville. Solon après avoir défait les Mégariens, renvoya sans rançon tous les Prisonniers qui avoient été faits dans le combat, & érigea un temple à l'honneur du Dieu Mars dans le propre lieu où il avoit remporté la victoire. Quelque tems après, ceux de Mégare s'opiniâtrerent inutilement à vouloir recouvrer Salamine : Enfin on convint de part & d'autre qu'on prendroit les Lacedemoniens pour arbitres. Solon prouva devant les députez de Sparte que Philus & Eurifaces, enfans d'Ajax Roy de Salamine, étoient venus demeurer à Athénes, & qu'ils donnerent cette Isle aux Athéniens à condition qu'on les feroit Citoyens d'Athénes. Il fit ouvrir plusieurs tombeaux & fit voir que ceux de Salamine tournoient la face de leurs morts du même côté que ceux d'Athénes, au lieu que les Mégariens les tournoient du côté opposé, qu'enfin ils faisoient graver sur le cercueil le nom de la famille du mort ; ce qui étoit particulier aux seuls Athéniens. Mais ceux de Mégare ne tarderent

tarderent pas long-tems à avoir leur revanche; car les differens qui regnoient depuis long-tems entre les descendans de Cylon & ceux de Megacles s'augmenterent jusqu'à un tel point, qu'ils penserent faire perir entiérement la ville. Cylon avoit eu autrefois dessein de se rendre souverain d'Athénes; sa conspiration fut découverte, il fut massacré avec plusieurs de ses complices. Tous ceux qui pûrent échaper se sauverent dans le temple de Minerve. Megacles qui étoit pour lors Magistrat fit tant par ses belles paroles qu'il leur persuada de venir se presenter devant les Juges en tenant un filet attaché par un de ses bouts à la statuë de la Déesse, afin de ne point perdre leur franchise. Comme ils descendoient du temple le filet se rompit; Megacles dit que c'étoit une marque évidente que la Déesse leur refusoit sa protection; il en arrêta plusieurs qui furent aussi-tôt lapidez par le peuple, ceux qui recoururent aux autels y furent presque tous massacrez sans aucun respect; il ne s'en sauva que quelques-uns pour qui les femmes des Magistrats s'employerent, & les firent remettre en liberté.

Une action si noire rendit odieux les Magistrats & leurs descendans, qui furent depuis ce tems-là très-haïs du peuple. Plusieurs années après les descendans de Cylon devinrent très-puissans; la haine qui étoit entre les deux partis s'allumoit tous les jours de plus en plus. Solon pour lors magistrat, craignit que leurs divisions n'entrainassent la perte de toute la ville; il les fit consentir les uns & les autres à prendre des Juges pour terminer leurs differens; les Juges déciderent en faveur des Cyloniens. Tous les descendans

cendans de Megacles furent bannis, & les os de ceux qui étoient morts furent déterrez & jettez hors du territoire d'Athénes. Les Mégariens profiterent de cette occasion favorable pour eux; ils prirent les armes pendant que les divisions étoient dans leur plus grande chaleur, & recouvrerent Salamine.

A peine cette sédition étoit appaisée qu'il en survint une autre dont les suites ne devoient pas être moins dangereuses. Les pauvres étoient si endettez qu'on les ajugeoit tous les jours comme esclaves à leurs créanciers, qui les faisoient travailler ou les vendoient à leurs fantaisies. Quantité de gens du menu peuple s'attrouperent, résolus de se choisir un Chef pour empêcher qu'aucun d'eux ne fût fait esclave dans la suite, faute d'avoir payé ses dettes au jour nommé, & pour obliger les Magistrats à partager tous les biens également comme Lycurgus avoit fait à Sparte. Les troubles étoient si grands & les seditieux tellement animez, qu'on ne connoissoit aucun remede pour les appaiser. Solon fut élû du consentement des deux partis pour terminer toutes choses à l'amiable; il fit beaucoup de difficulté d'abord d'accepter un emploi si épineux; il n'y eut que l'envie de servir sa patrie qui l'y fit résoudre; tout le monde lui avoit entendu dire autrefois que l'égalité empêchoit toutes les contestations; chacun interprétoit cette sentence en sa faveur: les pauvres croyoient qu'il vouloit rendre tous les hommes égaux: les riches au contraire s'imaginoient qu'il avoit dessein de mesurer toutes choses selon la naissance & la dignité des personnes.

ſonnes. Cela le rendit ſi agréable aux uns & aux autres, qu'ils le preſſerent d'accepter la ſouveraineté. Les gens même qui n'étoient point intereſſez dans ces brouilleries, ne connoiſſant point de meilleur remede pour appaiſer les diviſions, conſentoient volontiers d'avoir pour maître celui qui paſſoit pour le plus homme de bien, & le plus ſage de toute la terre. Solon s'en éloigna fort, & déclara hautement qu'il n'y conſentiroit jamais. Ses meilleurs amis ne pouvoient s'empêcher de le blâmer. Vous êtes bien ſimple, lui diſoient-ils; quoi, ſous prétexte d'un vain nom de Tiran vous refuſez une Monarchie qui vous ſera par la ſuite très-legitimement acquiſe. Timondas ne s'eſt-il pas fait autrefois déclarer Roi d'Eubée? & Pittaque ne regne-t'il pas aujourd'hui à Mytilene? Solon fut inflexible à tous ces diſcours. La principauté legitime & la tirannie, répondit-il, ſont à la verité de très-belles places, un très-bel endroit: mais on eſt environné de précipices de tous côtez, & il n'y a point de chemin pour en ſortir, lorſqu'on y eſt une fois entré. Jamais on ne le put réſoudre à accepter ce parti avantageux qu'on lui preſentoit. Tous ſes amis le traitoient de fou & d'inſenſé. Solon s'appliqua ſerieuſement à appaiſer les troubles qui étoient à Athénes. Il commença à ordonner que toutes dettes paſſées ſeroient entierement abolies, ſans que jamais perſonne en pût rien demander à ſes débiteurs: & pour donner exemple à tout le monde, il remit ſept talens qui lui devoient revenir de la ſucceſſion de ſon pere. Il déclara nulles les dettes qui ſe fe-

roient dans la suite sous obligation du corps, afin d'empêcher à l'avenir l'inconvenient qui avoit été cause de tous les troubles. Les deux partis d'abord furent assez mécontens de ce Jugement; les riches étoient fâchez de ce qu'on leur avoit fait perdre ce qui leur appartenoit; & les pauvres ne l'étoient pas moins de ce qu'on n'avoit pas partagé les biens également. Mais les uns & les autres furent tellement convaincus par la suite de l'utilité des reglemens de Solon, qu'ils le choisirent tout de nouveau pour appaiser les troubles causez par trois differentes factions qui partageoient la ville d'Athénes, & lui donnerent pouvoir de reformer les loix à sa fantaisie, & d'établir tel gouvernement qu'il lui plairoit.

Les gens de la montagne vouloient que le peuple fût entierement le maître des affaires. Ceux de la plaine prétendoient qu'il n'y eût qu'un certain nombre de Citoyens des plus considerables: & les gens de la marine vouloient que les Magistrats fussent tirez de l'une & l'autre condition. Solon qu'on avoit choisi pour souverain arbitre commença par casser toutes les loix de Dracon son prédecesseur, à cause qu'elles étoient trop sévéres. Les fautes les plus legeres étoient punies de mort, comme les plus énormes crimes, & il n'étoit pas moins dangereux d'être convaincu d'oisiveté, de voler des fruits, ou des herbes, que de commettre des sacrileges, des meurtres, & tout ce qu'on peut imaginer de plus noir. C'est ce qui avoit donné lieu de dire qu'elles étoient écrites avec du sang. On demanda un jour à Dracon pourquoi il avoit ordonné

des

des peines de mort pour toutes ſortes de crimes indifferemment : c'eſt parce, répondit-il, que les moindres méritent ce châtiment, & que je n'en connois point de plus rigoureux pour les crimes plus énormes.

Solon diviſa les Citoyens en trois differens ordres, ſelon les biens dont chaque particulier ſe trouva alors en poſſeſſion. Il donna entrée dans les affaires publiques à tout le peuple, excepté aux artiſans qui ne vivoient que de leur travail. Ceux-là étoient exclus des charges, & ne joüiſſoient pas des mêmes privileges que les autres.

Il ordonna que les principaux Magiſtrats ſeroient perpetuellement choiſis entre les Citoyens du premier ordre.

Que dans une ſedition celui qui n'auroit pris aucun parti ſeroit noté d'infamie.

Que ſi un homme qui avoit épouſé une riche héritiere ſe trouvoit impuiſſant, ſa femme pourroit avoir commerce avec celui qu'elle voudroit des plus proches parens de ſon mari.

Que les femmes n'apporteroient pour dot à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur.

Qu'on pouvoit tuer impunément un adultere, lorſqu'on le ſurprenoit ſur le fait.

Il modéra les dépenſes des Dames, & abolit pluſieurs cérémonies, qu'elles avoient coutume d'obſerver.

Il défendit de mal parler des morts.

Il permettoit aux gens qui n'avoient point d'enfans d'inſtituer héritiers tous ceux qu'ils voudroient, pourvû qu'ils fuſſent dans leur bon ſens lors de leur teſtament.

Que celui qui auroit dissipé son bien seroit noté d'infamie, & déchu de tous ces privileges, de même que celui qui ne nourriroit pas son pere & sa mere dans leur vieillesse. Le fils n'étoit point tenu de nourrir son pere, s'il ne lui avoit fait apprendre un métier pendant sa jeunesse.

Que nul étranger ne pouvoit être fait citoyen d'Athénes, s'il n'avoit été banni à perpetuité de son païs, ou s'il ne venoit s'y établir avec toute sa famille pour y éxercer quelque vacation.

Il diminua fort les récompenses qu'on donnoit ordinairement aux Athletes.

Il ordonna que le public éleveroit les enfans de ceux qui seroient morts en combattant pour la patrie.

Qu'un tuteur ne pourroit demeurer avec la mere de ses mineurs, & que le plus proche héritier ne pourroit jamais être élû tuteur.

Que tout vol seroit puni de mort, & que celui qui auroit crevé un œil à quelqu'un, seroit condamné à perdre ses deux yeux.

Toutes les loix de Solon furent gravées sur des tables. Les gens du conseil assemblez, firent serment qu'ils les observeroient, & les feroient observer éxactement. Ceux mêmes à qui on en avoit confié le soin, jurerent solemnellement que si quelqu'un d'eux y manquoit, il seroit obligé de faire présent au temple d'Apollon d'une statuë d'or aussi pesante que lui. Il y avoit des Juges établis pour interpréter les loix, lorsque quelques differends naissoient entre le peuple sur ce sujet.

Un jour, comme Solon composoit ses

loix,

loix, Anacharsis se moqua de son entreprise. Quoi, dit-il, vous prétendez avec quelques écritures réprimer l'injustice & les passions des hommes ? Telles ordonnances, ajoûta-t-il, ressemblent proprement aux toiles d'araignées qui n'arrêtent rien que des mouches.

Les hommes gardent bien les choses dont ils sont convenus ensemble, répondit Solon. Je ferai mes loix de telle maniere que tous les Citoyens connoîtront qu'il leur est plus utile d'y obeïr que de les violer.

On lui demanda pourquoi il n'en avoit fait aucune contre les parricides ? C'est parce, répondit-il, que je n'ai pas crû qu'il y eût jamais des gens assez malheureux pour tuer leur pere ou leur mere.

Il disoit ordinairement à ses amis, qu'un homme de soixante-dix ans ne devoit plus craindre la mort, ni se plaindre des malheurs de la vie.

Que tous les gens de Cour ressembloient aux jettons dont on se sert pour compter, qu'ils répresentoient plus ou moins selon la fantaisie du Prince.

Que ceux qui approchoient des Princes ne devoient pas leur conseiller ce qui étoit de plus agréable: mais ce qui étoit de plus avantageux.

Que nous n'avions point de meilleur guide pour nous conduire que notre raison; & qu'il ne falloit jamais rien dire, ni rien faire sans l'avoir consultée.

Qu'on devoit faire beaucoup plus de fond sur la probité d'un homme que sur son serment.

Qu'il ne falloit pas ſe faire des amis ſi légerement : mais qu'il étoit très-dangereux de rompre lorſque l'amitié étoit une fois liée.

Que le moyen le plus ſûr & prompt pour repouſſer l'injure, étoit de l'oublier.

Qu'il ne falloit jamais s'ingerer de commander ſans avoir apris à obeïr.

Que le menſonge devoit être en horreur à tout le monde.

Qu'enfin il falloit honorer les Dieux, reſpecter ſes parens, & n'avoir jamais aucun commerce avec les méchans.

Solon s'apperçut que Piſiſtrate ſe faiſoit un gros parti à Athénes, & qu'il prenoit les meſures néceſſaires pour s'y rendre Souverain ; il fit tout ſon poſſible pour s'oppoſer à ſes deſſeins : il aſſembla le peuple au milieu de la place publique où il parut tout armé, & découvrit l'entrepriſe de Piſiſtrate. O Athéniens, s'écria t'il, je ſuis plus ſage que ceux qui ne connoiſſent point les mauvais deſſeins de Piſiſtrate, & plus courageux que ceux qui les connoiſſent, & que la crainte ou le peu de courage empêchent de s'y oppoſer ; je ſuis prêt à me mettre à votre tête & à combattre généreuſement pour la défenſe de la liberté. Le peuple qui favoriſoit Piſiſtrate traita Solon de fou. Piſiſtrate quelques jours après ſe bleſſa lui-même & ſe fit porter tout ſanglant ſur un char au milieu de la place publique, & dit que ſes ennemis l'étoient venu prendre en trahiſon & l'avoient mis dans l'état pitoyable où on le voyoit. La populace s'émeut auſſi-tôt, & fut prête à prendre les armes en faveur de Piſiſtrate. O fils d'Ipocraſe, lui dit Solon, tu

joües

joües mal le perſonnage d'Uliſſe; Uliſſe s'égratigna pour tromper ſes ennemis, & toi tu te bleſſes pour tromper tes propres Citoyens. Le peuple s'aſſembla: Piſiſtrate fit demander cinquante gardes: Solon remontra fortement devant tout le monde les dangereuſes ſuites d'une telle innovation, mais il ne put rien gagner ſur la populace émuë qui permit à Piſiſtrate d'en prendre quatre cens, & de lever des troupes pour ſe rendre maître de la forteresſe. Les principaux de la ville furent fort étonnez: chacun ſongea à ſe retirer de côté & d'autre. Solon ne ſe rebuta point. Après avoir reproché aux Citoyens leur bêtiſe & leur lacheté; auparavant, leur dit-il, il vous étoit plus facile d'empêcher que cette tirannie ne ſe formât, mais à preſent qu'elle eſt établie ce vous ſera une plus grande gloire de l'abolir & de l'exterminer entiérement. Quand il vit que tous ſes diſcours ne pouvoient faire revenir les Citoyens, de la grande conſternation où ils étoient, il s'en alla à ſa maiſon, & prit ſes armes qu'il alla poſer devant la porte du Sénat, en s'écriant: ô ma chere patrie, je t'ai ſecourue autant que j'ai pû par mes paroles & d'effet: j'atteſte les Dieux que je n'ai rien oublié pour la défenſe des loix & de la liberté de mon païs! ô ma chere patrie! je parts & te quitte pour jamais, puiſque je ſuis le ſeul qui me déclare ennemi du tiran, & que tous les autres ſont diſpoſez à le recevoir pour maître.

Solon ne put jamais ſe réſoudre d'obéïr à Piſiſtrate, & comme il craignoit d'ailleurs que les Athéniens ne l'obligeaſſent à réformer ſes

loix

loix qu'ils avoient fait serment d'observer, il aima mieux s'éxiler volontairement, & avoir le plaisir de voyager pour connoître le monde, que de vivre desagréablement à Athênes. Il passa en Egypte où il demeura quelque tems à la Cour d'Amasis. Pisistrate qui estimoit infiniment Solon, fut fort touché de sa retraite; il lui écrivit cette lettre obligeante pour essayer de le faire revenir.

„ Je ne suis pas le seul parmi les Grecs qui „ me suis emparé de la souveraineté de mon „ païs ; je ne commets rien contre les Loix „ ni contre les Dieux, puisque je tire mon „ origine de Codrus, & que les Athéniens „ ont juré qu'ils conserveroient le Royaume „ à ses descendans. J'ai grand soin de faire „ observer vos Ordonnances avec beaucoup „ plus d'exactitude que si l'Etat étoit gouver„ né par la populace. Je me contente des „ tributs que j'ai trouvez établis, & hors cer„ tains honneurs qui sont dûs à ma dignité, „ je n'ai rien qui me distingue du moindre „ des Citoyens. Je n'ai aucun ressentiment „ contre vous de ce que vous avez découvert „ mes desseins; je suis persuadé que c'étoit „ plutôt par amour pour la patrie, que par „ haine contre moi, parce que vous ne sça„ viez pas de quelle maniere je me devois „ comporter, & si vous l'eussiez sçû, peut„ être n'auriez-vous pas desaprouvé mon en„ treprise. Revenez donc avec assûrance, & „ croyez sur ma parole que Solon ne doit „ rien craindre de Pisistrate, puisque même „ je n'ai pas voulu faire de mal à ceux qui de „ tout tems avoient été mes ennemis. Je

„ vous

„ vous considererai comme mon meilleur a-
„ mi, & vous aurez toutes sortes d'agremens
„ auprès de moi, parceque je ne vous con-
„ nois pas capable d'aucune infidelité; si vous
„ avez dés raisons qui vous empêchent de re-
„ venir à Athênes, vous demeurerez par tout
„ ailleurs où vous voudrez; je serai content
„ pourvû que ce ne soit pas moi qui soit la
„ cause de votre exil".

Solon lui fit cette réponse.

„ Je crois bien que vous ne me feriez au-
„ cun mal, car j'étois de vos amis avant que
„ vous fussiez tiran, & je ne dois pas vous
„ être plus odieux que tout autre qui hait la
„ tirannie. Je laisse la liberté à un chacun de
„ juger selon sa pensée, s'il est plus utile aux
„ Athéniens d'être gouvernez par un maître
„ absolu que par plusieurs Magistrats. J'a-
„ vouë que vous êtes le meilleur des tirans;
„ mais je ne crois pas devoir retourner à A-
„ thênes, car après y avoir établi un gouver-
„ nement libre, & refusé la principauté qu'on
„ m'avoit offerte, on auroit raison de me
„ blâmer, & de croire que j'approuverois vo-
„ tre entreprise, si on m'y voyoit revenir".

Solon écrivit une autre lettre à Epimenides en ces termes:

„ Comme mes loix ne doivent pas apporter
„ un grand profit, aussi en les cassant n'a-t'on
„ pas causé une grande utilité à la ville. Les
„ Dieux ni les Legislateurs ne peuvent servir
„ de rien aux villes, mais bien à ceux qui
„ menent le peuple comme ils veulent, lors-
„ qu'ils sont bien intentionnez: mes loix
„ n'ont point été utiles, mais ceux qui les

„ ont

lieu même où il avoit perdu la vie, & lui ont rendu de grands honneurs.

Crésus ne fut pas moins étonné que la premiere fois. Il crut que Solon étoit un insensé. Eh bien, continua-t-il, quel est le plus heureux des hommes après Tellus? Il y a eu autrefois deux freres, répondit-il, dont l'un s'appelloit Cléobis, & l'autre Byton: ils étoient si robustes, qu'ils sont toujours sortis victorieux de toutes sortes de combats; ils s'aimoient parfaitement l'un l'autre. Un jour de fête la Prêtresse de Junon leur mere, pour qui ils avoient beaucoup de tendresse, devoit aller nécessairement faire un sacrifice au temple; on tardoit trop à amener ses bœufs; Cléobis & Byton s'attelerent à son char, & la traînerent jusqu'au lieu où elle vouloit aller. Tout le peuple leur donna mille bénédictions. Leur mere ravie de joye, pria Junon de leur envoyer ce qui leur étoit plus avantageux. Quand le sacrifice fut fini, & qu'ils eurent fait très-bonne chere, ils allerent se coucher, & moururent tous deux cette même nuit. Crésus ne put s'empêcher de faire paroître sa colere. Comment, repliqua-t-il, tu ne me mets donc point au nombre des gens heureux, O Roy des Lidiens, répondit Solon, vous possedez de grandes richesses, & vous êtes maître de quantité de peuples: mais la vie est sujete à de si grands changemens, qu'on ne sçauroit décider de la félicité d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa carriere. Le tems fait tous les jours naître de nouveaux accidens, dont même on n'auroit jamais pû se douter; on ne doit point s'assûrer de la victoi-

re

re lorsque le combat n'est pas encore fini. Crésus fut fort mécontent: il renvoia Solon, & ne redemanda plus à le voir.

Esope qui étoit pour lors à Sardis où on l'avoit fait venir pour divertir Crésus, fut fâché de la mauvaise réception que le Roi avoit faite à un homme d'un mérite si distingué. O Solon, lui dit-il, il ne faut point approcher les Princes, ou il ne leur faut jamais dire que ce qui leur est agréable. Au contraire, répondit Solon, il ne faut jamais s'en approcher, ou bien il faut toujours les conseiller le mieux qu'on peut, & ne leur dire jamais que la vérité.

Cyrus tenoit prisonnier Astiagés son grand-pere maternel, & l'avoit dépouillé de tous ses Etats; Crésus s'en offensa; il prit parti pour Astiagés, & fit la guerre aux Perses. Comme il avoit des richesses immenses, & qu'il se voyoit à la tête d'une nation qui passoit pour la plus belliqueuse de tout le monde, il croioit que rien ne lui étoit impossible; il fut malheureusement défait, & se retira à Sardis où il fut assiégé & fait prisonnier après quatorze jours de résistance. On le mena devant Cyrus qui le fit charger de chaînes. On le monta aussi-tôt au haut d'un bucher, où on l'attacha au mileu de quatorze enfans Lydiens, pour y être brûlé à la vûë de Cyrus & de tous les Perses. Comme on mettoit le feu au bucher, Crésus dans cet état déplorable, se souvint du discours que lui avoit autrefois tenu Solon. Il s'écria en soupirant, ô Solon, Solon! Cela surprit Cyrus. Il envoya demander si c'étoit quelque Dieu qu'il invoquoit

dans ses malheurs. Crésus ne répondit rien. Enfin quand on l'eut contraint de parler, il dit tout accablé de tristesse, Ah! je viens de nommer un homme que les Rois devroient toujours avoir auprès d'eux, & dont ils devroient plus estimer la conversation que tous les trésors & leur magnificence. On le pressa d'en dire davantage. C'est un Sage de la Grece, continua-t-il, que j'ai autrefois envoyé querir exprès pour lui faire admirer ma grande prosperité; il me dit froidement, comme s'il m'eût voulu faire connoître que cela n'étoit qu'une sorte vanité, que j'attendisse la fin de ma vie, & qu'il ne falloit point trop présumer d'une felicité qui étoit sujete à une infinité de calamitez. Je reconnois à present la verité de toutes les choses qu'il m'a prédites. Pendant que Crésus parloit, le feu s'étoit déja allumé au bas du bucher, & alloit gagner le haut. Cyrus fut fort touché des paroles de Crésus. L'état déplorable d'un Prince qui avoit été si puissant, le fit rentrer dans lui-même; il craignit que quelque disgrace pareille ne lui arrivât dans la suite; il commanda aussi-tôt que l'on éteignit le feu; il fit ôter à Crésus les chaînes dont il étoit chargé; il lui rendit tous les honneurs possibles, & se servit de son conseil dans ses affaires les plus importantes.

Solon après avoir quitté Crésus, se retira en Cilicie où il bâtit une ville de son nom qu'il appella Solos. On lui apprit que Pysistrate se maintenoit toujours dans la tirannie, & que les Athéniens se repentoient de ne s'être pas opposez à son usurpation.

Solon leur écrivit en ces termes :

„ Vous avez grand tort d'accuser les Dieux
„ de votre mauvaise fortune. Si vous souf-
„ frez maintenant, vous ne devez vous en
„ prendre qu'à votre legereté, & à votre fo-
„ lie, de n'avoir pas voulu croire les gens
„ bien intentionnez pour la patrie, & de vous
„ être laissez surprendre aux belles paroles &
„ aux ruses d'un homme qui ne cherchoit qu'à
„ vous tromper. Vous lui avez permis de le-
„ ver des gardes qui serviront à vous tenir en
„ esclavage le reste de votre vie.

Periandre tiran de Corinthe, fit sçavoir à Solon l'état de ses affaires, & le pria de lui donner conseil. Solon lui fit cette réponse.

„ Vous m'écrivez que quantité de gens
„ conspirent contre vous. Quand vous vous
„ délivreriez de tous vos ennemis en les fai-
„ sant mourir, vous n'avanceriez pas beau-
„ coup vos affaires. Ceux dont vous ne vous
„ doutez point vous dresseront des embuches.
„ Ce sera quelqu'un qui craindra pour lui, ou
„ quelqu'autre qui ne pourra approuver vos
„ maniéres défiantes, ou enfin quelqu'autre
„ qui croira rendre un bon service à sa patrie.
„ Le meilleur parti que vous puissiez prendre
„ est de renoncer entiérement à la tirannie.
„ Si vous ne pouvez pas vous y résoudre,
„ faites venir des troupes étrangeres suffisam-
„ ment pour tenir le païs en bride, afin que
„ vous n'ayez plus lieu de rien craindre, &
„ que vous ne soyez plus obligé à éxiler per-
„ sonne.

Solon passa en Chypre ; il fit amitié avec Philocypre Prince d'Oepie. Cette ville étoit

bâtie dans un endroit fort stérile. Solon conseilla à Philocypre de la rebâtir dans un meilleur païs. Il choisit une belle plaine très-fertile, conduisit lui-même toute cette entreprise qui réussit très-bien. Philocypre par reconnoissance voulut que cette ville s'appellât Soles.

Solon n'a jamais été ennemi du plaisir pendant tout le tems qu'il a vêçu. Il a aimé la bonne chere, la musique & tout ce qui pouvoit contribuer à la vie délicieuse. Il haïssoit les representations où on ne disoit jamais que des choses inventées à plaisir. Il croyoit que cela étoit pernicieux à la Republique, & que de-là pouvoient naître une infinité de séditions. Du tems qu'il étoit en grand crédit à Athênes, Thespis commença lui-même à jouer des tragedies qu'il avoit composées. Cela plaisoit merveilleusément au peuple à cause de la nouveauté. Solon qui aimoit son divertissement s'y trouva un jour. Quand tout fut fini, il appella Thespis. N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de mentir devant tant de monde? Il n'y a point de mal, répondit Thespis, car ce n'est que pour rire. Solon frappa la terre d'un bâton qu'il tenoit dans sa main. Oui, repliqua-t-il, mais si on approuve de telles menteries en riant, nous ne tarderons guéres à les trouver dans nos actes publics, & dans les affaires les plus sérieuses. C'est ce qui fit que lorsque Pisistrate, se fut fait porter tout sanglant au milieu de la place publique, Solon parlant de ces representations, s'écria: Voilà la malheureuse source d'où naissent toutes ces fourberies.

Quel

Quelques-uns attribuent à Solon l'établissement de l'Aréopage; c'étoit un conseil composé de ceux qui avoient passé par toutes les charges à Athênes. On demanda un jour à Solon quel état étoit le mieux policé. C'est celui, répondit-il, où les gens qui n'ont point été outragez poursuivent avec autant de chaleur la réparation de l'injure faite à autrui, que s'ils l'avoient reçûe eux-mêmes. Sur la fin de ses jours il avoit commencé un Poëme sur le rapport qu'on lui avoit fait en Egypte d'une Isle Athlantide qu'on plaçoit au delà de l'ocean connu. La mort le surprit en Cypre avant que son ouvrage fût achevé. C'étoit dans la cinquante-cinquiéme Olympiade, environ la quatre-vingtiéme année de son âge. Il ordonna qu'on portât ses os à Salamine, qu'on les brulât, & qu'on en jettât les cendres par toute la campagne. Les Athéniens après sa mort lui dresserent une statuë de bronze qui le réprésentoit son Livre des loix à la main, avec les habits de Prince du peuple. Ceux de Salamine lui en dresserent une autre qui le representoit en Orateur parlant en public, les mains cachées sous les plis de sa robe.





PITTACUS

Floriſſoit dans la 42 Olympiade, mourut la la troiſiéme année de la 52, âgé de 70 ans.

PITTACUS fils d'Hirradius, originaire de Thrace, naquit à Mytiléne petite ville de l'Iſle de Lesbos, environ la 29 Olympiade. Il fut pendant ſa jeuneſſe fort entreprenant, brave ſoldat, grand Capitaine, & toujours bon Citoyen. Il tenoit pour maxime qu'il falloit s'accommoder au tems, & ſe ſervir de l'occaſion.

Pour ſa premiere entrepriſe, il ſe ligua avec le frere d'Alcée, contre le tiran Melanchre qui avoit uſurpé la ſouveraineté de l'Iſle de Lesbos, & le mit en déroute. Cette action lui donna une grande réputation de bravoure. Il y avoit depuis long-tems une cruelle guerre entre les Mytilenéens & les Athéniens au ſujet de la poſſeſſion d'un territoire nommé Achillitide. Les Mytilenéens choiſirent Pittacus pour commander leurs troupes. Quand les deux armées furent en preſence & prêtes à donner bataille, Pittacus propoſa de décider le differend par un combat particulier ; il ap-

appella en duel Phrynon Général des Athéniens, qui étoit toujours sorti victorieux de toutes sortes de combats, & qui avoit été couronné plusieurs fois dans les jeux olympiques. Phrynon accepta le combat. Il fut résolu que le vainqueur demeureroit sans contredit conquérant du territoire en question. Ces deux Généraux s'avancerent seuls au milieu des deux armées. Pittacus avoit caché un filet sous son bouclier, il prit son tems si adroitement, qu'il envelopa Phrynon lorsqu'il ne se doutoit de rien, & s'écria: Je n'ai pas pris un homme, c'est un poisson. Pittacus le tua à la vûe des deux armées, & demeura maître du territoire. C'est de-là qu'est venu l'origine des filets qu'on représentoit depuis sur le Théâtre pour divertir le peuple.

L'âge modera fort la grande ardeur de Pittacus ; il commença peu à peu à goûter la douceur de la Philosophie. Ceux de Myttléne qui avoient un respect particulier pour lui, lui donnerent la principauté de leur ville. Une longue & pénible expérience lui fit regarder avec un courage élevé les differentes faces de la fortune. Après avoir établi un très-bon ordre dans la Republique, il renonça volontairement à la principauté qu'il tenoit depuis douze ans, & se retira tout-à-fait de l'embarras des affaires.

Pittacus témoigna un grand mépris pour les biens de la fortune après les avoir fort souhaitez. Les Myttléneens, en considération des grands services qu'il leur avoit rendus, lui offrirent un lieu fort agréable, arrosé de ruisseaux, & environné de bois & de vignes, avec

vec plusieurs métairies dont les revenus étoient suffisans pour le faire vivre splendidement dans sa retraite. Pittacus prit son dard, qu'il lança de toutes ses forces, & se contenta de l'espace en quarré qu'il avoit pû atteindre avec le dard qu'il avoit lancé. Les Magistrats surpris de sa retenue, le prierent de leur en dire la raison. Il leur répondit, sans s'expliquer davantage, qu'une partie étoit plus avantageuse que le tout.

Crésus lui écrivit un jour pour le prier de venir voir ses richesses. Pittacus lui fit cette réponse:

„ Vous voulez m'attirer en Lydie pour
„ voir vos trésors ; sans les avoir vûs, je ne
„ doute point que le fils d'Haliattes ne soit
„ le plus puissant des Rois ; mais quand j'au-
„ rois tout ce que vous possedez, je n'en se-
„ rois pas plus riche ; je n'ai aucun besoin de
„ biens ; je me contente du peu qui est néces-
„ saire pour me faire vivre moi & quelques
„ amis ; j'irai pourtant vous voir pour vous
„ contenter.

Crésus après avoir subjugué les Grecs d'Asie, résolut de faire équiper des vaisseaux pour se rendre maître des Isles. Pittacus vint pour lors à Sardis. Crésus lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau dans la Grece. Prince, lui dit Pittacus, les Insulaires ont acheté dix mille chevaux ; ils ont résolu de vous faire la guerre, & de venir attaquer Sardis. Crésus prit cela fort sérieusement. Plût aux Dieux, dit-il, d'inspirer aux Insulaires de venir attaquer les Lydiens avec de la Cavalerie ! Il semble, répliqua Pittacus, que vous souhaitez

haitez voir les Insulaires à cheval & en terre ferme; vous avez raison, mais ne pensez-vous pas aussi que les Insulaires riront bien quand ils sçauront que vous voulez mener une armée navale contr'eux? Ils seront ravis de vous rencontrer sur mer, vous & les Lydiens, pour venger l'infortune des Grecs que vous avez réduits en servitude. Crésus crut que Pittacus étoit instruit de ce qu'il méditoit; il quitta le dessein de faire équiper des vaisseaux, & fit alliance avec les Grecs des Isles.

Pittacus étoit d'une figure assez difforme; il avoit toujours mal aux yeux; il étoit fort gras & fort négligé, & marchoit désagréablement, à cause de quelques infirmitez qu'il avoit aux pieds. Il avoit épousé la fille du Legislateur Dracon; c'étoit une femme d'une fierté & d'une insolence insupportable, qui n'avoit rien qu'un très-grand mépris pour son mari, à cause qu'il étoit mal fait, & qu'elle croyoit être d'une naissance distinguée. Un jour Pittacus avoit invité à dîner plusieurs Philosophes de ses amis: quand tout fut préparé, sa femme, qui étoit toujours de mauvaise humeur, alla renverser la table & toutes les viandes qui étoient dessus. Pittacus sans s'émouvoir, se contenta de dire aux conviez: C'est une folle, il faut excuser sa foiblesse. Cette grande mesintelligence qui avoit toujours été entre lui & sa femme, lui avoit donné beaucoup d'aversion pour les mariages mal-assortis. Un jour un homme vint le trouver pour sçavoir de lui quelle femme il devoit prendre de deux qui étoient à son choix, dont l'une étoit à peu près de même condition que

lui, & l'autre beaucoup plus considérable par ses biens & par sa naissance: Pittacus leva le bâton sur lequel il étoit appuyé: Va-t-en, lui dit-il, dans ce carfour où les petits enfans s'assemblent pour jouer; suis l'avis qu'ils te donneront là-dessus. Le jeune homme y alla. Ces petits enfans se divertissoient de tout leur cœur, & se disoient: Choisis ton égal. Cela le détermina à ne plus songer à la femme qui étoit beaucoup plus considérable que lui, & à prendre son égale. Pittacus étoit si sobre, qu'il ne buvoit presque jamais que de l'eau de fontaine, quoique les vins les plus délicats fussent en abondance à Mytiléne.

Il conseilla secretement à Periandre de s'abstenir de l'usage du vin, s'il vouloit réussir dans le dessein qu'il avoit de se rendre maître de Corinthe, & s'il vouloit se conserver dans la tirannie.

Il ordonna qu'un homme qui auroit commis quelque faute étant yvre, seroit puni doublement.

Il disoit ordinairement que la nécessité étoit quelque chose de si fort, que les Dieux mêmes étoient obligez d'obéir à ses loix.

Que c'étoit dans le gouvernement de la République qu'un homme faisoit connoître l'étendue de son esprit.

Que les Sages devoient prévoir les malheurs qui leur pouvoient arriver, afin de les pouvoir détourner, & que les gens de cœur les devoient supporter généreusement lorsqu'ils étoient arrivez.

Qu'il étoit très-difficile d'être homme de bien.

Qu'il

Qu'il n'y avoit rien de meilleur que de s'appliquer toujours à bien faire ce qu'on fait dans le moment.

Que pour réussir, il falloit méditer à loisir, & exécuter promptement les choses qu'on avoit projettées.

Que les victoires les plus estimables, étoient celles qu'on remportoit sans effusion de sang, & qu'afin qu'un Empire fût bien gouverné, il falloit que le Roy & tous ceux qui étoient en autorité, obéissent aux loix comme les moindres particuliers.

Quand vous voudrez faire quelque chose, disoit-il à ses disciples, ne vous en vantez jamais : car si par malheur vous ne pouviez venir à bout de votre entreprise, on se moqueroit de vous.

Ne reprochez jamais à personne sa mauvaise fortune, de crainte que vous ne vous trouviez quelque jour en semblable cas.

Ne parlez mal de personne, non pas même de vos ennemis.

Conservez vos amis, & vivez avec eux avec autant de retenue, que s'ils devoient être un jour vos plus grands adversaires.

Aimez la chasteté, la frugalité & la verité.

Respectez les Dieux.

Rendez fidélement le dépôt qu'on vous aura confié, & ne révelez jamais le secret.

Il avoit fait certains vers où il disoit qu'il falloit prendre son arc & ses flêches, & aller tuer un méchant homme par tout où on le rencontroit, parceque, comme son cœur étoit toujours double, sa bouche ne disoit jamais rien sur quoi on se pût fier.

Crésus

Crésus lui envoya une grosse somme d'argent dans sa retraite. Pittacus ne la voulut pas accepter. Il répondit froidement: Je suis plus riche la moitié que je ne voudrois; car mon frere est mort sans enfans, & sa succession me revient.

Pittacus avoit les réparties promptes & vives. Jamais il ne s'est trouvé embarrassé; quelque question qu'on lui ait faite.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose la plus changeante? Le cours des eaux; répondit-il, & l'humeur d'une femme.

Quelle étoit la chose qu'on ne devoit faire que le plus tard qu'on pouvoit? Emprunter de l'argent de son ami.

Quelle étoit la chose qu'on devoit faire en tout lieu, & en tout tems? Profiter du bien & du mal qui arrivent.

Ce qu'il y avoit de plus agréable? le tems. De plus caché? l'avenir. De plus fidéle? la terre. De plus infidéle? la mer.

Phocaicus lui dit un jour qu'il vouloit s'adresser à un honnête homme pour quelque chose qu'il avoit dans l'esprit: Vous avez beau chercher, répondit Pittacus, vous n'en trouverez jamais.

Tyrrée fils de Pittacus étoit un jour à Cumes dans la boutique d'un Barbier, où les jeunes gens s'assembloient ordinairement pour s'entretenir de ce qui se passoit; un ouvrier, par mégarde, jetta une coignée qui tomba sur la tête de Tyrrée, & la lui fendit en deux. Ceux de Cumes se saisirent du meurtrier, & l'amenerent devant le pere du mort. Pittacus après s'être exactement informé de toutes

les

les circonstances de l'action, trouva qu'il n'y avoit point de la faute de celui qui avoit fait le coup ; il le renvoya libre, parce, dit-il, qu'une faute commise sans volonté merite pardon, & que celui qui s'en vange, devient coupable par l'injuste punition d'un innocent.

Pittacus se divertissoit quelquefois à la poësie. Il a écrit ses loix & quelques autres ouvrages en vers. Son exercice le plus ordinaire, étoit de tourner une meule pour moudre du bled. C'est lui qui a été le Maître de Pherecide, que plusieurs ont mis entre les Sages de Grece, & dont la fin est assez extraordinaire.

On dit qu'un jour, lorsque la guerre étoit plus allumée que jamais entre les Ephésiens & les Magnésiens, Pherecide, qui étoit fort porté pour les Ephésiens, rencontra un homme sur son chemin : il lui demanda de quel païs il étoit. Dès qu'il eut appris qu'il étoit d'Ephése : prend moi par les jambes, lui dit-il, traîne moi dans le païs des Magnésiens, & va promptement dire aux Ephésiens la maniere dont Pherecide a voulu que tu le traitasses : avertis-les bien qu'ils ne manquent pas de m'enterrer dès qu'ils auront remporté la victoire. Cet homme traîna Pherecide, & alla aussi-tôt conter à Ephése l'avanture qu'il avoit eue. Les Ephésiens furent remplis d'esperance. Ils donnerent bataille dès le lendemain, & remporterent une grande victoire sur leurs ennemis. Ils allerent promptement à l'endroit où on leur avoit dit qu'étoit Pherecide. Ils le trouverent mort sur la place ; ils l'em-

l'emporterent, & lui firent de magnifiques funerailles.

Pittacus mourut dans l'Isle de Lesbos, âgé de plus de 70 ans: c'étoit dans la 52 Olympiade.

BIAS

Contemporain de Pittacus, florissoit du tems qu'Haliattes, & ensuite Crésus regnoient en Lydie.

BIAS de Priene, petite ville de Carie, fut en grande réputation dans la Grece sous le regne d'Haliattes & de Crésus Rois de Lydie, depuis la quarantiéme Olympiade jusqu'à sa mort. C'étoit un excellent Citoyen, fort desinteressé, fin politique, honnête homme. Il vivoit simplement, quoiqu'il fût né très-riche: il dépensoit tout son bien à secourir ceux qui en avoient besoin: il passoit pour le plus éloquent Orateur de son tems; il employoit son talent à défendre les pauvres & tous ceux qui étoient dans l'affliction, sans vouloir tirer d'autre utilité que la gloire de servir sa patrie. Jamais il n'entreprenoit aucune cause qu'il ne crût très-juste; cela avoit passé en proverbe par tout le païs; quand on vouloit marquer qu'une cause étoit excellente, on disoit, c'est une cause dont Bias

Bias se chargeroit. Et lorsqu'on vouloit louer extrémement un Orateur : il réussit encore mieux que Bias.

Des pirates firent un jour une course proche Messene dans le Peloponese, & enleverent plusieurs filles qu'ils vinrent vendre à Priene. Bias les acheta ; il les retira chez lui, & les nourrit comme ses propres enfans ; il leur fit des presens à toutes, & les renvoya à leurs parens : cette action généreuse lui donna une si grande réputation, que quantité de gens ne l'appelloient que le Prince des Sages.

Quelque tems après les Pêcheurs de Messene trouverent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or, où ces mots étoient gravez : AU PLUS SAGE. Le Senat de Messene s'assembla pour déliberer à qui on le devoit donner ; les filles que Bias avoit traité si humainement, se présenterent à l'assemblée avec leurs parens, & ils crierent tous ensemble qu'il n'y avoit personne plus sage que Bias. Le Senat de Messene lui envoya ce vase. Bias le considera, & après avoir lû l'inscription qui étoit autour, il refusa de l'accepter, & dit que ce titre n'appartenoit qu'à Apollon.

Quelques-uns croyent que ce vase est la même chose que le trepied dont il est parlé dans la vie de Thalés, & que cette histoire n'a point d'autre fondement, que parceque le trepied fut renvoyé à Bias. D'autres mêmes disent que ce fut à lui à qui on l'apporta le premier.

Haliattes Roy de Lydie, après avoir ruiné plusieurs villes de la Grece Asiatique, vint met-

mettre le siege devant Priene. Bias étoit pour lors le premier Magistrat de la ville; il fit une vigoureuse résistance pendant très-longtems: Mais comme Haliattes paroissoit s'opiniâtrer à poursuivre son entreprise jusqu'à la fin, & que d'ailleurs la ville étoit réduite dans une grande misére à cause de la disette des vivres, Bias fit engraisser deux beaux Mulets qu'il chassa vers le camp des ennemis, comme s'ils étoient échappez d'eux mêmes. Haliattes fut surpris de voir ces animaux dans un tel embonpoint; cela lui fit craindre de ne pouvoir pas avoir la place par famine: il trouva un prétexte pour envoyer un homme dans la ville; il lui donna ordre secretement de remarquer en quel état étoient les assiégez. Bias se douta bien du dessein d'Haliattes; il fit couvrir de grands monceaux de sable avec un peu de froment, & fit ensorte que le député d'Haliattes vît toute cette grande abondance sans que cela parût affecté. Haliattes trompé par cette ruse, résolut aussi-tôt de lever le Siege; il laissa les Prienéens en paix, & fit alliance avec eux. Il eut la curiosité de voir Bias; il lui envoya dire de lui venir rendre visite dans son camp. Bias répondit à ses députez: dites au Roy que je demeure ici, & que je lui commande de manger des oignons, & de pleurer le reste de ses jours.

Bias aimoit fort la Poësie: Il a fait plus de deux mille vers, où il donnoit des préceptes pour enseigner à tout le monde la maniere dont chacun pouvoit vivre heureux, & pour bien gouverner la République en paix & en guerre.

Il disoit ordinairement ; tachez de plaire à tout le monde : si vous y réussissez vous trouverez mille agrémens dans le cours de la vie ; le faste & le mépris qu'on fait paroître pour les autres, n'a jamais rien produit de bon.

Aimez vos amis avec discretion ; songez qu'ils peuvent devenir vos ennemis.

Haïssez vos ennemis avec modération ; car il se peut faire qu'ils seront vos amis dans la suite.

Choisissiez à loisir les gens que vous voulez prendre pour vos amis ; ayez pour eux une même tendresse, mais distinguez leur mérite.

Imitez ceux dont le choix vous fait honneur, & soyez persuadez que la vertu de vos amis ne contribuera pas peu à votre réputation.

Ne vous pressez pas de parler, c'est une marque de folie.

Tachez pendant que vous êtes jeune d'acquerir la sagesse, ce sera toute votre consolation lorsque vous serez vieux : vous ne pouvez faire une meilleure acquisition ; c'est la seule chose dont la possession soit certaine, & qu'on ne pourra vous ravir.

La colere & la précipitation sont deux choses fort opposées à la prudence.

Les honnêtes gens sont très-rares ; les méchans & les foux sont en nombre infini.

Ne manquez jamais de tenir exactement tout ce que vous aurez promis.

Parlez des Dieux d'une maniere convenable à leur grandeur ; & rendez leur graces de toutes les bonnes actions que vous ferez.

Ne soyez pas importun ; il vaut beaucoup

mieux qu'on vous oblige à recevoir, que d'obliger les autres à vous donner.

N'entreprenez rien témérairement ; mais quand vous avez résolu quelque chose, exécutez-la avec vigueur.

Gardez-vous bien de loüer un homme à cause de ses richesses, s'il ne le mérite d'ailleurs.

Vivez toujours comme si vous alliez mourir à tout moment, & comme si vous deviez rester long-tems sur terre.

Avoir une santé vigoureuse est un don de la nature ; les richesses ordinairement son un effet du hazard ; mais il n'y a que la sagesse qui puisse rendre un homme capable de donner de bons conseils à sa patrie.

C'est une maladie d'esprit que de souhaiter des choses impossibles.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose qui flatoit davantage les hommes ? c'est l'esperance, répondit-il.

Quelle étoit celle qui leur plaisoit davantage ? le gain.

Qu'elle étoit la plus difficile à supporter ; le renversement de la fortune.

Il disoit qu'un homme étoit bien malheureux, lorsqu'il ne sçavoit pas souffrir les disgraces qui lui arrivoient.

Il étoit un jour dans un vaisseau, avec quelques impies : Il s'éleva tout d'un coup une tempête si furieuse, que le vaisseau étoit à tout moment prêt à périr. Ces impies effrayez de la crainte de la mort invoquoient les Dieux. Taisez-vous, leur dit Bias, de peur

pour qu'il ne s'apperçoivent que vous êtes ici, car nous serions tous perdus.

Une autre fois un impie lui demanda quel étoit le culte qu'on devoit rendre aux Dieux? Bias ne répondit rien. L'impie le pressa de lui dire la raison de son silence; c'est parce, répondit Bias, que tu me demande des choses qui ne te regardent pas.

Il disoit qu'il aimoit beaucoup mieux juger un different entre deux de ses ennemis, qu'entre deux de ses amis, parcequ'on ne manquoit presque jamais à se brouiller avec celui de ses amis qu'on avoit condamné, & qu'il se pouvoit faire qu'on se racommoderoit avec celui de ses ennemis en faveur de qui on auroit décidé.

Bias se trouva un jour obligé de juger un de ses amis qui devoit être puni de mort. Avant que de prononcer l'Arrêt, il se mit à pleurer en plein Sénat: Pourquoi pleurez-vous, lui dit quelqu'un, puisqu'il ne tient qu'à vous de condamner ou d'absoudre le criminel? je pleure, répondit Bias, parceque la nature m'oblige d'avoir compassion des malheureux, & que la Loi m'ordonne de n'avoir point d'égard au mouvement de la nature.

Bias n'a jamais compté au rang des véritables biens, aucunes des choses qui dépendent de la fortune: il croyoit que les richesses étoient des amusemens dont on se pouvoit passer aisément, & qu'elles ne servoient souvent qu'à détourner les hommes du chemin de la vertu.

Il se rencontra par hazard à Priene lieu de sa

sa naissance, lors de la prise & du sac de cette malheureuse ville ; tous les Citoyens emportoient tout ce qu'il pouvoient, & s'enfuyoient dans les lieux où ils croyoient pouvoir le mettre en sureté; le seul Bias demeuroit tranquille au milieu d'une si grande désolation, sans se remuer non plus que s'il eût été tout à fait insensible aux malheurs de sa patrie. Quelqu'un lui demanda pourquoi il ne songeoit pas à sauver quelque chose comme les autres? Je le fais aussi, répondit Bias, car je porte tout mon bien avec moi.

L'action qui termina les jours de Bias, n'est pas moins illustre que le reste de sa vie. Il s'étoit fait porter dans le Sénat, où il défendit l'interêt d'un de ses amis avec beaucoup de zele: comme il étoit déja fort vieux, il se trouva fatigué; il appuya sa tête contre la poitrine d'un fils de sa fille qui l'avoit accompagné. Quand l'Orateur de son adversaire eut fini son discours, les Juges prononcerent en faveur de Bias, qui expira aussi-tôt entre les bras de son petit-fils.

Toute la ville lui fit de magnifiques funerailles, & témoigna un regret extraordinaire de sa mort; on lui érigea en superbe tombeau sur lequel on fit graver ces paroles.

Priene a été la patrie de Bias, qui fut autrefois l'ornement de toute l'Ionie, & qui a eu des pensées plus relevées que le reste des Philosophes.

Sa mémoire fut en si grande vénération, qu'on lui dédia un temple, où ceux de Priene lui rendoient des honneurs extraordinaires,



PERIANDRE

Tiran de Corinthe, contemporain des Philosophes précedens; on ne ſçait pas préciſement l'année de ſa naiſſance, ni celle de ſa mort.

IL eſt aſſez extraordinaire que les Grecs ayent donné le titre de ſage à un homme auſſi fou que Periandre. Ils ſe ſont laiſſez ſurprendre à l'éclat de ſes illuſtres maximes, ſans avoir aucun égard à la vie déreglée qu'il a menée pendant qu'il a été ſur la terre. Il a toujours parlé comme un veritable ſage, & a perpetuellement vécu comme un enragé. Il eut pendant longtems un commerce infame avec Cratée ſa propre mere, ſans avoir honte de ſe deshonorer. Un jour il fit vœu que s'il emportoit le prix aux jeux Olympiques, il feroit ériger une ſtatuë d'or en l'honneur de Jupiter: Il fut victorieux dans les premiers jeux qu'on célebra; mais comme il n'avoit point d'argent pour ſatisfaire à ſa promeſſe, il fit arracher les ornemens à toutes les Dames qui s'étoient parées magnifiquement pour aſſiſter à une fête, & trouva par ce moyen de quoi accomplir ſon vœu.

Periandre étoit fils de Cypſele de la famille des Héraclides, & exerçoit la tirannie à Corinthe ville de ſa naiſſance, ſous le regne d'Haliattes Roy de Lydie. Il avoit épouſé Lyſis fille de Proclée Prince d'Epidaure. Il témoigna toujours beaucoup de paſſion pour elle, & changea ſon nom de Lyſis en celui de Meliſſe. Il eut deux fils de ce mariage; Cypſele l'aîné avoit l'eſprit peſant & paroiſſoit preſque hebêté: mais Lycophroon le cadet avoit un génie élevé, & étoit très-propre à gouverner un Royaume.

Quelques concubines tacherent de donner ombrage à Periandre de la conduite de Meliſſe ſa femme qui étoit groſſe pour lors, & lui firent quelques rapports dont il conçut une jalouſie furieuſe. Il la rençontra ſur le champ comme elle montoit un eſcalier, il lui donna un ſi grand coup de pied dans le ventre qu'il la jetta du haut en bas, & tua la mere & l'enfant qu'elle portoit. Il s'en repentit auſſi-tôt; & comme, il en étoit éperduëment amoureux, il ſe jetta ſur le corps mort, où la paſſion & le deſeſpoir lui firent commettre la plus brutale de toutes les actions: il fit éclater ſa colere ſur les femmes qui lui avoient mis ces ſoupçons dans l'eſprit; il les fit prendre, & commanda qu'on les brulât.

Dès que Proclée eut appris le cruel traitement qu'on avoit fait à ſa chere fille, il envoya querir ſes deux petits fils pour qui il avoit toute la tendreſſe poſſible, il les garda quelque tems avec lui pour ſe conſoler: & lorſqu'il les renvoya, il leur dit en les embraſſant: mes enfans, vous connoiſſez le

meurtrier de votre mere; l'aîné ne prit point garde à ce que cela vouloit dire, mais le cadet en fut touché si sensiblement, que quand il fut de retour à Corinthe, il ne voulut jamais parler à son pere, ni répondre à ce qu'il lui demandoit. Periandre indigné de la mauvaise humeur de son fils, le chassa de sa maison. Il fit plusieurs questions à Cypsele son aîné pour sçavoir ce que leur avoit dit Proclée. Cypsele qui avoit tout oublié, lui conta seulement le bon traitement qu'ils en avoient reçû: cela ne contenta pas Periandre qui se douta bien qu'il falloit qu'il y eût autre chose; il le pressa tant qu'à la fin Cypsele se ressouvint des dernieres paroles que Proclée leur avoit dites en partant, & en fit le récit à son pere. Periandre comprit aussi-tôt ce qu'on avoit voulu dire à ses enfans; il tacha de mettre son autre fils dans la nécessité d'avoir recours à lui; il défendit à ceux qui le logeoient de le garder davantage dans leur maison. Lycophroon chassé de son asile, se presenta pour entrer dans plusieurs autres maisons, mais on le rebutoit par tout, parcequ'on craignoit les menaces de son pere. Il trouva à la fin quelques amis qui eurent compassion de son sort, & qui le reçurent chez eux au hazard de desobéir au Roi. Periandre fit publier que quiconque le recevroit, ou lui parleroit seulement, seroit puni de mort. La crainte d'un châtiment si rigoureux épouventa tous les Corinthiens; personne n'osoit plus avoir rélation avec lui. Lycophroon passoit toutes les nuits à découvert sous les vestibules des maisons; tout le monde le fuyoit comme une bête farouche.

rouche. Quatre jours après, Periandre qui le vit presque mort de faim & de misere, fut touché de compassion: il alla à lui; ô Lycophroon, lui dit-il, quel sort est le plus souhaitable de mener une vie malheureuse comme tu fais, ou de disposer de ma puissance, & d'être entiérement le maître de tous les Tresors que je possede? Tu es mon fils & Prince de la florissante ville de Corinthe; s'il est arrivé quelque accident, j'en ai des ressentimens d'autant plus vifs, que j'en suis moi-même la cause: pour toi tu t'es attiré toutes ces disgraces en irritant celui que tu devois respecter; mais à présent que tu connois ce que c'est que de s'opiniâtrer contre son pere, je te permets de revenir dans ma maison. Lycophroon insensible comme un rocher aux discours de Periandre, lui répondit froidement: vous meritez vous-même la peine dont vous avez menacé les autres, puisque vous m'avez parlé. Quand Periandre vit qu'il étoit entiérement impossible de vaincre la dureté de son fils, il prit le parti de l'éloigner de ses yeux; il le rélegua à Corcyre qui étoit un païs de son obéissanec.

Periandre étoit fort irrité contre Proclée qu'il croyoit auteur de la mesintelligence qui étoit entre lui & son fils: il leva des troupes, il se mit à la tête, & alla lui faire la guerre. Toutes choses lui réussirent heureusement. Après s'être rendu maître de la ville d'Epidaure, il le fit prisonnier, & le garda sans lui ôter la vie.

Quelque tems après Periandre qui commençoit déja à devenir vieux, envoya à Corcyre querir

querir Lycophroon, pour se démettre en sa faveur de la puissance Souveraine au préjudice de son aîné, qui étoit peu propre à la conduite des affaires. Jamais Lycophroon ne voulut seulement répondre un mot à celui que Periandre avoit envoyé pour lui porter cette nouvelle. Periandre qui aimoit tendrement son fils ne se rebuta point: il donna ordre à sa fille d'aller à Corcyre, croyant qu'elle auroit plus de crédit sur l'esprit de son frere, que toutes les finesses dont il s'étoit servi jusqu'alors pour le gagner. Dès que cette jeune Princesse fut arrivée, elle conjura son frere par tout ce qu'elle crut le pouvoir toucher davantage de vaincre son opiniâtreté. Aimez-vous mieux, lui dit-elle, que le Royaume tombe à un étranger qu'à vous? La puissance est une maitresse inconstante qui a quantité d'amans: notre pere est vieux & près de la mort; si vous ne venez promptement, notre maison va périr : songez donc à ne pas abandonner à d'autres les grandeurs qui vous attendent & qui vous appartiennent légitimement. Lycophroon lui assura qu'il ne retourneroit jamais à Corinthe tant que son pere y seroit. Quand la Princesse fut de retour & qu'elle eut raconté au Roi son pere la résolution de Lycophroon, Periandre renvoya pour la troisiéme fois à Corcyre, pour faire sçavoir à son fils qu'il pouvoit venir quand il voudroit se mettre en possession du Royaume de Corinthe, & que pour lui il étoit résolu d'aller finir ses jours à Corcyre. Lycophroon y consentit; ils se disposerent l'un & l'autre à changer de païs; les Corcyriens en furent avertis,

 ils

ils en eurent tant de peur, qu'ils massacrerent Lycophroon de crainte que Periandre ne vint demeurer chez-eux. Periandre fut au desespoir de la mort de son fils. Il fit aussi-tôt prendre trois cens enfans des meilleures familles de Corcyre, & les envoya à Haliattes pour en faire des Eunuques; le vaisseau dans lequel ils étoient fut contraint de relâcher à Samos. Quand les Samiens eurent appris le sujet pour lequel on menoit ces jeunes malheureux à Sardis; ils en eurent compassion; ils leur conseillerent secrettement de se jetter dans le temple de Diane: dès qu'ils y furent entrez ils ne voulurent pas permettre aux Corinthiens de les en retirer, & leur dirent qu'ils étoient sous la protection de la Déesse. Ils trouverent un moyen pour les faire subsister, sans se déclarer ouvertement ennemis de Periandre: ils envoyoient tous les soirs tous les jeunes gens de Samos garçons & filles, danser ensemble autour du temple, ils leur donnoient des gâteaux faits avec du miel, que ces jeunes gens jettoient dans le temple en dansans. Les enfans de Corcyre les ramassoient & en vivoient. Comme ces danses recommençoient tous les jours, les Corinthiens s'ennuyerent, & s'en retournerent chez eux. Periandre eut tant de chagrin de ne pouvoir venger la mort de son fils comme il le voulut, qu'il résolut de ne pas vivre davantage: mais comme il ne vouloit pas que personne sçût le lieu où seroit son corps, il s'avisa de cette invention pour le cacher. Il fit venir deux jeunes garçons à qui il montra un chemin détourné. Il leur commanda de s'y prome-

promener la nuit ſuivante, de tuer le premier qu'ils y rencontreroient, & d'enterrer ſur le champ le corps du mort. Il renvoya ceux-là, & en fit revenir quatre autres, à qui il commanda de ſe promener par ce même chemin, & de ne pas manquer à tuer & à enterrer auſſitôt deux jeunes garçons qu'ils rencontreroient enſemble. Quand il eut renvoyé ceux-là, il en fit revenir un plus grand nombre, à qui il commanda pareillement de maſſacrer ces quatre-là, & de les enterrer dans le lieu où ils auroient fait le coup. Après qu'il eut ainſi diſpoſé toutes choſes comme il le ſouhaitoit, il ne manqua pas de ſe trouver à l'heure qu'il falloit dans le chemin détourné, où il fut aſſaſſiné par les deux premiers qui le rencontrerent. Les Corinthiens lui firent une répreſentation de tombeau, où ils graverent une épitaphe pour honorer ſa mémoire.

Periandre a été le premier qui s'eſt fait accompagner de gardes, & qui changea ſon nom de Magiſtrat en celui de Tiran. Il ne permettoit pas à tout le monde indifferemment de demeurer dans les villes. Thraſibule de qui il ſuivoit fort les avis, lui écrivit un jour cette Lettre.

„ Je n'ai rien caché à l'homme que vous
„ m'avez envoyé; je l'ai mené dans un bled,
„ j'ai abatu en ſa preſence tous les épis qui
„ s'élevoient au-deſſus des autres. Suivez
„ mon exemple ſi vous déſirez vous conſer-
„ ver dans votre domination; faites périr les
„ principaux de la ville, amis ou ennemis:
„ Car un uſurpateur doit ſe défier même de
„ ceux qui paroiſſent ſes plus grands amis.

Perian-

Periandre disoit qu'à force de rêver & de travailler, il n'y avoit rien dont on ne vînt à bout, puisqu'on avoit trouvé le moyen de rompre un Isthme.

Qu'on ne devoit jamais se proposer ni l'or, ni l'argent pour récompense de ses actions.

Que les grands ne pouvoient avoir de garde plus sure que l'affection de leurs sujets.

Que rien n'étoit plus estimable que le repos.

Que le gouvernement populaire étoit meilleur que d'être soumis à une seule personne.

Et quand on lui demandoit pourquoi il se maintenoit toujours dans la tirannie de Corinthe qu'il avoit usurpée: C'est parce, disoit-il, que quand on s'en est emparé une fois, il y a autant de danger à la quitter volontairement que par force.

Il croyoit qu'on n'étoit pas seulement obligé de punir ceux qui faisoient du mal; mais encore ceux qu'on sçavoit avoir dessein d'en faire.

Les plaisirs sont passagers, disoit-il, mais la gloire est éternelle.

Il faut être moderé dans son bonheur, & prudent dans l'adversité.

Ne réveler jamais le secret qui nous à été confié.

Ne point regarder si nos amis sont dans la prosperité ou dans la disgrace; & avoir toujours les mêmes égards pour eux, dans l'une & dans l'autre fortune.

Periandre aimoit les gens sçavans. Il écrivoit aux autres Sages de Grece pour les inviter à venir passer quelque tems à *Corinthe*, comme ils avoient fait à *Sardis*. Il les reçut agréa-

agréablement, & fit tout ſon poſſible pour les bien contenter.

Il regna quarante ans, & mourut vers la quarante-deuxiéme Olympiade.

Quelques-uns croyent qu'il y a eu deux Periandres, & qu'on a attribué à un ſeul les paroles & les actions de tous les deux.

CHILON

Il étoit vieux à la 52 Olympiade; ainſi on peut le regarder à peu près du même âge que Pittacus.

CHILON floriſſoit à Lacedemone vers la 52 Olympiade. C'étoit un homme d'un eſprit ferme & réſolu, qui reſtoit toujours tranquille, & égal dans l'adverſité comme dans la proſperité. Il vivoit retiré chez lui ſans ambition, & croyoit que le tems le plus mal employé, étoit celui qu'on paſſoit dans de longs voyages. Sa vie étoit un modéle d'une vertu parfaite. Il pratiquoit ſincérement tout ce qu'il diſoit. Son ſilence & ſa grande modération l'ont fait admirer de tout le monde. Il régloit ſa vie ſur cette maxime dont il eſt l'auteur: *Qu'en toutes choſes, il falloit courir lentement.* Environ la 55 Olympiade il fut fait Ephore: c'étoit une dignité à Lacedemone qui contrebalançoit l'autorité

torité des Rois. Son frère qui y prétendoit, en fut jaloux ; il ne put s'empêcher de lui en témoigner son ressentiment. Chilon lui répondit froidement : on m'a choisi, parcequ'on me croyoit plus propre que vous à souffrir le sort qu'on me fait de me tirer de mon repos, pour m'embarrasser dans les affaires & me rendre esclave.

Il croyoit qu'on ne devoit pas entierement rejetter l'art de deviner, & qu'un homme par la force de son esprit, pouvoit connoître plusieurs choses futures.

Un jour Hypocrâte avoit sacrifié pendant les jeux Olympiques : dès qu'on eut mis la chair des victimes dans des chaudieres pleines d'eau froide, l'eau s'échauffa tout d'un coup, & commença à bouillir de telle sorte, qu'elle se répandoit par dessus les bords sans qu'il y eût de feu sous les chaudieres. Chilon qui étoit present considéra attentivement ce prodige ; il conseilla à Hypocrate de ne se marier jamais, & que si par malheur il l'étoit déja, qu'il ne differât point à répudier sa femme, & à tuer tous les enfans qu'il avoit d'elle. Hypocrate se moqua de cet avis ; cela ne l'empêcha point de se marier, & il eut de sa femme le tiran Pisistrate, qui usurpa la souveraineté d'Athénes sa patrie.

Chilon une autre fois, après avoir exactement remarqué la qualité du terroir, & la situation de l'Isle de Cythere, s'écria devant tout le monde : Ah ! plût aux Dieux que cette Isle n'eût jamais été, ou que la mer l'eût submergée dès qu'elle a commencé à paroître ! car je prévois qu'elle sera la ruine du peu-

peuple de Lacedemone. Cette Isle fut prise quelque tems après par les Athéniens, qui s'en servirent pour désoler le païs.

Il disoit ordinairement qu'il y avoit trois choses difficiles: garder le secret, souffrir les injures, & bien employer son tems.

Chilon étoit court & fort serré dans tous ses discours. Sa maniere de parler passa en proverbe.

Il disoit qu'il ne falloit jamais menacer personne, parceque c'étoit une foiblesse de femme.

Que la plus grande sagesse étoit de sçavoir retenir sa langue, & principalement dans un festin.

Qu'on ne devoit jamais mal parler de personne; qu'autrement on étoit perpetuellement exposé à se faire des ennemis, & à entendre des choses fâcheuses.

Qu'il falloit plûtôt visiter ses amis, lorsqu'ils étoient dans la disgrace, que dans la faveur.

Qu'il valoit mieux perdre que de faire un gain injuste & malhonnête.

Qu'il ne falloit jamais flatter personne dans sa mauvaise fortune.

Qu'un homme courageux devoit toujours être doux, & se faire plûtôt respecter que craindre.

Que la meilleure politique dans un Etat, étoit d'enseigner aux Citoyens à bien conduire leur famille particuliere.

Qu'il falloit épouser une femme simple, & ne se pas ruiner à célébrer ses noces.

Qu'on éprouvoit l'or & l'argent avec une pierre

pierre de touche, mais que c'étoit par le moyen de l'or & de l'argent, qu'on éprouvoit le cœur des hommes.

Qu'il falloit user de toutes choses avec modération, de crainte que leur retranchement ne nous fût trop sensible.

L'amour & la haine, disoit-il, ne durent pas éternellement: n'aimez jamais que comme si vous deviez haïr un jour, & ne haïssez jamais que comme si vous deviez un jour aimer.

Il fit graver en lettres d'or dans le temple d'Apollon à Delphes: Qu'il ne falloit point souhaiter les choses qui étoient trop au-dessus de nous: & que celui qui répondoit pour un autre, ne manquoit jamais de perdre.

Periandre fit tout ce qu'il put pour l'attirer à Corinthe, afin de se servir de son conseil pour pouvoir se maintenir dans la tirannie qu'il avoit usurpée. Chilon lui fit cette réponse; Vous voulez m'engager dans des troubles de guerres, & m'exiler loin de mon païs, comme si cela vous devoit faire vivre en sureté: sçachez qu'il n'y a rien de moins assuré que la grandeur des Rois, & que le plus heureux de tous les tirans, est celui qui a le bonheur de mourir dans son lit.

Chilon se sentant approcher de sa fin, regarda ses amis assemblez autour de lui: Mes amis, leur dit-il, vous sçavez que j'ai fait & dit quantité de choses depuis si long-tems que je suis au monde; j'ai tout repassé à loisir dans mon esprit, & je ne trouve pas que j'aye jamais fait aucune action dont je me repente, si ce n'est par hazard dans ce cas que je soumets

mets à votre décision pour sçavoir si j'ai bien ou mal fait ; je me suis rencontré un jour moi troisiéme, pour être juge d'un de mes bons amis qui devoit être puni de mort, suivant les Loix, j'étois fort embarassé: il falloit de néceffité violer la Loi, ou faire mourir mon ami : après y avoir bien rêvé, je trouvai cet expedient. Je mis au jour avec tant d'adresse toutes les meilleures raisons de l'accusé, que les deux Collegues ne firent aucune difficulté de l'absoudre, & moi je l'avois condamné à mort sans leur en avoir rien témoigné : j'ai satisfait aux devoirs d'ami & de juge ; cependant je sens je ne sçai quoi dans ma conscience qui me fait douter si mon conseil n'étoit point criminel.

Chilon accablé de vieillesse, mourut à Pise d'un excès de joye, en embrassant son fils qui venoit d'être couronné aux jeux Olympiques.

Les Lacedemoniens lui érigérent une statuë après sa mort.





CLEOBULE

Contemporain & à peu près de même âge que Solon, c'est-à-dire, qu'il a vécu entre la 35 & 55 Olympiade.

CLEOBULE a été un des moins considérables entre les Sages; mais il a été un des plus heureux. Il étoit fils d'Evagoras issu d'Hercule, & naquit à Linde ville maritime de l'Isle de Rhodes, où il florissoit sous le regne de Crésus Roy de Lydie. Il fit paroître une grande sagesse dès son enfance. Il étoit très-beau de visage, d'une taille avantageuse & d'une force surprenante. Il employa sa jeunesse à voyager en Egypte pour y apprendre la Philosophie, selon la coutume de ces tems-là. A son retour il se maria à une femme très-vertueuse, & vécut dans une grande tranquillité au milieu de sa famille. Ce fut de ce mariage que naquit la célébre Cleobuline qui devint si sçavante par son application & les bonnes instructions de son pere, qu'elle embarrassoit tous les plus habiles Philosophes de son tems, principalement par des questions énigmatiques. Elle étoit d'ailleurs si honnête & si bienfaisante, qu'elle

qu'elle prenoit soin elle-même de laver les pieds aux amis & aux étrangers qui étoient à quelque festin chez son pere.

Cleobule fut choisi pour gouverner le petit Etat des Lindiens. Il s'en acquita avec autant de facilité que s'il n'avoit eû qu'une famille à conduire. Il éloigna tout ce qui pouvoit attirer la guerre, & entretint toujours une bonne intelligence, tant entre les Citoyens qu'avec les Etrangers. Son plus grand mérite dans les Lettres, étoit d'expliquer & de proposer subtilement toutes sortes de questions énigmatiques. Ce fut lui qui rendit fameux dans la Grece cet usage des enigmes qu'il avoit appris des Egyptiens. Il est l'auteur de celle-ci.

Je suis un pere qui a douze fils, dont chacun a trente filles : mais de beauté bien differente. Les unes ont le visage blanc, les autres l'ont fort noir. Elles sont toutes immortelles, & si elles meurent tous les jours.

Cette énigme signifie l'année.

C'est aussi lui qui a fait l'épigramme qui est sur le tombeau de Midas, où il louë extraordinairement ce Roy. Quelques-uns l'avoient mal-à-propos attribuée à Homere, qui est beaucoup antérieur à Midas.

Cleobule faisoit principalement consister la vertu dans la fuite de l'injustice, & des autres vices. C'est dans ce sentiment qu'Horace a dit :

Virtus est vitium fugere, & sapientia prima Stultitiâ caruisse . . . .

Il disoit ordinairement qu'il falloit garder l'ordre, le tems & la mesure en toutes choses.

Que pour bannir la grande folie qui regnoit dans tous les Etats, il falloit obliger chaque Citoyen à vivre selon sa condition.

Qu'il n'y avoit rien de si commun dans le monde que l'ignorance & les grands parleurs.

Tâchez, disoit-il, d'avoir toujours des sentimens relevez, & ne soyez ni ingrat, ni infidéle. Faites du bien à vos amis & à vos ennemis. Vous conserverez les uns, & peut-être gagnerez-vous les autres.

Avant que de sortir de votre logis, songez toujours à ce que vous allez faire; & dès que vous serez rentrez, examinez-vous, & repassez dans votre esprit tout ce que vous aurez fait.

Parlez peu, & écoutez beaucoup.

Ne dites jamais de mal de personne.

Conseillez toujours ce que vous croirez de plus raisonnable.

Ne vous abandonnez point à vos plaisirs.

Accommodez-vous avec vos ennemis, si vous en avez.

Ne faites rien par violence.

Appliquez-vous à bien élever vos enfans.

Ne vous moquez point des malheureux.

Si la fortune vous rit, ne vous en orgueillissez point: mais aussi ne vous laissez point accabler, lorsqu'elle vous tourne le dos.

Mariez-vous toujours selon votre condition : car si vous épousez une femme d'une naissance plus relevée que vous, vous aurez autant de maîtres qu'elle aura de parens.

Il disoit qu'on devoit avoir un soin parti-

culier des filles, & qu'il ne les falloit jamais marier que lorſqu'elles étoient filles d'âge, mais femmes par la conduite & par la raiſon.

Qu'un homme ne devoit jamais careſſer ſa femme, ni la quereller devant les étrangers; car dans l'un il y avoit de la foibleſſe, & dans l'autre de la folie.

Lorſque Cleobule ſçut que Solon avoit entiérement abandonné ſon païs, il fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui. Il lui écrivit cette lettre.

„ Vous avez une grande quantité d'amis
„ qui ont tous des maiſons à votre ſervice:
„ je crois pourtant que vous ne pouvez être
„ mieux qu'à Linde. C'eſt une ville mariti-
„ me entierément libre: vous n'aurez rien à
„ craindre de Pyſiſtrate, & tous vos amis
„ pourront vous venir voir en ſureté.

Cleobule ſçut ménager heureuſement toutes ſortes d'avantages dans une condition médiocre, & dans une vie dégagée de l'embarras du monde. Il fut heureux pere, heureux mari, heureux citoyen, heureux Philoſophe, & mourut enfin âgé de plus de ſoixante-dix ans, après avoir été fort honoré pendant toute ſa vie. Les Lindiens témoignerent un regret très-ſenſible de l'avoir perdu. Ils lui érigerent un tombeau magnifique, ſur lequel ils firent graver une Epitaphe pour honorer ſa memoire.

EPIMÈNIDES

Vint à Athènes dans la 46 Olympiade. On a prétendu qu'il avoit été endormi 57 ans dans une Caverne; qu'il en avoit vécu 154, d'autres disent 157, & d'autres 298.

EPIMENIDES de Gnosse, florissoit dans l'Isle de Crete, vers le tems que Solon étoit en grand crédit à Athènes. C'étoit un saint homme qui vivoit fort réligieusement: On le croyoit fils de la Nymphe Balte. Tous les Grecs étoient persuadez qu'il étoit inspiré de quelque esprit celeste, & qu'il avoit souvent des révélations divines. Il s'appliquoit entiérement à la Poësie & à tout ce qui regardoit le culte divin; c'est lui qui a commencé à consacrer les temples, & à purifier les campagnes, les villes & même les maisons particulieres. Il n'avoit pas beaucoup d'estime pour les gens de son païs. Saint Paul dans l'Epître à Tite, a cité un de ses vers, où il disoit, en parlant des peuples de Crete, que c'étoit de grands menteurs, des paresseux & de méchantes bêtes.

Son

Son pere l'envoya un jour querir une brebis à la campagne : Epimenides en revenant se détourna un peu du grand chemin, & entra vers le midi dans une caverne pour se reposer quelque tems en attendant que la chaleur fût passée ; il y demeura endormi pendant cinquante-sept ans. Quand il fut éveillé, comme il croyoit n'avoir pas fait un long sommeil, il regarda tout autour de lui pour chercher sa brebis ; il ne l'apperçut point ; il sortit de sa caverne, & fut fort surpris de voir la face de la terre changée entiérement. Il courut fort étonné au lieu où il avoit pris la brebis ; il trouva que la maison avoit changé de maître, & que personne ne sçavoit ce qu'il vouloit dire ; il s'en retourna tout effrayé dans la ville de Gnosse ; il rencontroit par tout des visages inconnus, sa surprise augmentoit à tous momens. Comme il entroit dans la maison de son pere, on lui demanda qui il étoit, & ce qu'il vouloit ; à la fin il se fit reconnoître avec bien de la peine par son jeune frere qui n'étoit qu'un enfant lors de son départ, & qu'il trouva déja cassé de vielleſſe à son retour. Une avanture si extraordinaire fit beaucoup de bruit par tout le païs ; chacun regarda aussi-tôt Epimenides comme le favori des Dieux. Ceux qui ne sçauroient s'imaginer qu'Epimenides ait pû dormir si long-tems, croyent qu'il employa ces cinquante-sept ans à voyager inconnu dans les païs étrangers, & qu'il s'appliquoit à connoître les simples.

Après que Megacles eut fait massacrer cruellement ceux de la faction de Solon, jusqu'au pied des Autels, les Athéniens furent

saisis d'une frayeur qui les troubloit tous les jours de plus en plus. Outre la peste qui désoloit tout le païs, ils croyoient qu'il revenoit des esprits par toute la ville. On consulta les Devins, qui connurent par leurs sacrifices qu'on avoit commis quelque abomination, dont toute la ville avoit été souillée. On envoya aussi-tôt Nycias en Crete: on lui donna un vaisseau pour amener Epimenides dont la réputation s'étoit déja étenduë dans toute la Grece. Dès qu'Epimenides fut arrivé à Athênes, il prit des brebis noires & des blanches qu'il mena dans l'Aréopage, d'où il les laissa aller par tout où elles voulurent. Il les fit suivre toutes, & commanda à ceux qu'il avoit choisi pour cela, de les immoler chacune en l'honneur de quelque Dieu particulier dans le propre lieu où elles se seroient reposées. C'est de-là qu'on voyoit encore autour d'Athênes du tems de Laërce, plusieurs Autels consacrez à des Dieux dont on ne sçavoit point le nom. Tout cela fut exécuté fidélement; la peste cessa aussi-tôt, & les Phantômes ne troublerent plus personne.

Epimenides en arrivant à Athênes fit grande amitié avec Solon, & contribua beaucoup à l'établissement de ses loix. Il fit connoître à tout le monde l'inutilité des cérémonies barbares que les femmes observoient dans les funerailles. Il accoutuma peu à peu tout le peuple d'Athênes à s'adonner à la priere, & à faire des sacrifices, & le disposa par ce moïen à vivre selon l'équité, & à ne se point révolter contre les Magistrats.

Un jour après avoir consideré le port de Mu-

Munichie, il dit à ceux qui étoient autour de lui : les hommes vivent dans des ténébres bien épaisses touchant les choses futures. Helas ! si les Athéniens sçavoient combien ce port doit causer de malheur à leur païs, ils le mangeroient tout à l'heure à belles dents.

Quand Epimenides eut demeuré quelque tems à Athênes, il se disposa à s'en retourner. Les Athéniens lui firent préparer un vaisseau, & lui présenterent un talent pour sa peine. Epimenides les remercia fort honêtement, & ne voulut jamais prendre de leur argent. Il se contenta de leur demander leur amitié, & d'établir une liaison très-étroite entre les Athéniens & les Gnossiens. Avant que de partir il fit construire un beau Temple à Athênes à l'honneur des Furies.

Epimenides tâchoit de persuader au peuple qu'il étoit Eacus, & qu'il ressuscitoit souvent. On ne la jamais vû manger. On dit que les Nymphes le nourrissoient, & qu'il gardoit dans l'ongle d'un bœuf la mane qu'elles lui apportoient : que cette mane se convertissoit toute en sa substance, sans que jamais aucun excrément sortît de son corps.

Il prédit aux Lacédémoniens la dure servitude que les Arcadiens leur feroient souffrir.

Un jour comme il bâtissoit un temple qu'il avoit résolu de consacrer aux Nymphes, on entendit une voix du Ciel qui lui cria : O Epimenides, ne dédie point ce temple aux Nymphes, mais à Jupiter même.

Quand il eut appris que Solon s'étoit retiré d'Athênes, il lui écrivit cette lettre pour le

consoler, & tâcher de l'attirer dans l'Isle de Crete.

„ Ayez bon courage, mon cher ami, si
„ Pysistrate avoit réduit des gens accoutumez
„ à la servitude, ou qui n'eussent jamais vé-
„ cu sous de bonnes loix, peut-être que sa
„ domination pourroit durer long-tems: mais
„ il a affaire à des hommes libres qui ne man-
„ quent pas de courage. Ils ne tarderont gué-
„ res à se ressouvenir des préceptes de Solon.
„ Ils auront honte de leurs chaînes, & ne
„ pourront pas souffrir qu'un tiran les tienne
„ plus long-tems en esclavage. Enfin quand
„ Pysistrate resteroit le maître pendant toute
„ sa vie, son Royaume ne passera jamais à
„ ses enfans; car il est impossible que des gens
„ accoutumez à vivre librement sous de bon-
„ nes loix, puissent jamais se résoudre à res-
„ ter éternellement dans la servitude. Pour
„ ce qui est de vous, je vous prie de ne point
„ demeurer toujours errant de côté & d'au-
„ tre: dépêchez-vous de nous venir trouver
„ en Crete où il n'y a aucun tiran qui tour-
„ mente personne. Car je crains fort que si
„ les amis de Pysistrate vous rencontroient
„ dans leur chemin, comme cela peut arri-
„ ver, ils ne vous fissent un mauvais parti.

Epimenides passa toute sa vie dans l'exercice des choses saintes; comme il aimoit fort la Poësie, il écrivit plusieurs Ouvrages en vers. Il fit entr'autres un Poëme de la génération des Curetes & des Corybantes, & un autre de l'expedition de Colchos. Il composa aussi un traité en Propose des Sacrifices & de la République de Crete; & un autre Ouvrage dont

dont le sujet étoit Minos & Rhadamante. Il mourut âgé de 157 ans. D'autres disent de 298. Comme toute la vie d'Epimenides fut mistérieuse, quelques-uns rapportent qu'il vieillit en autant de jours qu'il avoit dormi d'années. Ceux de Crete lui firent des sacrifices comme à un Dieu, & ne l'appelloient ordinairement que le Curete. Les Lacedemoniens garderent son corps très-précieusement chez eux à cause d'un ancien Oracle qui les avertit de le faire.

ANACHARSIS

Il vint à Athênes dans la 47 Olympiade, Olympiade, & fut tué peu de tems après qu'il fut retourné dans son païs; par où on peut juger qu'il a été contemporain de la plûpart des précédens.

ANACHARSIS, Scythe de Nation, a tenu un rang considerable entre les Sages. Il étoit frere de Caduidas Roi de Scythe, & fils de Gnurus, & d'une femme Grecque; c'étoit ce qui lui avoit donné le moïen de bien apprendre les deux langues. Il avoit beaucoup de vivacité & d'éloquence; il étoit hardi & constant dans tout ce qu'il entreprenoit. Il s'habilloit en tout tems d'une grosse

groſſe robe double, & ne vivoit jamais que de lait & de fromage. Ses harangues étoient d'un ſtile ſerré & preſſant, & comme il ne ſe rebutoit point, il ne manquoit jamais à venir à bout des choſes dont il ſe mêloit. Sa maniere de parler hardie & éloquente, avoit paſſé en proverbe; quand quelqu'un l'imitoit, on diſoit de lui qu'il faiſoit des diſcours à la Scythe.

Anacharſis quitta la Scythie pour venir demeurer à Athênes; dès qu'il y fut arrivé, il alla frapper à la porte de Solon, & dit à celui qui lui vint ouvrir, d'aller avertir Solon qu'il étoit à ſa porte, & qu'il venoit exprès pour le voir & pour demeurer chez lui quelque tems. Solon lui fit cette réponſe: qu'on ne devoit faire des hôtes que dans ſon propre païs, ou dans des endroits qui y avoient quelque rélation. Anac arſis entre là-deſſus; he bien, dit-il à Solon, puiſque tu es maintenant dans ton païs & dans ta propre maiſon, c'eſt-à-toi à faire des hôtes; commence donc à faire amitié avec moi. Solon s'étonna de la vivacité de cette répartie; il conſentit avec plaiſir de devenir l'hôte d'Anacharſis, & lia avec lui une amitié très-étroite qui dura pendant toute leur vie.

Anacharſis aimoit fort la Poëſie; il écrivit en vers les Loix des Scythes, avec un Traité de la Guerre.

Il diſoit ordinairement que la vigne portoit trois ſortes de raiſins, le plaiſir, l'ivrognerie, & le repentir.

Il s'étonnoit de ce que dans toutes les aſſemblées publiques qui ſe tenoient à Athênes, les

les Sages ſe contentoient de propoſer les matieres, & que les foux décidoient. Mais il ne pouvoit comprendre pourquoi on puniſſoit ceux qui diſoient des injures, & qu'on donnoit de grandes récompenſes aux Athletes & aux Joueurs qui ſe frappoient rudement les uns les autres.

Il n'étoit pas moins ſurpris de ce que les Grecs au commencement de leurs repas ſe ſervoient de verres médiocres, & qu'ils en prenoient de grands ſur la fin, lorſqu'ils commençoient à être ſaouls.

Il ne pouvoit ſouffrir les libertez que chacun ſe donnoit dans les feſtins.

Un jour on lui demanda ce qu'il falloit faire pour empêcher quelqu'un de jamais boire de vin. Il n'y a point de meilleur moyen, répondit-il, que de lui mettre un homme ivre devant les yeux, afin qu'il le conſidere à loiſir.

On voulut ſçavoir de lui s'il y avoit des inſtrumens de Muſique en Scythie; il répondit qu'il n'y avoit pas même de vignes.

Il appelloit l'huile dont ſe frotoient les Athletes avant de ſe battre, la préparation à une folie enragée.

Un jour après avoir conſideré l'épaiſſeur des planches d'un vaiſſeau: hélas! s'écria-t-il, ceux qui voyagent ſur mer ne ſont éloinez de la mort que de quatre doigts.

On lui demanda quel étoit le navire le plus ſûr; c'eſt, répondit-il, celui qui eſt arrivé au port.

Il répetoit ſouvent, que tout homme devoit s'appliquer entiérement à ſe rendre le

maître de sa langue & de son ventre.

Il avoit toujours en dormant sa main droite sur sa bouche, pour marquer qu'il n'y avoit rien à quoi nous dussions tant prendre garde qu'à notre langue.

Un Athénien lui faisoit un jour des reproches de ce qu'il étoit Scythe : mon païs me deshonore répondit-il, mais toi tu deshonores le tien.

On lui demanda ce que les hommes avoient de meilleur, & de plus méchant ; c'est la langue, répondit-il.

Il vaut beaucoup mieux, disoit-il, n'avoir qu'un ami, pourvû qu'il soit vrai, que d'en avoir une quantité qui soient toujours prêts à suivre la fortune.

Quand on lui demandoit s'il y avoit plus de vivans que de morts ; ceux qui sont sur la mer, répondit-il, en quel rang les mettez vous ?

Il disoit que les marchez étoient des lieux que les hommes avoient établis pour se tromper les uns les autres.

Un jour comme il passoit dans une ruë, un jeune étourdi lui fit quelque outrage ; Anacharsis le regarda, & lui dit froidement : Jeune homme, si tu ne peux pas porter le vin dans ta jeunesse, tu auras tout le tems de bien porter l'eau quand tu seras vieux.

Il comparoit ordinairement les loix aux toiles d'araignées, & se moquoit de Solon qui prétendoit avec quelques écritures empêcher les passions des hommes.

C'est lui qui a trouvé le moïen de faire des pots de terre avec une roue.

Un

Un jour Anacharsis alla consulter la Prêtresse d'Apollon pour sçavoir s'il y avoit quelqu'un plus sage que lui : oüi, répondit l'Oracle, c'est un certain Mison de Chenes. Anacharsis fut fort surpris de n'en avoir pas encore entendu parler : il l'alla chercher dans un village où il s'étoit retiré. Il le trouva qui racommodoit sa charuë. O Mison, lui cria-t-il, il n'est plus tems maintenant de labourer la terre. Au contraire, répondit Mison, il est même tems de racommoder sa charuë quand il y a quelque chose de rompu. Ce Mison a été mis par Platon au nombre des Sages : il s'étoit retiré dans la solitude, où il passa toute sa vie sans avoir de commerce avec personne, parcequ'il haïssoit naturellement tous les hommes. On l'apperçut un jour dans un petit coin fort retiré, où il rioit de toutes ses forces : quelqu'un s'approcha de lui, & lui demanda pourquoi il rioit si fort, puisqu'il n'y avoit personne avec lui. Il répondit que c'étoit cela même qui le faisoit rire.

Crésus qui avoit fort entendu parler de la réputation d'Anacharsis, lui envoya offrir de l'argent, & le prier de le venir voir à Sardis. Anacharsis lui fit cette réponse :

„ Je suis venu en Grece, ô Roi des Lydiens, pour y apprendre les langues, les mœurs, & les loix du païs. Je n'ai point besoin d'or ni d'argent, & je serai très-content, si je m'en retourne en *Scythie* plus habile que je n'étois, lorsque j'en suis sorti : j'irai pourtant vous voir : car j'ai beaucoup d'envie d'être au nombre de vos amis.

Après

Après qu'Anacharsis eut demeuré long-tems en Grece, il se disposa à s'en retourner. En passant par Cysique, il trouva les Cysiceniens qui célébroient avec de grandes solemnitez, la fête de la mere des Dieux. Anacharsis fit vœu à cette Déesse de lui faire les mêmes sacrifices, & d'établir la même fête en son honneur dans son païs, en cas qu'il y retournât sans péril. Quand il fut arrivé dans la Scythie, il voulut changer les anciennes coutumes du païs, & y établir les loix des Grecs. Cela déplut fort aux Scythes.

Un jour Anacharsis entra secretement dans une épaisse forêt du païs d'Hylée, afin de pouvoir accomplir sans être apperçu, le vœu qu'il avoit fait à Cybele; il fit toute la cérémonie tenant en main le tambourin devant une représentation de la Déesse à la grecque. Il fut découvert par un Scythe qui en alla avertir le Roi. Le Roi vint aussi-tôt dans la forêt; il surprit sur le fait son frere Anacharsis. Il lui tira une flêche dont il le perça. Anacharsis expira aussi-tôt en s'écriant: On m'a laissé en repos dans la Grece, où j'étois allé pour m'instruire de la langue & des mœurs du païs, & l'envie m'a fait périr dans le propre païs de ma naissance. On lui érigea plusieurs statuës après sa mort.



PYTHAGORE

Floriſſoit dès la 60 Olympiade, vint en Italie dans la 62, mourut la 4 année de la 70, âgé de 80 ans, ou comme d'autres diſent, de 90.

IL y a une célébre diviſion de la Philoſophie, en Ionique & Italique. Thalés de Milet a été chef de la ſecte Ionique, & Pythagore de la ſecte Italique.

Ariſtipe le Cirenaïque rapporte que ce Philoſophe fut nommé Pythagore, parcequ'il ne prononçoit jamais que des oracles auſſi vrais que ceux d'Apollon Pitien. C'eſt lui qui a refuſé le premier, par modeſtie, le titre de Sage, & il s'eſt contenté de celui de Philoſophe.

La plus commune opinion eſt que Pythagore étoit de Samos & fils de Mneſarque Sculpteur; quoique d'autres aſſurent qu'il étoit Toſcan, & qu'il naquit dans une de ces petites Iſles dont les Athéniens s'emparerent le long de la mer Tirrene.

Pythagore ſçavoit la même profeſſion de ſon pere. Il avoit autrefois fabriqué de ſes propres mains trois coupes d'argent, dont il

fit présent à trois Prêtres Egyptiens. Il fut d'abord disciple du sage Pherecide, auquel il s'attacha particuliérement; Pherecide de son côté aimoit fort Pythagore. Un jour même Pherecide étoit en grand danger de mourir: Pythagore voulut entrer dans sa chambre pour voir comment il se portoit : mais Pherecide qui craignoit que sa maladie ne fût contagieuse, lui ferma promptement la porte, & fourra ses doigts au travers d'une fente; Regarde, lui dit-il, & juge de l'état où je suis par mes doigts que tu vois tout décharnez.

Après la mort de Pherecide, Pythagore étudia quelque tems à Samos sous Hermodamante: ensuite comme il avoit un desir extraordinaire de s'instruire & de connoître les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie & tout ce qu'il avoit, pour voyager. Il demeura un tems assez considérable en Egypte pour converser avec les Prêtres, & pour pénetrer dans les choses les plus secretes de la religion.

Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis Roy d'Egypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le païs des Chaldéens pour connoître la science des Mages. Enfin après avoir voyagé par curiosité dans divers endroits de l'Orient, il vint en Crete, où il fit une liaison très-étroite avec le sage Epimenide. De-là il s'en revint à Samos. Le chagrin qu'il eût de trouver sa patrie opprimée sous la tirannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'éxiler volontairement. Il passa en Italie, & s'établit à Crotone dans la maison de Milon, où il enseigna la Philosophie. C'est-de-là que la secte dont

dont il est l'auteur a été appellée Italique.

La réputation de Pythagore ne tarda guéres à se répandre par toute l'Italie. Plus de 300 disciples s'attacherent à lui, & composerent une petite République très-bien reglée. Plusieurs ont écrit que Numa étoit de ce nombre, & qu'il demeuroit actuellement à Crotone chez Pythagore, lorsqu'il fut élû Roi de Rome: mais les bons Chronologistes prétendent que cela n'a été avancé sans autre fondement que, parceque Pythagore avoit des sentimens conformes à ceux de Numa, qui vivoit long-tems auparavant.

Pythagore disoit qu'entre amis toutes choses étoient communes, & que l'amitié rendoit les gens égaux. Ses disciples ne possedoient rien en particulier: ils mêloient tout leur bien ensemble, & ne faisoient qu'une même bourse. Ils passoient les cinq premieres années à écouter les préceptes de leur maître, sans jamais ouvrir la bouche pour dire seulement un mot. Après cette longue & rigoureuse épreuve, il leur étoit permis de parler, de venir voir Pythagore, & de converser avec lui.

Pythagore avoir un air fort majestueux. Il étoit d'une taille avantageuse, bien fait & très-beau de visage. Il s'habilloit en tout tems d'une belle robe de laine blanche, toujours extrémement propre. Il n'étoit sujet à aucune passion. Il gardoit perpetuellement un grand sérieux.

Jamais on ne la vû rire, ni entendu dire aucune plaisanterie. Il ne vouloit châtier personne quand il étoit en colere, non pas même seulement donner un coup à un Esclave.

Ses disciples le prenoient pour Apollon. On venoit en foule de tous côtez pour avoir le plaisir d'entendre Pythagore, & de le considérer au milieu de ses disciples. Plus de six cens personnes de différens païs arrivoient toutes les nuits à Crotone; c'étoit une grande distinction, lorsque quelqu'un pouvoit avoir le bonheur d'entretenir un moment Pythagore.

Pythagore donna des loix à plusieurs peuples qui l'en avoient prié. Il étoit tellement admiré de tout le monde, que l'on ne faisoit aucune différence entre ses paroles & les oracles de Delphes. Il défendoit expressément de jurer, & de prendre les Dieux à témoin. Il disoit que chacun devoit s'efforcer d'être tellement honnête-homme, que personne n'eût de peine à le croire sur sa parole.

Pythagore tenoit que le monde étoit animé & intelligent; que l'ame de cette grosse machine est l'*Ether*, d'où sont tirées toutes les ames particuliéres, tant des hommes que des bêtes. Il a connu que les ames étoient immortelles : mais il croyoit qu'elles erroient de côté & d'autre dans l'air, & qu'elles s'emparoient sans distinction des premiers corps qu'elles rencontroient. Qu'une ame, par exemple, sortant du corps d'un homme, entroit dans le corps d'un cheval, d'un loup, d'un âne, d'une souris, d'une perdrix, d'un poisson, ou de quelqu'autre animal, comme dans celui d'un homme, sans en faire aucune différence; de même qu'une ame sortant du corps, de n'importe quel animal, entroit indifféremment dans le corps d'un homme ou dans celui d'une bête. C'est-pourquoi Pytha-

gore

gore défendoit expressément de manger des animaux. Il croyoit qu'on ne faisoit pas un moindre crime en tuant une mouche, un ciron ou quelqu'autre petit insecte, qu'en tuant un homme, puisque c'étoit les mêmes ames pour toutes les choses vivantes.

Pythagore pour persuader tout le monde de sa doctrine de la Metempsicose, disoit qu'il avoit été autrefois Æthalide, & qu'il avoit passé pour le fils de Mercure. Que c'étoit pour lors, que Mercure lui avoit dit de lui demander tout ce qu'il lui plairoit hors l'immortalité, & que ses souhaits seroient accomplis. Pythagore lui demanda la grace de se souvenir également bien de toutes les choses qui se passeroient dans le monde, soit pendant sa vie ou pendant sa mort, & que depuis ce tems-là, il sçavoit très-exactement tout ce qui étoit arrivé. Que quelque tems après avoir été Æthalide, il devint Euphorbe, qu'il se trouva au siege de Troye où il fut dangereusement blessé par Menelas. Qu'ensuite son ame passa dans Hermotimus, & que dans ce tems-là pour convaincre tout le monde du don que Mercure lui avoit fait, il s'en alla dans le païs des Branchides. Il entra dans le temple d'Apollon, & fit voir son bouclier tout pourri que Menelas en revenant de Troïe avoit consacré à ce Dieu, pour marque de sa victoire.

Après Hermotimus, il devint le Pêcheur Pyrrus, & ensuite le Philosophe Pythagore, sans compter qu'il avoit encore été auparavant le Coq de Mycile, & le Paon de je ne sçai qui.

Il assûroit que dans les voyages qu'il avoit fait aux enfers, il avoit remarqué l'ame du Poëte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'Homere, il l'avoit vûe penduë à un arbre, où elle étoit environnée de serpens, à cause de toutes les faussetez qu'il avoit inventées & attribuées aux Dieux; & que les ames des maris qui avoient mal vêcu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce païs-là.

Une autre fois Pythagore fit faire une profonde caverne dans sa maison. On dit qu'il pria sa mere d'écrire exactement tout ce qui se passeroit pendant son absence: il s'enferma dans sa caverne, & après y avoir demeuré une année entiere, il en sortit sale, maigre & hideux à faire peur. Il fit assembler le peuple & dit qu'il revenoit des enfers; & afin qu'on ajoûtât foi à ce qu'il vouloit faire croire, il commença par raconter tout ce qui étoit arrivé pendant son absence; le peuple fut fort touché. On s'imagina aussi-tôt qu'il y avoit quelque chose de divin dans Pythagore; chacun se mit à pleurer & à jetter de grands cris; les hommes le priérent de vouloir bien instruire leurs femmes; c'est de-là que les femmes de Crotone ont été appellées Pythagoriciennes. Pythagore se trouva un jour à des Jeux publics; il fit venir à lui par de certains cris un Aigle qu'il avoit apprivoisé sans qu'on en sçût rien; tout le peuple fut fort étonné. Pythagore pour rendre la chose plus spécieuse, fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Py-

Pythagore ne ſacrifioit jamais que des pains, des gâteaux & d'autres choſes ſemblables. Il diſoit que les Dieux avoient horreur des victimes ſanglantes, & que cela étoit capable d'attirer leur indignation ſur ceux qui prétendoient les honorer par de tels ſacrifices.

Il y a beaucoup d'apparence que Pythagore par toutes ces maximes, vouloit détourner les hommes de la bonne chere, & les accoutumer à vivre ſimplement, parcequ'on s'en porte beaucoup mieux, que l'eſprit eſt libre & en état de faire ſes fonctions; & pour donner l'exemple, il ne buvoit preſque jamais que de l'eau, & ne vivoit en tout tems que de pain, de miel, de fruits & de légumes, excepté les féves, ſans qu'on ſçache aucune bonne raiſon qui pût l'obliger à reſpecter cette plante.

Pythagore diſoit que la vie étoit ſemblable à une foire; car comme dans une foire les uns viennent pour s'éxercer aux combats, d'autres pour négocier, & d'autres ſimplement pour regarder; ainſi dans la vie les uns naiſſent eſclaves de la gloire, les autres de l'ambition, & les autres ne cherchent ſimplement qu'à connoître la verité.

Il ne vouloit pas que perſonne demandât jamais rien pour ſoi, parce que chacun ignore les choſes qui lui conviennent.

Il diſtinguoit l'âge de l'homme en quatre parties égales; il diſoit qu'on étoit enfant juſqu'à vingt ans; jeune homme juſqu'à quarante, homme juſqu'à ſoixante, & vieux juſqu'à quatre-vingt; paſſé cela il ne comp-

toit plus perſonne au nombre des vivans.

Il aimoit fort la Géométrie & l'Aſtronomie; c'eſt lui qui a fait remarquer que l'étoile du matin & l'étoile du ſoir n'étoient qu'un même aſtre ; & qui a démontré qu'en tout triangle rectangle, le quarré de l'hypoteneuſe eſt égal au quarré des deux autres jambes. On dit que Pythagore fut ſi ravi d'avoir trouvé ce fameux Théoréme (*), que s'en croiant redevable à l'inſpiratiou des Dieux, il voulut en faire éclater ſa reconnoiſſance par une hécatombe, c'eſt-à-dire, un ſacrifice de cent bœufs, cela eſt rapporté dans pluſieurs endroits, quoique fort contraire à la doctrine de Pythagore, mais il ſe pouvoit faire que c'étoit des bœufs faits avec du miel & de la farine, comme en immoloient les Pythagoriciens. Quelques-uns même ont écrit qu'il en étoit mort de joye: mais il ne paroît pas, par ce qu'en écrit Laërce, que cela ait aucun fondement.

Pythagore avoit grand ſoin d'entretenir l'amitié & la bonne intelligence entre ſes diſciples; ſouvent en les inſtruiſant, il leur parloit par certaines paraboles: Il leur diſoit, par exemple, qu'il ne falloit jamais ſauter par deſſus une balance, pour leur faire connoître qu'ils ne devoient jamais s'écarter de la juſtice.

Qu'il ne falloit point s'aſſeoir ſur la proviſion du jour, pour leur marquer qu'on ne devoit pas tellement s'arrêter ſur le préſent, qu'on

(*) Ciceron l'appelle *Précepte*, c'eſt un terme de mathematique, & qui ſignifie *Propoſition*.

qu'on n'eût aussi quelque soin de l'avenir.

Il les avertissoit de passer tous les jours quelque tems en particulier, & de se dire à eux-mêmes : à quoi as-tu employé la journée? Où as-tu été? Qu'as-tu fait à propos? Qu'as-tu fait à contre-tems?

Il leur recommandoit de garder toujours un extérieur modeste & composé, sans jamais se laisser transporter par des mouvemens de joye ou de tristesse ; d'avoir de la tendresse pour leurs parens ; de respecter les vieillards ; de prendre de l'éxercice, de crainte de devenir trop gras ; de ne point passer toute leur vie dans les voyages.

Qu'il falloit avoir un soin très-particulier d'honorer les Dieux, & de leur rendre le culte qui leur est dû.

Le Scythe Zamolxix esclave de Pythagore, sçut si bien profiter des préceptes de son maître, que quand il s'en fut retourné dans son païs, les Scythes lui firent des sacrifices & le mirent au nombre des Dieux.

Pythagore croyoit que le premier principe de toutes choses, étoit l'unité ; que de-là venoient les nombres, les points ; des points les lignes ; des lignes les superficies ; des superficies les solides, & des solides les quatre élemens, le feu, l'air, l'eau & la terre, dont tout le monde étoit composé ; & que ces élemens se changeoient perpetuellement les uns dans les autres : mais que rien ne périssoit jamais dans l'Univers, & que tout ce qui arrivoit n'étoit que des changemens.

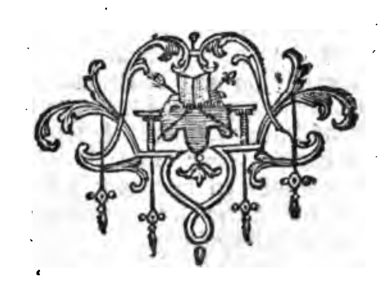
Il disoit que la terre étoit ronde & placée au milieu du monde ; qu'elle étoit habitée en

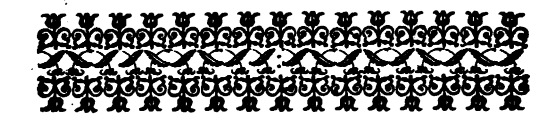
tout ſens, & par conſequent qu'il y avoit des Antipodes qui marchoient les pieds oppoſez aux nôtres. Que l'air qui l'environnoit étoit groſſier, & preſque immobile, & que c'étoit pour cela que tous les animaux qui habitoient la terre, étoient mortels & ſujets à la corruption. Qu'au contraire l'air du haut des cieux étoit très-ſubtil & dans une agitation perpétuelle, ce qui faiſoit que tous les animaux qui le rempliſſoient étoient immortels, & par conſéquent divins; qu'ainſi le ſoleil, la lune, & tous les autres aſtres étoient des Dieux, parcequ'ils étoient placez au milieu de cet air ſubtil & de cette chaleur active qui eſt le principe de la vie.

Il y a pluſieurs opinions au ſujet de la mort de ce Philoſophe; quelques-uns diſent que certains diſciples qu'il n'avoit pas voulu recevoir, furent tellement indignez de ce refus, qu'ils mirent le feu à la maiſon de Milon où étoit Pythagore. D'autres aſſurent que c'étoient les Crotoniates qui firent le coup, parcequ'ils craignoient que Pythagore ne voulût ſe rendre Souverain dans leur païs. Quoi qu'il en ſoit, lorſque Pythagore vit que tout étoit en feu, il ſe retira promptement avec quarante de ſes diſciples. Quelques-uns diſent qu'il ſe ſauva dans les bois des Muſes à Metaponte, où il ſe laiſſa mourir de faim. D'autres aſſurent qu'il rencontra dans ſon chemin un champ de féves qu'il falloit traverſer, que jamais Pythagore ne s'y put réſoudre: Il vaut mieux mourir ici, dit-il, que de faire périr toutes ces pauvres féves. Il attendit tranquillement les Crotoniates qui le maſ-

ſacre-

ſacrerent avec la plûpart de ſes diſciples. D'autres enfin rapportent que ce n'étoit pas les Crotoniates, mais qu'après que la guerre fut déclarée entre les Agrigentins & les Siracuſains, Pythagore alla au ſecours des Agrigentins ſes alliez; les Agrigentins furent mis en fuite, & que c'étoit-là que Pythagore en ſe retirant, trouva effectivement un champ de féves qu'il ne voulut pas traverſer, qu'il aima mieux tendre la gorge aux Siracuſains qui le percerent de pluſieurs coups. La plûpart des diſciples qui l'accompagnoient furent auſſi maſſacrez; il ne s'en ſauva que très-peu, du nombre deſquels fut Architas de Tarente, qui paſſa pour le plus grand Géometre de ſon tems.





HERACLITE

Floriſſoit dans la 69 Olympiade.

HERACLITE d'Ephéſe fils de Blyſon, floriſſoit vers la 69 Olympiade. On l'appelloit ordinairement le Philoſophe ténébreux, parcequ'il ne parloit jamais que par énigmes. Laërce rapporte que c'étoit un homme plein de lui-même, & qui mépriſoit preſque tout le monde.

Il diſoit qu'Homere & Archilocus devoient être chaſſez par tout à coups de poing.

Il ne pouvoit pardonner aux Ephéſiens qui avoient exilé ſon ami Hermodorus. Il publioit hautement que tous les hommes de cette ville méritoient la mort, & les enfans d'être tous bannis, pour expier le crime qu'ils avoient commis en releguant honteuſement leur meilleur Citoyen, & le plus grand homme de toute la Républiqne.

Heraclite n'avoit jamais eu de maître. C'étoit par ſes profondes méditations qu'il devint ſi habile. Il avoit du mépris pour ce que faiſoient tous les hommes, & étoit ſenſiblement touché de leur aveuglement : Cela l'avoit rendu ſi chagrin, qu'il pleuroit toujours. Juvenal oppoſe ce Philoſophe à Démocrire, qui rioit

rioit perpetuellement. Il dit que chacun peut aisément censurer par des ris févéres, les vices & les folies du siecle ; mais qu'il s'étonne quelle source pouvoit fournir une assez grande quantité d'eau, pour suffire aux larmes qui couloient continuellement des yeux d'Héraclite.

Héraclite n'avoit pas toujours été dans les mêmes sentimens; lorsqu'il étoit jeune, il disoit qu'il ne sçavoit rien ; & quand il fut plus avancé en âge, il assuroit qu'il sçavoit tout, & que rien ne lui étoit inconnu. Tous les hommes lui déplaisoient ; il fuyoit leur compagnie, & alloit jouer aux osselets & à d'autres jeux innocens devant le temple de Diane, avec tous les petits enfans de la ville. Les Ephésiens s'assembloient autour de lui pour le regarder. Malheureux, leur disoit Héraclite, pourquoi vous étonnez-vous de me voir jouer avec ces petits enfans? Ne vaut-il pas beaucoup mieux faire cela, que de consentir avec vous à la mauvaise administration que vous faites des affaires de la République?

Les Ephésiens le prierent un jour de leur donner des loix ; mais Héraclite ne voulut pas, à cause que les mœurs du peuple étoient déja trop corrompues, & qu'il ne voyoit aucun moïen de leur faire changer de vie.

Il disoit que les peuples devoient combattre avec autant de chaleur pour la conservation de leurs loix, que pour la défense de leurs murailles.

Qu'il falloit être plus prompt à appaiser un ressentiment, qu'à éteindre une incendie, parceque les suites de l'un étoient infiniment plus dan-

dangereuſes que les ſuites de l'autre. Qu'une incendie ne ſe terminoit jamais qu'à l'embraſement de quelques maiſons, au lieu qu'un reſſentiment pouvoit cauſer de cruelles guerres, d'où s'enſuivoit la ruine, & quelquefois la deſtruction totale des peuples.

Il s'émut un jour une ſédition dans la ville d'Ephéſe: quelques-uns prierent Héraclite de dire devant tout le peuple la maniere dont il falloit empêcher les ſéditions. Héraclite monta dans une chaire élevée; il demanda un verre qu'il remplit d'eau froide; il y mêla un peu de legumes ſauvages, & après avoir avalé cette compoſition, il ſe retira ſans rien dire. Il vouloit faire connoître par-là que pour prévenir les ſéditions, il falloit bannir le luxe & les délices hors de la Republique, & accoutumer les Citoïens à ſe contenter de peu.

Héraclite compoſa un livre de la nature, qu'il fit mettre dans le temple de Diane: il étoit écrit d'une maniere très-obſcure, afin qu'il n'y eût que les habiles gens qui le luſſent, de peur que ſi le peuple y trouvoit goût, il ne devînt trop commun, & que cela ne le fît mépriſer. Ce livre eut une réputation extraordinaire, parce, dit Lucrece, que perſonne n'entendoit ce qu'il vouloit dire. Darius Roi de Perſe en ayant entendu parler, écrivit à l'Auteur, pour l'engager à venir demeurer en Perſe, & le lui expliquer, lui offrant une récompenſe conſidérable, & un logement dans ſon Palais: mais Heraclite le refuſa.

Ce Philoſophe ne parloit preſque jamais, & quand quelqu'un lui demandoit la raiſon de ſon ſilence, il répondoit d'un air chagrin: C'eſt

C'eſt pour te faire parler. Il mépriſoit les Athéniens qui avoient un reſpect extraordinaire pour lui, & vouloit demeurer à Ephéſe, où il étoit mépriſé de tout le monde.

Il ne pouvoit regarder perſonne ſans pleurer des foibleſſes humaines, & de dépit qu'il avoit que rien n'étoit jamais à ſon gré. La haine qu'il portoit à tout le monde, fit qu'il réſolut de s'en ſéparer tout-à-fait ; il ſe retira dans des montagnes affreuſes, où il ne voyoit perſonne ; il paſſoit ſa vie à gémir, & ne mangeoit que des herbes & des légumes.

Heraclite croyoit que le feu étoit le premier principe de toutes choſes.

Il tenoit que ce premier élement, en ſe condenſant, ſe changeoit en air ; que l'air ſe condenſant auſſi, devenoit eau ; qu'enfin l'eau de la même maniere devenoit terre, & qu'en rétrogradant par les mêmes degrez, la terre en ſe rarefiant, ſe changeoit en eau, d'eau en air ; & d'air en feu, qui étoit le premier principe de toutes choſes.

Que l'Univers étoit fini. Qu'il n'y avoit qu'un monde ; que ce monde étoit composé de feu, & qu'à la fin il périra par le feu.

Que l'Univers étoit rempli d'eſprits & de génies.

Que les Dieux n'ont point de providence, & que tout ce qui arrive dans l'Univers, doit être rapporté au deſtin.

Que le ſoleil n'eſt pas plus grand qu'il nous paroît. Qu'il y avoit au-deſſus de l'air des eſpeces de barques, dont la partie concave étoit tournée vers nous, que c'étoit-là où montoient toutes les vapeurs qui s'élevent de

la

la terre; & que tout ce que nous appellons des aſtres, n'étoit autre choſe que ces petites barques remplies de vapeurs enflamées, qui brilloient de la maniere que nous le voyons. Que les éclipſes du ſoleil & de la lune arrivoient lorſque ces petites barques tournoient leur côté concave vers la partie oppoſée à la terre, & que la raiſon des differentes phaſes de la lune étoit, parceque ſa barque ne ſe tournoit que peu à peu.

Pour ce qui eſt de la nature de l'ame, il diſoit que c'étoit abſolument perdre ſon tems que de s'amuſer à la chercher, puiſqu'il étoit entierement impoſſible de la pouvoir jamais trouver tant elle étoit cachée.

La vie dure que menoit Héraclite lui cauſa une grande maladie; il devint hydropique. Il retourna à Ephéſe pour ſe faire traiter; il alla trouver des Medecins, & comme il ne parloit jamais que par énigmes, il leur dit, faiſant alluſion à ſa maladie: Pourrez-vous bien convertir la pluye en un tems ſec & ſerain? Comme ces Medecins n'entendoient pas ce qu'il vouloit dire, Heraclite alla s'enfermer dans une étable à bœufs; il s'enterra dans le fumier, afin de faire évacuer les eaux qui étoient cauſe de ſa maladie; il s'y enfonca ſi avant, qu'il ne put jamais s'en retirer. Quelques-uns diſent que les chiens le mangerent dans ce fumier; & d'autres qu'il y mourut faute d'avoir pû ſe debarraſſer. Il étoit pour lors âgé de ſoixante-cinq ans.



ANAXAGORAS

Né la 70 Olympiade, mort la 88, âgé de 72 ans.

ANAXAGORAS fils d'Hegesibule, connut la Physique d'une maniere beaucoup plus étendue que tous les autres Philosophes qui l'avoient précedé. Il étoit de Clazomene ville d'Ionie, d'une famille fort illustre, tant par son origine, que par les grands biens qu'elle possedoit; il florissoit vers la 76 Olympiade.

Il fut disciple d'Anaximenes, qui l'avoit été d'Anaximander; & celui-ci de Thalès, que les Grecs reconnoissoient pour le premier de leurs Sages. Anaxagoras se plaisoit tellement à la Philosophie, qu'il renonça à toutes sortes d'affaires publiques & particulieres, pour s'y attacher entierement. Il abandonna tout ce qu'il avoit, de crainte que le soin de ses propres interêts ne le détournât de l'étude. Ses parens lui remontrerent qu'il alloit laisser périr son bien par sa négligence, cela ne put jamais faire aucune impression sur son esprit. Il se retira de son païs, & ne songea plus qu'à la recherche de la verité. Quelqu'un lui re-

procha l'indifference qu'il avoit pour sa patrie; il répondit, en montrant le ciel du bout de son doigt: *Au contraire je l'estime infiniment.* Il vint demeurer à Athênes où il transfera l'Ecole Ionique qui avoit toujours été établie à Milet depuis le tems de Thalés auteur de cette Secte. Dès l'âge de vingt ans, il commença à y enseigner la Philosophie, & continua cet éxercice pendant trente ans.

On mena un jour au logis de Periclés, un mouton qui avoit une corne au milieu du front. Le devin Lampon publia aussi-tôt que cèla signifioit que les deux factions qui partageoient la ville d'Athênes, se joindroient, & ne composeroient plus qu'une même puissance. Anaxagoras dit que c'étoit parceque le cerveau ne remplissoit pas le crane qui étoit ovale, & qui finissoit en une espece de pointe à l'endroit de la tête où commençoient les racines de cette corne. Il fit la dissèction de la tête du mouton devant tout le monde; il se trouva que la chose étoit comme il l'avoit dit. Cela fit beaucoup d'honneur à Anaxagoras: mais cela n'en fit pas moins au devin Lampon: car quelque tems après la faction de Thucydide fut abbatue, & toutes les affaires de l'Etat tomberent entre les mains de Periclés.

On tient qu'Anaxagoras est le premier de tous les Grecs qui a donné au public ùn Systême de philosophie. Il a admis pour premier principe l'Infini, & une Intelligence pour arranger la matiere, & en composer tous les Etres qui sont dans le monde. Ce fut le sujet pour lequel les Philosophes de son tems l'ap-

l'appellerent *Esprit*. Il n'a pas cru que cette Intelligence eût fait la matiere de rien: mais seulement qu'elle l'avoit arrangée. Dans le commencement, dit-il, toutes choses étoient mêlées ensemble & ont toujours demeuré dans cette confusion, jusqu'à ce qu'une Intelligence les ait separées, & ait disposé chaque chose dans l'ordre que nous voyons. Ovide a très-bien exprimé ce sentiment au commencement de ses Métamorphoses.

Au reste Anaxagoras ne reconnoissoit point d'autre divinité que cette Intelligence qui avoit fait le monde; & il étoit tellement desabusé des faux Dieux adorez par toute l'antiquité prophane, que Lucien a feint que Jupiter l'écrasa d'un coup de foudre, à cause du mépris qu'il faisoit paroître pour lui & pour toutes les autres divinitez.

Il tenoit qu'il n'y avoit aucun vuide dans la nature, que tout étoit plein, & que chaque corps quelque petit qu'il fût etoit divisible à l'infini: en sorte qu'un agent qui seroit assez subtil pour diviser suffisamment le pied d'un ciron, pouroit en tirer des parties pour couvrir entierement cent mille millions de Cieux sans qu'il pût jamais épuiser les parties qui resteroient à diviser, vû qu'il en resteroit toujours une infinité.

Il croyoit que chaque corps étoit composé de petites particules homogenes; que le sang par éxemple se formoit de petites particules de sang; les eaux de petites particules d'eau, & ainsi des autres choses. C'étoit cette similitude de parties qu'il nommoit *Homaomeria*.

Voilà de quelle maniere Laërce expose son systême.

Tout ce qu'on objectoit à Anaxagoras, qu'il falloit nécessairement que les corps fussent composez de parties hétérogenes, puisque les os des animaux grossissoient sans que les animaux mangeassent des os ; que leurs nerfs croissoient, sans qu'ils mangeassent des nerfs, que la masse du sang croissoit sans qu'ils bussent du sang : il répondoit, qu'à la verité il n'y avoit point de corps dans le monde qui fût entierement composé de parties homogenes : que dans l'herbe par éxemple il y avoit de la chair, du sang, des eaux, & des nerfs, puisque nous voyons que les animaux s'en nourrissent : mais que chaque corps prenoit son nom de la matiere qui dominoit dans sa composition. Que, par éxemple, afin que certain corps fût appellé du bois ou de l'herbe, il suffisoit qu'il fût composé d'un bien plus grand nombre de petites particules de bois ou d'herbes, que de toute autre chose, & que les petites particules de bois ou d'herbes fussent arrangées en grand nombre vers la surface de ce corps.

Il croyoit que le soleil n'étoit autre chose qu'un fer chaud dont la masse étoit plus grosse que tout le Peloponnese. Que la lune étoit un corps opaque; qu'elle étoit habitable, & qu'il y avoit des montagnes & des vallées, de même que dans ce monde-ci. Que les cométes étoient un amas de plusieurs étoiles errantes qui se rencontroient par hazard, & qui se séparoient au bout de certains tems. Que le vent se formoit, lorsque la chaleur du soleil

deſſ rarefioit l'air? Que le tonnerre venoit du choc des nuées, & les éclairs, lorſque les nuées ne faiſoient ſeulement que s'entrefroter. Que les tremblemens de terre étoient cauſez par un air renfermé dans des cavernes ſouterraines: & que le débordement du Nil n'avoit point d'autres cauſes que les neiges d'Ethiopie qui ſe fondoient dans de certains tems, & qui formoient des ravines d'eau qui venoient ſe décharger vers les ſources de ce fleuve.

Anaxagoras a crû que c'étoit l'air qui étoit la cauſe du mouvement des aſtres; & ſur l'objection qu'on lui faiſoit à l'égard de l'allée & du retour des aſtres entre les deux tropiques, il répondoit, que cela ſe faiſoit par la preſſion de l'air, qui pouſſoit & repouſſoit les aſtres comme un reſſort, lorſqu'ils étoient venus juſqu'à un certain point.

Il tenoit que la terre étoit plate, & que, comme elle étoit le plus peſant de tous les Elemens, elle occupoit la partie la plus baſſe du monde. Que les eaux qui couloient ſur ſa ſuperficie, étoient raréfiées par la chaleur du ſoleil qui les changeoit en vapeurs, & les élevoit juſques dans la moyenne région de l'air, d'où elles retomboient en pluyes.

Pendant la nuit lorſque le tems eſt ſerain, on voit dans le ciel une certaine blancheur diſpoſée en cercle, qu'on appelle la voye lactée. Quelques Anciens ont imaginé que c'étoit un chemin que tenoient les moindres divinitez pour aller au conſeil du grand Jupiter. D'autres, que c'étoit le lieu où les ames des Heros s'envoloient après la diſſolution de leurs corps. Anaxagoras s'y eſt trompé, auſſi-

bien que tous les anciens Philosophes ; il a crû que ce n'étoit rien qu'une réflexion de la lumiere du soleil, qui nous paroissoit ainsi, parcequ'il n'y avoit entre la voye lactée & la terre, aucun astre brillant qui nous pût éclipser cette lumiere réfléchie.

Il tenoit que les premiers animaux avoient été produits par la chaleur & l'humidité, & qu'ensuite ils avoient conservé leur espece par génération.

Une pierre tomba du ciel ; Anaxagoras conclut aussi-tôt qu'il falloit que les cieux fussent faits de pierres, que la rapidité de la voute céleste tenoit toujours en état : mais que si ce mouvement violent venoit à se relâcher un seul moment, toute la machine du monde seroit bouleversée en un instant.

Il avertit un jour qu'il tomberoit une pierre du soleil ; cela arriva comme il l'avoit prédit ; la pierre tomba auprès du fleuve *Egus*.

Anaxagoras a crû que ce qui est aujourd'hui terre ferme, dans un autre tems seroit pleine mer, & que ce qui est aujourd'hui pleine mer, dans un autre tems seroit terre ferme.

Quelqu'un s'avisa de lui demander si la mer passeroit quelque jour sur les montagnes de Lampsaque : oui, répondit-il, à moins que le tems ne manque.

Il faisoit consister le souverain bien dans la contemplation des secrets de la nature. C'est pour cela que quand on lui demandoit le sujet pour lequel il étoit venu dans ce monde? Il répondoit, que c'étoit pour contempler le ciel, le soleil, la lune & les autres merveilles.

Quel-

Quelqu'un lui demanda quel étoit le plus heureux homme du monde? Ce n'est pas aucun de ceux que tu crois l'être, répondit-il, & on ne le trouvera jamais que dans le rang de ceux que tu considere comme des malheureux.

Il entendit un jour un homme qui se plaignoit de mourir dans un païs étranger: Qu'importe, lui dit Anaxagoras, il n'y a point d'endroit dans le monde d'où il n'y ait quelque chemin pour descendre aux enfers.

On lui vint dire un jour que son fils étoit mort; il reçut cette nouvelle fort froidement: je sçavois bien, dit-il, que je n'avois engendré qu'un mortel. Il alla aussi-tôt l'ensevelir lui-même.

La considération qu'Anaxagoras avoit à Athênes ne dura qu'un tems. Les Athéniens le dénoncerent devant les Magistrats & l'accuserent publiquement. Les causes de son accusation sont rapportées diversement. La plus commune opinion est qu'il fut accusé d'impiété pour avoir osé soutenir que le soleil qu'on adoroit comme un Dieu, n'étoit qu'une masse de fer chaud. D'autres disent qu'outre le crime d'impieté, il fut encore accusé de trahison. Quand on vint lui annoncer que les Athéniens l'avoient condamné à mort, il n'en parut point plus ému. Il y a long-tems, dit-il, que la nature a prononcé un pareil arrêt contr'eux.

Pericles qui avoit été son disciple prit son parti avec tant de chaleur, qu'il fit modérer sa Sentence. On le condamna simplement à cinq talens d'amende, & on l'envoya en éxil.

Anaxagoras souffrit la disgrace avec beaucoup de fermeté. Il employa le tems de son bannissement à voyager en Egypte, & dans d'autres endroits pour converser avec les habiles gens, & pour connoître les mœurs des étrangers. Après avoir satisfait sa curiosité, il s'en revint à Clazomenes lieu de sa naissance. Il vit que tous ses biens étoient incultes, & entiérement abandonnez. Si tout cela n'étoit péri, dit-il, je serois péri moi-même.

Anaxagoras avoit pris un soin particulier de bien instruire Periclés, & lui avoit beaucoup servi dans l'administration des affaires. Periclés n'en eut pas toute la reconnoissance possible, & fut accusé d'avoir un peu negligé son Maître sur la fin.

Anaxágoras se voyant vieux, pauvre & abandonné, s'envelopa dans son manteau, & résolut de se laisser mourir de faim. Periclés en fut averti, & il en parut extrêmement affligé; il s'en alla en grande hâte trouver Anaxagoras; il le pria instamment de changer de résolution. Il déplora le malheur de l'Etat, qui alloit perdre un si grand homme, & le sien en particulier, parcequ'il alloit être privé d'un conseiller si fidele. Anaxagoras lui découvrit son visage mourant. O Periclés, lui dit-il, ceux qui ont besoin d'une lampe ont soin d'y mettre de l'huile.

Laërce rapporte qu'Anaxagoras mourut à Lampsaque, & que quand il fut prêt d'expirer, les Principaux de la ville lui demanderent s'il ne leur vouloit rien ordonner. Il leur commanda de donner tous les ans congé aux enfans, & de leur permettre de jouer à

parcil

pareil jour que celui de sa mort. Cette coutume s'est observée très-long tems depuis. Anaxagoras étoit âgé de plus de 72 ans quand il mourut; c'étoit dans la 88 Olympiade.

DEMOCRITE

Né la troisiéme année de la 77 Olympiade, mort la quatriéme année de la 105, *ayant vécu cent neuf ans.*

LA plus commune opinion est que le Philosophe Democrite étoit d'Abdere, quoique d'autres assurent qu'il étoit de Milet, & qu'il ne fut nommé Abderitain que parcequ'il se retira à Abdere. Il avoit d'abord étudié sous des Mages & des Chaldéens que le Roi Xerxes avoit laissé à son pere chez qui il avoit logé lorsqu'il vint faire la guerre aux Grecs. Ce fut de ces gens-là que Democrite apprit la Theologie & l'Astronomie. Il s'attacha ensuite au Philosophe Leucipe qui lui enseigna la Physique. Il avoit tant de passion pour l'étude, qu'il passoit les jours entiers enfermé lui seul dans une petite cabanne au milieu d'un Jardin. Un jour son pere lui amena un bœuf pour l'immoler, & l'attacha dans un coin de sa cabanne; la grande application de Democrite fit qu'il n'entendit pas ce que son pere lui disoit, & qu'il ne s'apperçût pas

même qu'on eût attaché un bœuf à côté de lui, jusqu'à ce que son pere fût revenu une seconde fois pour le retirer de la profonde méditation où il étoit, & lui montrer qu'il y avoit à côté de lui un bœuf qu'il falloit sacrifier.

Democrite après avoir demeuré long-tems sous la discipline de Leucipe, résolut d'aller dans les païs étrangers pour converser avec les habiles gens, & pour tâcher à se remplir l'esprit de toutes sortes de belles connoissances. Il partagea la succession de son pere avec ses freres, & prit pour sa part tout ce qu'il y avoit d'argent comptant, quoique ce fût la plus petite portion: mais cela lui étoit plus commode par rapport aux dépenses qu'il avoit à faire pour ses Expériences Philosophiques, & pour ses voyages. Il s'en alla en Egypte où il apprit la Geometrie. De-là il alla dans l'Ethiopie, dans la Perse, dans la Caldée. Enfin la curiosité le porta à penetrer jusques dans les Indes, pour s'instruire de la Science des Gymnosophistes. Il aimoit à connoître les habiles gens, mais il ne vouloit être connu de personne. On dit qu'il avoit demeuré quelques jours à Athênes où il avoit vû Socrate, sans s'être fait connoître à lui. C'étoit son inclination que de vivre caché: quelque fois même il alloit loger dans des cavernes & des sepulchres, afin que personne ne pût déterrer l'endroit où il seroit. Il se manifesta cependant à la Cour du Roi Darius; & un jour que ce Prince étoit fort affligé de la mort de celle qu'il aimoit le mieux de toutes ses femmes, Democrite pour le consoler

lui

lui promit de la faire revivre, en cas que Darius lui pût fournir dans l'étendue de ses Etats trois personnes à qui il ne fût jamais rien arrivé de desagréable, afin de graver leur nom sur le tombeau de la Reine morte. Jamais on ne put trouver dans toute l'Asie une seule personne qui eût les conditions qu'exigeoit Democrite. Le Philosophe prit sujet de-là de faire connoître à Darius qu'il avoit grand tort de s'abandonner à la tristesse, puisqu'il n'y avoit aucun homme dans tout le monde qui fût exemt de chagrin.

Quand Democrite fut de retour à Abdére, il vécut fort retiré & très-pauvrement, à cause qu'il avoit dépensé tout son bien dans ses experiences & dans ses voyages. Damascus son frere étoit obligé de lui donner quelque chose pour lui aider à subsister. Il y avoit une Loi qui défendoit que ceux qui avoient dissipé leur bien, fussent inhumez dans le tombeau de leurs peres. Democrite qui étoit dans le cas, & qui ne vouloit pas que ses ennemis eussent rien à lui reprocher, récita devant tout le peuple un de ses Ouvrages qu'on appelle *Diacosme*. On trouva cet Ouvrage si beau, que Democrite fut aussi-tôt exemté de la rigueur de la Loi. On lui fit présent de 500 talens, & on lui erigea des statuës dans les places publiques.

Democrite rioit perpétuellement. Ces ris continuels étoient fondez sur une profonde méditation de la foiblesse & de la vanité humaine, qui nous fait concevoir mille desseins ridicules dans un lieu où il croyoit que tout dépendoit du hazard & de la rencontre fortuite

te des Atomes. Juvenal faisant allusion à la ville d'Abdere, dont l'air est fort épais & les hommes très-stupides, dit que la sagesse de ce Philosophe fait connoître, qu'il peut naître de grands personnages dans les lieux mêmes dont les peuples sont le plus grossiers. Le même Poëte dit, que Democrite rioit également de la tristesse comme de la joye des hommes, & il représente ce Philosophe comme un esprit ferme que rien ne pouvoit ébranler, & comme un homme qui tenoit la fortune enchaînée sous ses pieds.

Les Abderitains qui le voyoient toujours rire, crurent qu'il étoit fou. Ils envoyerent prier Hyppocrate de le venir traiter. Hyppocrate vint à Abdere avec des remedes. Il présenta d'abord du lait à Democrite. Democrite regarda ce lait, & dit: voilà du lait de chevre noire qui n'a encore porté qu'une fois. Cela étoit effectivement comme il le disoit. Hyppocrate admira comment il avoit pû connoître cela. Il s'entretint quelque tems avec lui. Il fut fort surpris de la grande sagesse & de la science extraordinaire de Democrite. Il dit que c'étoit les Abderitains qui avoient besoin d'Ellebore, & non pas le Philosophe à qui ils en vouloient faire prendre. Hyppocrate s'en retourna avec beaucoup d'étonnement.

Democrite, après son maître Leucipe, croyoit que les premiers principes de toutes choses étoient les atomes & le vuide.

Que rien ne se faisoit de rien, & qu'aucune chose ne pouvoit jamais être réduite à rien.

Que les atomes n'étoient sujets ni à la cor-

ruption

ruption ni à aucun autre changement, à cause que leur dureté invicible les mettoit à couvert de toute sorte d'alteration.

Il prétendoit que de ces atomes il s'étoit formé une infinité de mondes, dont chacun perissoit au bout de certain tems : mais que de ces débris il s'en composoit un autre.

Que l'ame de l'homme, qu'il croyoit être la même chose que l'esprit, étoit aussi composée du concours de ces atomes, de même que le soleil, la lune, & tous les autres astres. Que ces atomes avoient un mouvement tournoyant qui étoit la cause de la génération de tous les êtres ; & comme ce mouvement tournoyant étoit toujours uniforme, c'étoit le sujet pour lequel Democrite admettoit le Destin, & qu'il croyoit que toutes choses se faisoient par néceſſité.

Epicure qui a bâti sur les mêmes fondemens que Democrite, & qui ne vouloit point admettre cette néceſſité-là, a été obligé d'inventer ce mouvement de déclinaison dont il a été parlé en sa vie.

Democrite tenoit que l'ame étoit répandue dans toutes les parties du corps, & que le sujet pour lequel nous avions du sentiment dans toutes ces parties, c'étoit parceque chaque atome de l'ame correspondoit à chaque atome du corps.

Pour ce qui est des astres, Democrite a crû qu'ils se mouvoient dans des espaces entiérement libres, & qu'il n'y avoit point par consequent de spheres solides ausquelles ils fussent attachez; qu'ils n'avoient qu'un seul & simple mouvement vers l'occident; qu'ils étoient tous

tous emportez par la rapidité d'un tourbillon de matiere fluide dont la terre étoit le centre, & que chaque astre se mouvoit d'autant plus doucement, qu'il étoit plus proche de la terre, à cause que la violence du mouvement de la circonference s'affoiblissoit peu à peu en tirant vers le centre. Qu'ainsi ceux-là paroissoient se mouvoir vers l'orient, lesquels se meuvent plus lentement vers l'occident, & que comme les étoiles fixes se mouvant plus rapidement que tous les autres astres, achevent leur circuit en vingt-quatre heures; le soleil qui se meut plus lentement ne l'acheve qu'en vingt-quatre heures quelques minutes: & la lune qui se meut plus lentement que tous les astres, ne l'acheve qu'en près de vingt-cinq heures, de sorte qu'elle ne se meut pas, disoit-il, de son propre mouvement vers les étoiles plus orientales: mais elle est laissée par les étoiles plus occidentales qui la viennent réjoindre trente jours après.

On dit que la grande passion que Democrite avoit pour l'étude, fit enfin qu'il s'aveugla lui-même pour se mettre hors d'état de pouvoir s'appliquer à d'autres choses. Il exposa à découvert une plaque d'airain qui renvoyoit vers ses yeux les rayons du soleil dont la chaleur lui fit à la fin perdre la vûë.

Comme Democrite se sentoit accablé de vieillesse & prêt à mourir, il s'apperçut que sa sœur étoit fort chagrine, parceque elle craignoit qu'il ne mourût avant les fêtes de Cerés, & que le deuil ne l'empêchât d'assister aux cérémonies de la Déesse. Democrite se fit apporter des pains chauds dont l'odeur lui fai-

faisoit du bien, & entretenoit sa chaleur naturelle. Dès que les trois jours de la fête furent passez, Democrite fit retirer ces pains, & expira aussi-tôt. Il avoit pour lors cent neuf ans, selon la plus commune opinion.

EMPEDOCLES

Florissoit environ la 84. Olympiade.

EMPEDOCLES, selon la plus commune opinion, avoit été disciple de Pythagore; il naquit à Agrigente dans la Sicile où sa famille étoit l'une des plus considérables de tout le païs; il avoit des connoissances très-singulieres dans la Medecine. Outre qu'il étoit bon Orateur, il s'appliquoit fort à la poësie & à toutes les choses qui regardoient la réligion & le culte des Dieux. Les Agrigentins avoient un respect extraordinaire pour lui, & le consideroient comme un homme fort élevé au-dessus de tout le reste du genre humain. Lucrece après avoir rapporté les merveilles qu'on voyoit dans la Sicile, dit, que les gens du païs publioient que rien n'étoit si glorieux pour leur Isle, que d'avoir produit un si grand homme, & qu'ils regardoient ses poësies comme des oracles.

Ce n'étoit pas sans raison. Plusieurs évenemens de sa vie avoient fort contribué à le faire admirer de tout le monde. Quelques-uns l'ont soupçonné de magie. Satirus rapporté

porte que Gorgias Leontin, l'un des principaux disciples de ce Philosophe, disoit ordinairement qu'il lui avoit aidé plusieurs fois à exercer cet art, & il semble qu'Empedocles même ait voulu marquer dans cette poësie, qu'il avoit quelques connoissances secretes de cette nature, lorsqu'il dit à Gorgias qu'il ne veut apprendre qu'à lui seul les secrets dont il faut se servir pour guérir toutes sortes de maladies, rajeunir les viellards, exciter les vents, appaiser les tempêtes, faire venir la pluie & la chaleur, & enfin redonner la vie aux morts & les faire revenir de l'autre monde.

Un jour les vents Etesiens souffloient avec tant de violence, que tous les fruits de la terre alloient être perdus sans ressource. Empedocles fit écorcher des ânes, il fit des outres de leurs peaux, & plaça les outres sur le sommet des montagnes & des plus hautes collines. On dit que les vents cesserent aussi-tôt, & que toutes choses demeurerent tranquilles.

Empedocles étoit fort attaché à la doctrine de Pythagore son maître, & comme les Pythagoriciens avoient horreur des victimes sanglantes, Empedocles voulant un jour faire un sacrifice, composa un bœuf avec du miel & de la farine & l'immola aux Dieux.

Agrigente du tems d'Empedocles étoit une ville très-considérable; on y comptoit huit cens mille habitans; on ne l'appelloit simplement que la grande ville par excellence; le luxe & les délices y étoient montez à un très-haut point. Empedocles parlant des Agrigentins, disoit, qu'ils se réjouissoient comme

s'ils

s'ils eussent dû mourir le lendemain, & qu'ils bâtissoient de superbes palais comme s'ils eussent dû vivre éternellement. Il étoit fort éloigné de briguer les charges publiques. On lui offrit plusieurs fois le Royaume d'Agrigente, mais jamais il ne voulut l'accepter; il préfera toujours une vie particuliere à la grandeur du monde & à l'embarras des affaires. Il étoit fort zelé pour la liberté, & pour le gouvernement populaire.

Il se trouva un jour à un festin où on l'avoit invité: quand l'heure de se mettre à table fut venue, Empedocles voyoit qu'on n'apportoit point le soupé, & que personne ne s'en plaignoit: cela le chagrina, il voulut faire servir promptement. Celui qui l'avoit invité lui dit, patience pour un petit moment, j'attends le principal Ministre du Senat qui doit être de notre festin; dès que ce Magistrat fut arrivé, le maître du logis & tous les conviez se retirerent pour le faire placer à l'endroit le plus honorable. Il fut aussi-tôt choisi pour être le Roi du festin: cet homme ne put s'empêcher de donner des marques de son humeur imperieuse & de son esprit tirannique; il commanda à tous les conviez de boire leur vin tout pur, & ordonna qu'on jettât un plein verre dans le nez de tous ceux qui refuseroient de boire ainsi. Empedocles ne dit rien sur le champ: le lendemain il fit assembler le peuple; il accusa hautement & celui qui avoit invité, & celui qui avoit été si imperieux dans le festin; il fit connoître à tout le monde que c'étoit là un commencement de tirannie, & qu'une telle violence étoit contraire aux loix, & à la

liberté publique. Aprés les avoir fait condamner l'un & l'autre, il les tua tous les deux sur le champ. Il eut le crédit de faire casser le Conseil des milles; & comme il favorisoit le peuple, il fit ordonner que les Magistrats seroient changez tous les trois ans, afin que chacun pût à son tour parvenir aux charges publiques.

Le Medecin Acron demanda au Senat un lieu pour ériger un monument en l'honneur de son pere qui avoit excellé dans sa profession, & qui avoit été le plus habile Medecin de son tems. Empedocles se leva au milieu de l'assemblée & détourna le peuple d'accorder ce qu'il lui demandoit, parcequ'il croyoit que cela étoit contraire à l'égalité qu'il vouloit qu'on observât éxactement, afin d'empêcher que personne ne s'élevât au dessus des autres; ce qui étoit à son avis le fondement de la liberté publique.

La peste pendant un certain tems désola Selinunte. Tout le monde y languissoit. Les femmes mêmes y accouchoient avant leur terme. Empedocles connut que cette maladie ne venoit que des eaux corrompues du fleuve qui arrose cette ville. Il détourna à ses dépens le cours de deux petits ruisseaux qu'il fit décharger dans la riviére de Selinunte. Cela empêcha la corruption des eaux: la peste cessa aussi-tôt. Les gens de Selinunte en firent de grands festins de rejouissance. Empedocles parut en ce tems-là à Selinunte; tout le monde s'assembla, on lui fit des sacrifices, & on lui rendit des honneurs divins ausquels il étoit fort sensible.

Em-

Empedocles admettoit pour premier principe les quatre Elemens. La terre, l'eau, l'air & le feu.

Il tient qu'il y a entre ces Elemens, une liaison qui les unit & une discorde qui les divise. Il ajoûte qu'ils sont dans une perpetuelle vicissitude, mais que rien ne perissoit; que cet ordre avoit été de toute éternité, & qu'il dureroit toujours.

Que le soleil étoit une grosse masse de feu. Que la lune étoit platte, & de figure d'un disque.

Que le Ciel étoit fait d'une matiere semblable à du cristal.

Quant à l'ame il croyoit qu'elle passoit indifferemment dans toutes sortes de corps, & il assuroit qu'il se souvenoit clairement d'avoir été petite fille, ensuite poisson, après oiseau & même il avoit aussi été plante.

La mort de ce Philosophe est rapportée assez diversement. La plus commune opinion est que, comme il avoit une envie extraordinaire de se faire passer pour un Dieu, & qu'il voyoit quantité de gens assez disposez à le croire, il résolut de soutenir cette grande opinion jusqu'à la fin. C'est pour cela que quand il commença à se sentir incommodé de la vieillesse, il voulut finir sa vie par quelque chose qui parût miraculeux. Après avoir gueri une femme d'Agrigente nommée Pantée, qui étoit abandonnée de tous les Medecins, & prête à expirer, il prépara un sacrifice solennel où il invita plus de 80 personnes; & pour leur faire croire à tous qu'il étoit disparu, dès que le festin fut fini, & que chacun

fût allé se reposer les uns sous des arbres, & les autres ailleurs, Empedocles monta sans rien dire au haut du Mont Ethna, & se jetta au milieu des flammes. Horace parlant de cette fin, dit:

Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ethnam
Insiluit. . . .

Empedocles étoit un homme fort sérieux; il portoit toujours une longue chevelûre avec une couronne de laurier sur sa tête. Il ne marchoit jamais dans les ruës sans se faire accompagner de beaucoup de personnes. Il imprimoit du respect à tous ceux qu'il rencontroit. Chacun se trouvoit heureux de le pouvoir rencontrer sur son chemin. Il avoit en tout tems des sandales d'airain dans ses pieds. Après qu'il se fut précipité au milieu des flammes, la violence du feu rejetta une de ses sandales qui fut retrouvée par la suite, & qui découvrit sa fourberie. Ainsi le pauvre Empedocles, faute d'avoir bien pris ses précautions, au lieu de passer pour un Dieu, fit connoître qu'il n'étoit qu'un charlatan.

Entr'autres bonnes qualitez il étoit excellent Citoyen, & fort desintereffé. Après la mort de Meton son pere, quelqu'un voulut usurper la tirannie à Agrigente. Empedocles fit promptement assembler le peuple, appaisa la sédition, & empêcha que l'affaire n'allât plus loin; & pour marquer combien il avoit de passion pour l'égalité, il partagea tout son bien

bien avec ceux qui en avoient moins que lui.

Ce Philosophe florissoit vers la 84 Olympiade. Les Agrigentins lui érigerent une statuë, & ont conservé une vénération extraordinaire pour sa mémoire. Il mourut vieil : mais on ne sçait pas précisement à quel âge.

SOCRATE

Né la 4 année de la 77 Olympiade, mort la 1 année de la 95 après avoir vécu 70 ans.

SOcrate, qui de l'aveu de toute l'antiquité a passé pour le plus vertueux & le plus éclairé des Philosophes du Paganisme, fut Citoyen d'Athênes du bourg d'Alopece. Il nâquit la 4 année de la 77 Olympiade, & eut pour pere Sophronisque, qui étoit sculpteur en pierre, & pour mere Phanarete, qui étoit accoucheuse. Il étudia la Philosophie d'abord sous Anaxagoras, & ensuite sous Archelaüs le Physicien. Mais considerant que toutes ces vaines spéculations sur les choses de la nature ne menoient à rien d'utile, & ne contribuoient point à rendre le Philosophe plus homme de bien, il s'attacha à étudier ce qui regardoit les mœurs, & fut, pour ainsi dire, le fondateur de la Philosophie Morale chez

les Grecs, comme le remarque Ciceron au 3 livre des Questions Tusculanes.

Il en avoit parlé encore plus expressément & d'une maniere plus étendue dans le premier livre, où il s'explique en ces termes : „ Il „ me paroît, & c'est une opinion sur laquel- „ le tout le monde convient assez, que So- „ crate est le premier qui retirant la Philoso- „ phie de la recherche des secrets cachez de „ la nature, à quoi tout ce qu'il y avoit eu „ de Philosophes avant lui s'étoient unique- „ ment attachez, l'avoit ramenée & appliquée „ à ce qui touche les devoirs de la vie com- „ mune ; de sorte qu'il ne s'occupoit qu'à exa- „ miner les vertus & les vices, & en quoi „ consistoit le bien ou le mal ; disant que ce „ qui regardoit les astres, étoit fort au dessus „ de nos lumieres ; & que quand nous serions „ plus à portée que nous ne sommes, de ces „ connoissances, elles ne pouvoient contri- „ buer en rien à regler notre conduite.

Il fit donc son unique étude de cette partie de la Philosophie qui concerne les mœurs, & qui s'étend à tous les âges & à toutes les conditions de la vie ; & cette nouvelle maniere de Philosopher fut d'autant mieux reçue, que celui qui en étoit l'inventeur, prêchoit lui-même d'exemple, s'appliquant à remplir le plus réguliérement qu'il lui étoit possible, tous les devoirs d'un bon citoyen, soit en paix, soit en guerre.

De tous les Philosophes qui ont eu de la réputation, il est le seul, comme l'a remarqué Lucien dans son dialogue du Parasite, qui ait jamais été à la guerre. Il fit deux cam-

campagnes, & dans toutes les deux, quoique malheureuses pour son parti, il paya de sa personne, & se montra homme de courage. Dans l'une il sauva la vie à Xenophon, qui étant tombé de cheval en faisant la retraite, auroit été tué par les ennemis, si Socrate le chargeant sur ses épaules, ne l'eût tiré de la mêlée, & porté durant plusieurs stades, jusqu'à ce que le cheval qui s'étoit échapé, eût été repris. C'est Strabon qui rapporte ce fait. Dans l'autre, les Athéniens ayant été entiérement défaits & mis en fuite, il fut le dernier à faire la retraite, & montra si bonne contenance, que ceux qui poursuivoient les Fuyarts, le voyant prêt à tout moment à tourner face contre eux, n'eurent jamais l'audace de l'attaquer. C'est le témoignage que lui rend Athenée.

A ces deux expeditions près, Socrate ne mit point les pieds hors d'Athênes; en quoi il tint une conduite toute contraire à celle des autres Philosophes, qui tous avoient employé une partie de leur vie à voyager, pour acquerir de nouvelles connoissances, en conférant avec les sçavans de tous les païs. Mais comme le genre de Philosophie auquel Socrate s'étoit borné, portoit l'homme plûtôt à travailler à se connoître lui-même, qu'à se charger l'esprit de connoissances fort inutiles pour le reglement des mœurs, il se crut dispensé de tous ces grands voyages, où il n'auroit rien appris de plus que ce qu'il pouvoit aprendre à Athênes, au milieu de ses Compatriotes, à la réforme desquels il croyoit d'ailleurs qu'il etoit plus juste qu'il travaillât,

qu'à celle des étrangers. Et comme la Philosophie Morale est une science qui s'enseigne plus par exemples que par discours, il se fit une loi de suivre dans la pratique tout ce que la droite raison & la vertu la plus rigide exigeroit de lui. Ce fut suivant cette maxime qu'ayant été mis au nombre des Senateurs de la ville, & ayant prêté le serment de dire son avis selon les loix, il refusa constamment de souscrire à l'Arrêt par lequel le peuple avoit, au préjudice des loix, condamné à mort neuf Capitaines; & quoique le peuple s'en formalisât, & que plusieurs même des plus puissans lui fissent de grandes menaces, il persista toujours dans son sentiment, ne croyant pas qu'il convînt à un homme d'honneur d'aller contre son serment, pour complaire au peuple.

Nous ne sçavons point qu'il ait été en charge hors cette unique fois; mais tout particulier qu'il étoit, il s'attira tant de considération à Athênes par sa probité & par ses vertus, qu'il y étoit plus respecté que les Magistrats mêmes. Quant à ce qui regardoit sa personne, il en étoit assez soigneux, & blâmoit ceux qui ne tenoient compte d'eux-mêmes, ou qui affectoient de la négligence à cet égard. Il étoit propre sur lui, toujours mis d'une maniere convenable & décente, tenant un juste milieu entre ce qui pouvoit passer pour grossiéreté & rusticité, & ce qui pouvoit sentir le faste ou la molesse. Quoique peu accommodé des biens de la fortune, il se tint toujours dans les termes d'un desinteressement parfait, ne prenant rien de ceux qui venoient l'entendre;

dre; en quoi sa conduite faisoit la condamnation des autres Philosophes, qui étoient dans l'usage de vendre leurs leçons & de taxer leurs écoliers à plus haut ou plus bas prix, selon qu'ils étoient plus ou moins en réputation. Aussi Socrate avoit-il coutume de dire, comme le rapporte Xenophon, qu'il ne concevoit pas comment un homme qui faisoit profession d'enseigner la vertu, pouvoit songer à en tirer quelque profit : comme si de s'acquerir un honnête homme, & de se faire un bon ami de son disciple, n'étoit pas le plus riche avantage & le profit le plus solide qu'on pût retirer de ses soins.

Ce fut au sujet de ce desinteressement de Socrate, qu'un certain Sophiste nommé Antiphon, qui vouloit décrier une morale qu'il n'avoit pas envie de pratiquer, lui dit un jour, qu'il avoit raison de ne prendre rien de ceux qu'il instruisoit, & qu'en cela il faisoit voir qu'il étoit véritablement honnête homme. Car, disoit le Sophiste, s'il étoit question de vendre votre maison, vos habits ou quelques-uns de vos meubles, bien-loin de les donner pour rien ou pour peu de chose, vous tacheriez de les vendre leur juste prix, & vous ne les donneriez pas pour un denier moins. Mais parceque vous êtes convainçu vous-même que vous ne sçavez rien, & que par consequent vous êtes hors d'état d'instruire les autres, vous feriez conscience de vous faire payer de ce que vous ne pouvez leur apprendre; ce qui fait plûtôt l'éloge de votre probité, que de votre desinteressement.

Mais Socrate n'eut pas de peine à le confondre,

fondre, en lui faisant voir qu'il y a des choses qui peuvent être employées d'une maniere ou honnête, ou non honnête; & que faire présent de quelques fruits de son jardin à un ami, ou les lui vendre, sont deux choses fort differentes. Au reste il ne faut point s'imaginer que Socrate tînt classe à la maniere des autres Philosophes qui avoient un lieu fixe & marqué où ils assembloient leurs disciples, & où ils leur donnoient des leçons à certaines heures; la maniere de Philosopher de Socrate ne consistoit qu'en conversations avec ceux qui se trouvoient avec lui, en quelque tems & en quelque lieu que ce fût.

Un des principaux chefs dont Melitus accusa Socrate, fut de ce qu'au lieu de reconnoître pour Dieux ceux qui étoient tenus pour tels à Athênes, il y introduisoit de nouvelles Divinitez; mais jamais accusation ne fut plus calomnieuse & moins fondée, puisque la regle que Socrate s'étoit prescrite sur cela à lui-même, & qu'il donnoit à ceux qui le consultoient, étoit de se conformer à l'Oracle d'Apollon de Delphes, lequel consulté sur la maniere dont on devoit honorer les Dieux, répondit, que chacun devoit le faire à la maniere & selon les cérémonies qu'on pratiquoit dans son païs. C'est ce que faisoit Socrate, offrant & sacrifiant aux Dieux du peu qu'il avoit; & quoique ce qu'il leur présentoit fût peu de chose, il prétendoit mériter autant auprès d'eux, que ceux qui leur faisoient les plus riches offrandes, parcequ'il faisoit en cela selon son pouvoir, & qu'il ne pouvoit se persuader que les Dieux eussent plus d'égards

aux

aux grands, qu'aux petits sacrifices qu'on leur faisoit. Il croyoit au contraire que les Dieux n'avoient rien de plus agréable, que d'être honorez par les gens de bien.

Rien n'est plus simple ni en même tems plus religieux, que la priére dont il usoit envers les Dieux, ne leur demandant rien en particulier, mais les priant de lui procurer ce qu'ils jugeroient eux-mêmes lui être bon & utile; car, disoit-il, de leur demander des richesses & des honneurs, c'est comme si on leur demandoit la grace de donner bataille, ou de jouer aux dez, sans sçavoir qu'elle pourroit être l'issuë du jeu ou de la bataille.

Bien-loin de détourner du culte des Dieux ceux qui le frequentoient, il se faisoit au contraire un devoir d'y ramener ceux qui manquoient de religion. Xenophon rapporte sur cela la maniere dont il s'y prit pour inspirer de la pieté envers les Dieux à un certain Aristodemus, qui faisoit profession de ne leur rendre aucun honneur, & qui se moquoit même de ceux qui leur sacrifioient. Quand on lit dans Xenophon tout ce que Socrate dit en cette occasion sur la providence des Dieux à l'égard des hommes, on est surpris qu'un Philosophe qui a toujours vécu au milieu du Paganisme, ait pû avoir des pensées si saines & si justes sur ce qui regarde la Divinité.

Il étoit pauvre, mais si content dans sa pauvreté, que, quoiqu'il ne tînt qu'à lui d'être riche en acceptant les présens que ses amis & ses disciples vouloient le forcer de recevoir, il les renvoya toujours au grand déplaisir de sa femme, qui ne goûtoit point du tout cette Phi-

Philosophie. Sa maniere de vivre pour la nourriture & pour les habits étoit si dure, que le Sophiste Antiphon, dont nous avons déja parlé, lui reprochoit quelquefois qu'il n'y avoit point d'esclave si miserable, qui pût s'en contenter & y tenir : Car, disoit-il, votre nourriture est la plus chetive du monde; d'ailleurs non-seulement vous êtes toujours très-pauvrement vêtu ; mais vous n'avez jamais qu'une même robe Hyver & Eté ; & rien par dessus cette robe ; avec cela vous allez toujours nuds pieds. Mais Socrate lui fit voir qu'il se trompoit, s'il croyoit que la felicité ne se trouvât que dans l'abondance & les délices ; & que tout pauvre qu'il lui paroissoit, il étoit plus heureux que lui. J'estime, disoit-il, que, comme n'avoir besoin de rien est une prérogative qui n'appartient qu'aux Dieux, aussi moins on a de besoins, & plus on approche de la condition des Dieux.

Il n'étoit pas possible qu'une vertu aussi pure que celle de Socrate ne causât de l'admiration, sur-tout dans une ville comme Athênes, où cet éxemple devoit paroître fort extraordinaire ; car ceux mêmes qui n'ont pas la force de suivre la vertu, ne sçauroient s'empêcher de rendre justice à ceux qui la suivent. Celle de Socrate lui mérita bien-tôt l'estime universelle de ses Concitoyens, & attira auprès de lui beaucoup de disciples de tout âge, qui préferoient le plaisir de l'entendre & de converser avec lui, aux amusemens les plus agréables ; l'attrait étoit d'autant plus grand du côté de Socrate, qu'il joignoit à une austé-

rité très-rigide pour lui-même, toute la douceur & la complaisance possible pour les autres. La premiere chose qu'il tâchoit d'inspirer aux jeunes gens qui l'écoutoient, étoit la pieté & le respect pour les Dieux; ensuite il les portoit autant qu'il pouvoit à la temperance & à l'eloignement des voluptez, leur representant comment elles privoient l'homme du plus riche trésor dont il fut maître, c'est-à-dire, de la liberté. Sa maniere de traiter la Morale étoit d'autant plus séduisante, que le tout se faisoit par maniere de conversation, & sans aucun dessein formé; car sans qu'il se proposât aucun point particulier à discuter, il s'attachoit au premier qui se présentoit, & que le hazard fournissoit. Il faisoit d'abord une question, comme un homme qui cherche à s'instruire; & ensuite profitant de ce qu'on lui accordoit dans les questions qu'il faisoit, il amenoit les gens à la proposition contradictoire de celle qu'ils avoient établis au commencement de la dispute. Il passoit une partie de la journée à ces sortes de conferences de morale, où tout le monde étoit bien venu, & dont jamais personne ne partit, selon le témoignage de Xenophon, sans en devenir plus homme de bien.

Quoique Socrate n'ait jamais rien laissé par écrit, cependant il est aisé de juger & du fonds de sa morale, & de la maniere dont il la traitoit, par ce qui s'en trouve dans Platon & dans Xenophon. La conformité qui se remarque sur-tout pour la maniere de disputer, dans ce qu'en rapportent ces deux disciples de Socrate, est une preuve certaine de la métho-

de

de qu'il suivoit. On ne peut pas dire la même chose pour le fonds, sur-tout à l'égard de Platon, qui lui en prêtoit quelquefois, comme Socrate le dit un jour après avoir lû son dialogue de Lysis; mais il y a lieu de juger que Xenophon étoit plus fidéle; car ce qu'il rapporte de certains morceaux de conversation & de dispute entre Socrate & un autre Interlocuteur, il déclare qu'il le fait comme historien, qui expose ce qu'il a entendu.

On aura peine à comprendre comment un homme qui portoit tout le monde à honorer les Dieux, & qui prêchoit pour ainsi dire aux jeunes gens l'éloignement de tout vice, a pû être condamné à mort comme impie envers les Dieux reconnus à Athênes, & comme corrupteur de la jeunesse. Aussi cette injustice criante ne se fit-elle que dans un tems de désordre, & sous le gouvernement séditieux des trente Tirans; & voici ce qui y donna occasion.

Critias le plus puissant de ces trente tirans avoit été autrefois disciple de Socrate aussi-bien qu'Alcibiade; mais s'étant tous deux lassez d'une Philosophie dont les maximes ne quadroient pas avec leur ambition & leur intempérance, ils l'abandonnerent enfin. Pour Critias, de disciple qu'il avoit été de Socrate, il devint son plus grand ennemi, à cause de la fermeté avec laquelle Socrate lui reprochoit une passion honteuse, & des obstacles par lesquels le même Socrate le traversa; de sorte que Critias devenu l'un des trente tirans, n'eut rien tant à cœur que de perdre Socrate, qui d'ailleurs ne pouvant souffrir leur tirannie

nie parloit contr'eux avec beaucoup de liberté. Car voyant qu'ils faisoient mourir tous les jours beaucoup de Citoyens & des principaux, il ne put s'empêcher de dire dans une compagnie, que si celui à qui on auroit donné des vaches à garder, les ramenoit tous les jours plus maigres & en plus petit nombre, on trouveroit étrange s'il n'avouoit pas lui-même qu'il étoit très-mauvais vacher. Critias & Chariclès, deux des principaux des trente tirans, qui sentirent bien que la comparaison tomboit sur eux, firent d'abord une loi par laquelle il étoit défendu d'enseigner dans Athênes l'art de discourir ; & quoique Socrate n'eût jamais fait profession de cet art, cependant on voyoit bien que c'étoit à lui qu'on en vouloit ; & qu'on prétendoit par-là lui ôter la liberté de conferer sur des points de Morale selon sa coutume, avec ceux qui le fréquentoient.

Il alla trouver lui-même les deux Auteurs de la loi, pour la leur faire expliquer ; mais comme il les embarassoit par la subtilité de ses interrogations, ils lui dirent formellement qu'ils lui défendoient d'entrer en conversation avec les jeunes gens ; & sur ce qu'il leur demanda jusqu'où ils étendoient l'âge des jeunes gens, ils déclarerent qu'ils comprenoient sous ce nom tous ceux qui étoient au-dessous de trente ans. Mais, dit Socrate, ne répondrai-je point, si quelqu'un par hazard me demande, où est Chariclès ; où est Critias ? Oui, dit Chariclès ; mais, ajoûta Critias, on te défend sur-tout un tas d'artisans qui ont les oreilles fatiguées de tes discours. Mais, re-

reprit Socrate, si ceux qui me suivront me demandent ce que c'est que pieté & justice? Oui, répondit Charicles, & les vachers aussi, te gardant bien toi-même de faire diminuer le nombre des vaches. Il n'en falut pas davantage à Socrate pour connoître ce qu'il devoit craindre de la part de ces deux tirans, & que sa comparaison des vaches, les avoit irritez au dernier point.

Mais parceque dans la réputation de vertu où étoit Socrate, il eût été trop odieux de vouloir l'attaquer & l'appeller en jugement, on crut qu'il falloit commencer par le décrediter dans le public; & c'est ce qu'on opera par la Comedie d'Aristophene intitulée *les Nuées*, où l'on fait passer Socrate pour un homme qui enseigne l'art de faire paroître juste ce qui est injuste. La Comedie ayant eû son effet par le ridicule qu'elle jetta sur Socrate, Melitus se présenta pour former une accusation capitale contre lui, dans laquelle il le taxoit. 1. De ne point reconnoître les Dieux qu'on honoroit à Athênes, & d'en introduire de nouveaux. 2. De corrompre la jeunesse, c'est-à-dire, de lui enseigner à ne point respecter leurs Parens ni les Magistrats. L'accusateur requeroit que pour ces deux crimes il fût condamné à mort.

Quelque animez que fussent contre Socrate les trente Tirans, & sur-tout Critias & Charicles, il est certain qu'ils auroient eût de la peine à le faire condamner, pour peu qu'il eût voulu s'aider lui-même; mais l'intrépidité & la hauteur avec laquelle il soutint cette accusation, refusant même de payer aucune amende,

amende, parceque ç'auroit été s'avouer coupable en quelque ſorte; & ſur-tout la fermeté avec laquelle il parla aux Juges, lorſque interpellé par eux de dire lui-même à quelle peine il reconnoiſſoit devoir être condamné, il leur dit hautement, qu'il croyoit mériter d'être nourri le reſte de ſa vie aux dépens du public dans l'Hôtel-de-Ville; tout cela aigrit de nouveau les eſprits des trente Tirans qui le firent condamner à mort. Un Philoſophe très-éloquent nommé Lyſias, lui avoit composé une Apologie, afin qu'il s'en ſervît & la prononçât quand il paroîtroit devant les Juges. Socrate après l'avoir entendue, avoua qu'elle étoit fort bonne; mais il la lui remit, diſant qu'elle ne lui convenoit pas. Mais pourquoi, reprit Lyſias, ne vous conviendroit-elle pas, puiſque vous la trouvez bonne? Eh, mon ami, répondit-il, des habits & des ſouliers ne peuvent-ils pas être trèsbons, & cependant n'être pas bons pour moi; C'eſt qu'en effet, quoique l'Apologie fût trèsbelle & très-forte, elle étoit tournée d'une maniere qui ne convenoit point à la droiture & à la candeur de Socrate. Socrate ayant été condamné à mort, fut mené en priſon, où quelques jours après il mourut ayant avalé de la ciguë, c'étoit la maniere dont on faiſoit mourir pour lors ceux qui étoient condamnez à la mort chez les Athéniens.

Diogene Laërce prétend que Socrate fut marié deux fois; mais des deux femmes qu'il lui donne, on ne connoît gueres que la fameuſe Xantipe, de laquelle il eut un fils nommé Tamprocles; cette femme s'eſt rendue

célébre par sa mauvaise humeur, & par l'exercice qu'elle donna à la patience de Socrate. Il disoit qu'il l'avoit prise pour femme, parcequ'il étoit persuadé que s'il pouvoit parvenir à supporter sa mauvaise humeur, il ne trouveroit plus rien qui lui fût insuportable.

Socrate prétendoit avoir un Génie qui le dirigeoit par des inspirations secretes en certaines occasions. Platon, Xenophon & d'autres anciens Auteurs en font mention. Plutarque, Apulée & Maxime de Tyr, ont fait chacun un Livre exprès sur ce Génie ou démon de Socrate. Il mourut la premiere année de la 95 Olympiade, à l'âge de 68 ans.



PLATON

Né la 1 année de la 88 Olympiade, mort la 1 de la 108, âgé de 81 ans.

PLATON que la sublimité de sa doctrine a fait surnommer le Divin, étoit d'une des plus illustres familles d'Athênes, où il naquit dans la 88 Olympiade. Il descendoit de Codrus par son pere qui se nommoit Ariston, & de Solon par sa mere, qui s'appelloit Perictione. Pour lui on le nomma d'abord Aristocles; mais depuis, parcequ'il étoit de haute taille & assez replet, & sur-tout qu'il avoit un grand front & les épaules larges, il fut surnommé Platon, & ce surnom lui demeura.

On raconte que durant qu'il étoit encore au berceau, des abeilles répandirent du miel sur ses levres; ce qu'on regarda comme un présage de cette éloquence merveilleuse, par laquelle il se distingua au-dessus de tous les Grecs. Il s'appliqua à la Poësie durant sa jeunesse, & fit quelques Elegies & deux Tragédies; mais il jetta tout cela au feu dès qu'il eut pris la résolution de se donner à la Philosophie. Il avoit vingt ans lorsque son pere le présenta à Socrate pour le former. Socra-

te avoit eu la nuit d'auparavant un songe, où il lui avoit paru qu'il tenoit dans son sein un jeune Cigne, qui après que les plumes lui furent venues, avoit déployé ses ailes, & d'un vol hardi s'étoit élevé dans le plus haut de l'air, en chantant avec une douceur infinie. Ce Philosophe ne douta pas que ce songe ne regardât Platon à qui il en fit l'application, & que ce ne fût un présage de l'étenduë de la réputation que son éleve devoit avoir un jour. Il demeura fidélement attaché à Socrate tant que celui-ci vêcut; mais après sa mort il s'attacha à Cratyle qui suivoit les sentimens d'Heraclite, & à Hermogenes qui suivoit ceux de Parmenide. A l'âge de 28 ans il alla à Megare pour étudier sous Euclide avec les autres disciples de Socrate. De-là étant allé à Cyrene, il y étudia les Mathématiques sous Théodore. Il passa ensuite en Italie pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là, qui étoient Philolaus, Architas de Tarente, & Euritus. Il ne se contenta pas de tout ce qu'il avoit pû apprendre de ces grands Maîtres; il alla encore en Egypte pour s'instruire auprès des Docteurs & des Prêtres du païs; & il avoit même le dessein de passer aux Indes, & de consulter les Mages, si les guerres qu'il y avoit alors en Asie ne l'en eussent empêché.

Etant revenu à Athênes après toutes ses courses, il établit sa demeure dans un canton appellé l'Academie, lieu mal sain, & qu'il choisit exprès, comme un correctif nécessaire à son trop d'embonpoint & de santé. Le remede opera en effet; car il y eut d'abord une fiévre

fiévre quarte qui lui dura un an & demi; mais il fit si bien par sa sobrieté & son regime, qu'il surmonta cette fiévre, & que sa santé en fut ensuite plus forte & plus inaltérable.

Il alla trois fois à la guerre. La premiere à Tanagre, la seconde à Corinthe, & la troisiéme à Delos, & dans cette derniere guerre son parti eut la victoire. Il fut aussi trois fois en Sicile; la premiere par curiosité, & en partie pour y voir par lui-même les embrasemens du Mont Etna. Il avoit quarante ans pour lors; & il alla à la Cour du vieux Denis le tiran qui avoit souhaité de le voir. La liberté avec laquelle il lui parla sur sa tirannie, pensa lui couter la vie, qu'il lui auroit fait perdre, si Dion & Aristomene n'eussent demandé grace pour lui. Mais il le mit du moins entre les mains de Polides Ambassadeur des Lacedemoniens auprès de lui, & qu'il chargea de le vendre comme un Esclave. Cet Ambassadeur le mena à Egine, où il le vendit. Ceux d'Egine avoient fait une Loi par laquelle il étoit défendu sous peine de la vie, à aucun Athénien de passer dans leur Isle. Ce fut sous prétexte de cette Loi qu'un certain Charmander l'accusa comme coupable de mort; mais quelques-uns ayant allegué que la Loi avoit été faite contre des hommes, & non pas contre des Philosophes, on voulut bien se payer de cette distinction, & l'on se contenta de le vendre. Heureusement pour lui Anniceris de Cyrene s'étant trouvé pour lors dans le païs, il l'acheta au prix de vingt mines, & le renvoya à Athénes pour le rendre à ses amis. Pour Polides le Lacedemonien qui l'avoit vendu le premier,

il fut défait par Cabrias, & périt ensuite dans les flots, en punition de ce qu'il avoit fait souffrir au Philosophe Platon, comme on prétend qu'un Demon le lui déclara à lui-même. Le vieux Denis sçachant qu'il étoit retourné à Athênes, eut peur qu'il ne se vengeât de lui en le décriant; il lui en écrivit même pour lui demander grace en quelque sorte. Platon lui répondit qu'il pouvoit se tenir tranquille là-dessus, & que la Philosophie lui donnoit trop d'occupation pour lui laisser le tems de penser à lui. Quelques ennemis lui ayant reproché qu'il avoit été abandonné par Denis le tiran; ce n'est point Denis, dit-il, qui a abandonné Platon; c'est Platon qui a abandonné Denis.

Il passa une seconde fois en Sicile durant le regne de Denis le jeune, esperant de réduire ce tiran à rendre la liberté à ses concitoyens, ou du moins à gouverner ses sujets avec douceur; mais après y avoir fait un séjour de quatre mois, comme il vit que ce tiran loin de profiter de ses leçons avoit exilé Dion, & continuoit à exercer sa tirannie sur le même pied que son pere, il retourna à Athênes malgré les instances du tiran, qui avoit toute sorte d'égards pour lui, & qui fit tout ce qu'il put pour le retenir. Il y retourna encore une troisiéme fois pour demander au tiran le retour de Dion, & l'engager à se dépouiller de sa puissanee souveraine; mais comme Denis après lui avoir promis de le faire, n'en venoit point à l'effet, il lui reprocha son manquement de parole, & l'irrita tellement, qu'il courut risque de sa vie, & peut-être l'auroit-

il perduë, si Architas de Tarente n'eût envoyé un Ambassadeur exprès pour le redemander au tiran, avec un vaisseau pour le ramener. Denis à la priere d'Architas ne lui permit pas seulement de se retirer, mais il fit encore mettre dans le vaisseau toutes les provisions nécessaires pour le voyage. Platon se retira alors à Athênes pour n'en plus sortir; il y fut reçû avec des distinctions extraordinaires; mais quoiqu'on le pressât fort d'entrer dans le Gouvernement, il le refusa, ne croyant point qu'il y eût rien de bon à y faire au milieu du déreglement de mœurs qui avoit prévalu. Mais rien ne marque mieux la haute estime où il étoit dans toute la Grece, que ce qui lui arriva aux jeux Olympiques. Il y fut reçû comme un Dieu descendu du Ciel; & tous ces differens peuples de la Grece, toujours si avides de spectacles, & que la magnificence des jeux Olympiques y avoit attirez de tous côtez, abandonnerent & les courses de chariots, & les combats des Athletes, pour ne s'occuper que du plaisir de voir un homme dont ils avoient entendu dire tant de merveilles.

Il passa toute sa vie dans le célibat, & se tint toujours dans les regles de la continence & de la sobrieté la plus éxacte. Il étoit si retenu, même dès sa jeunesse, qu'on ne le vit jamais rire que fort modérément; & il fut toujours si maître de ses passions, qu'on ne le vit jamais en colere. Sur quoi on raconte qu'un jeune homme, qui avoit été élevé auprès de lui, étant ensuite retourné chez ses parens, fut si surpris un jour de voir son pe-

re en colere, qu'il ne put s'empêcher de dire qu'il n'avoit jamais rien vû de semblable chez Platon Il ne lui arriva qu'une fois d'être un peu émû contre un de ses Esclaves qui avoit fait une faute considérable. Il le fit châtier par un autre, en disant que comme il étoit un peu en colere, il n'étoit pas en état de le punir lui-même. Quoiqu'il fût naturellement mélancolique & d'un génie fort méditatif, comme l'écrit Aristote, il avoit cependant de la douceur & une sorte d'enjouement, & se plaisoit à faire de petites railleries innocentes: il conseilloit quelquefois à Xenocrate & à Dion, dont le caractere lui paroissoit trop severe, de sacrifier aux graces pour devenir d'une humeur plus douce & plus agréable.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distinguez furent Speusipe son neveu du côté de Potone sa sœur qui avoit épousé Eurimedon, Xenocrate Calcedonien, & le célébre Aristote. On prétend que Theophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, & que Demosthene le regarda toujours comme son maître. En effet ce dernier s'étant retiré dans un azile, pour se sauver des mains d'Antipater, comme Archias, qu'Antipater avoit envoyé pour le prendre, lui promettoit la vie pour l'engager à sortir de son azile: à Dieu ne plaise, dit-il, qu'après avoir entendu Xenocrate & Platon sur l'immortalité de l'ame, je puisse préferer une vie honteuse à une mort honnête. On compte aussi deux femmes au nombre de ses disciples; l'une fut Lasthenie de Mantinée, & l'autre Axiothée de Phlyasie, qui toutes deux avoient coutume de porter des habits d'hom-

d'hommes, comme plus convenables à la Philosophie dont elles faisoient profession. Il faisoit tant de cas de la Géométrie, & la croyoit si nécessaire à un Philosophe, qu'il avoit fait mettre cette inscription au-dessus du vestibule de l'Academie: *Que personne n'entre ici, s'il n'est versé dans la Géométrie.*

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. On peut diviser ces dialogues en trois especes; dans les uns il réfute les Sophistes; dans d'autres il cherche à instruire la jeunesse, & la troisiéme espece est de ceux qui sont propres aux personnes déja mûres. Il y a encore une autre distinction à faire entre ces dialogues; car tout ce que Platon dit comme de lui-même dans ses Livres des Loix & dans son *Epinomis*, il le donne comme sa véritable & propre doctrine; mais pour ce qu'il dit dans les autres dialogues sous des noms empruntez, comme sous ceux de Socrate, de Timée, de Parmenide ou de Zenon, il ne le donne que comme probable & sans s'en rendre garant. Quoique ce qu'il fait dire à Socrate dans ses dialogues, soit tout-à-fait dans le goût & selon la méthode que suivoit Socrate en disputant, il ne faut pas croire pourtant que ce soient toujours les véritables sentimens de Socrate, puisque ce Philosophe ayant lû le dialogue intitulé Lysis, de l'Amitié, que Platon avoit composé du vivant de Socrate, il ne put s'empêcher de s'inscrire en faux sur ce dialogue, en disant: „ Dieux immortels! Que

„ ce jeune homme m'en fait dire, à quoi je „ n'ai jamais pensé!

Le style de Platon, selon le témoignage d'Aristote son disciple, tenoit pour ainsi dire le milieu entre l'élévation de la poësie, & la simplicité de la propose. Ciceron le trouvoit si noble, qu'il n'a point fait difficulté de dire que si Jupiter avoit voulu parler le langage des hommes, il ne se seroit pas exprimé autrement que Platon. Panætius avoit coutume de l'appeller l'Homere des Philosophes; ce qui revient assez au jugement qu'en porta depuis Quintilien, qui en parlant de son éloquence la traite de Divine & d'Homerique.

Il se fit un systême de doctrine composé des opinions de trois Philosophes. Il donna dans les sentimens d'Heraclite pour ce qui regarde la Physique & les choses qui tombent sous les sens; il suivit Pythagore dans la Methaphysique, & ce qui ne tombe que sous l'intelligence. Pour ce qui touche la politique & la morale, il mettoit Socrate au-dessus de tout, & s'attacha uniquement à sa doctrine.

Platon, selon que le rapporte Plutarque au 1. Livre des opinions des Philosophes Chap. 3. admettoit trois principes, Dieu, la Matiere & l'Idée: Dieu, comme l'intelligence universelle; la Matiere comme le premier suppôt de la génération & de la corruption; l'Idée, comme une substance incorporelle & résidente dans l'entendement de Dieu. Il reconnoissoit à la vérité que le monde étoit l'ouvrage d'un Dieu créateur, mais il n'entendoit pas par le nom de création, une création proprement dite: car il supposoit que Dieu n'avoit fait que former

mer

ner & bâtir pour ainsi dire le monde d'une maniere préexistente, & qui étoit de toute éternité; de sorte que ce Dieu créateur n'est, selon lui, à l'égard du monde qu'il a créé en débrouillant la cahos, & en donnant une forme à une matiere brute, que ce que font un architecte & des maçons qui en taillant & en arrangeant dans un certain ordre des pierres brutes, en forment une maison.

On a toujours cru que Platon avoit eu connoissance du vrai Dieu, soit par les lumieres de son esprit, soit par celles qu'il avoit pû tirer des livres des Hebreux; mais il faut convenir aussi qu'il a été du nombre de ces Philosophes dont parle Saint Paul, qui ayant connu Dieu ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont égarez dans la vanité de leurs sentimens. En effet il établit dans son *Epinomis* trois sortes de Dieux, des Dieux supérieurs, des Dieux inférieurs, & des mitoïens. Les supérieurs, selon lui, habitent le ciel, & sont si élevez au-dessus des hommes & par l'exellence de leur nature, & par le lieu qu'ils habitent, que les hommes ne peuvent avoir commerce avec eux que par l'entremise des Dieux mitoïens qui habitent l'air, & qu'il appelle Démons. Ceux-ci sont comme les ministres des Dieux supérieurs à l'égard des hommes; ils portent aux hommes les ordres des Dieux, & portent aux Dieux les offrandes & les vœux des hommes; ils gouvernent le monde chacun dans son département, président aux oracles & aux divinations, & sont les auteurs de tous les miracles qui se font & des prodiges qui arrivent. Il y a toute apparence

rence que Platon n'a imaginé cette seconde espece de Dieux, que sur ce qui est dit des Anges dans l'Ecriture, dont il avoit eu quelque connoissance. Il admet encore une troisiéme espece de Dieux, mais inférieurs aux seconds; il les place dans les rivieres; il se contente de les qualifier de demi-Dieux, & leur donne le pouvoir d'envoyer des songes & de faire d'autres merveilles comme les Dieux mitoïens. Il prétend même que tous les élémens & toutes les parties de l'univers sont remplies de ces demi-Dieux, qui selon lui, se font voir quelquefois & se derobent ensuite à notre vûë. Voilà vrai-semblablement sur quoi sont fondez les Sylphes, les Salamandres, les Ondains, & les Gnomes de la Cabale.

Platon enseignoit aussi la Metempsycose qu'il avoit prise de Pythagore, & ensuite tournée à sa maniere, comme on peut le voir dans ses Dialogues intitulez Phedre, Phœdon, Timée & autres. Quoique Platon ait fait un fort beau Dialogue sur l'immortalité de l'ame, cependant il est tombé sur cette matiere dans de grandes erreurs, soit par rapport à la substance de l'ame qu'il croyoit composée de deux parties, l'une spirituelle & l'autre corporelle; soit par rapport à son origine, prétendant que les ames étoient préexistantes au corps, & que tirées du ciel pour animer successivement differens corps, elles retournoient au ciel après avoir été purifiées; d'où au bout d'un certain nombre d'années, elles étoient encore employées à animer successivement differens corps; de sorte que ce n'étoit qu'un

cercle

cercle continuel de ſouillures & de purifications, de retours au ciel & de retours ſur la terre dans les corps qu'elles animoient. Comme il croyoit que ces ames n'oublioient pas entierement ce qu'elles avoient éprouvé dans les differens corps qu'elles avoient animez, il prétendoit que les connoiſſances qu'elles acqueroient étoient moins de nouvelles connoiſſances que des réminiſcences de ce qu'elles avoient ſçu autrefois; & il fondoit ſur ces réminiſcences prétendues, ſon dogme de la préexiſtence des ames.

Mais ſans nous étendre davantage ſur les opinions de ce Philoſophe, qu'il ne nous a expoſées que d'une maniere fort enveloppée, il ſuffit de dire que ſa doctrine, ſur bien des points, parut ſi neuve & ſi relevée qu'elle lui mérita de ſon tems le nom de Divin, & le fit regarder preſque comme un Dieu après ſa mort. Il mourut la premiere année de la 108 Olympiade à l'âge de 81 an, & le même jour qu'il étoit né.





ANTISTENE

Il fut disciple de Socrate, contemporain de Platon & des autres disciples de Socrate.

LES disciples de Socrate après la mort de leur Maître, se diviserent en trois Sectes differentes qu'on nomma Cyniques, Academiques & Cyrenaïques.

Antistene fut Chef des Cyniques. On rapporte differens sujets pour quoi ces Philosophes furent appellez Cyniques; les uns disent que c'étoit parcequ'ils vivoient comme des chiens; & d'autres parceque le lieu où Antistene enseignoit, n'étoit pas fort éloigné d'une des portes d'Athênes qu'on apppelloit des Cynosarges.

Antistene étoit fils d'un Athénien de même nom, & d'une esclave. Quand on lui reprochoit que sa mere étoit de Phrygie: qu'importe, disoit-il, Cybelle la mere des Dieux n'étoit-elle pas aussi de ce païs-là?

Il fut d'abord disciple de l'Orateur Gorgias. Ensuite il enseigna quelque tems en particulier, & comme il parloit fort éloquemment, on accouroit de plusieurs endroits pour l'écouter

couter

couter. La grande réputation de Socrate lui donna envie de l'aller entendre. Il en revint tellement charmé, qu'il lui mena tous ses Disciples. Il les pria tous de vouloir être ses camarades dans l'Ecole de Socrate, & résolut de n'en plus prendre dans la suite. Il demeuroit au port de Pirée, & faisoit tous les jours quarante stades (*) pour avoir le plaisir devoir & d'entendre Socrate.

Antistene étoit un homme austere, qui vivoit d'une maniere très-dure. Il prioit les Dieux de lui envoyer plûtôt la folie que l'attachement aux plaisirs sensuels. Il traitoit sévérement ses disciples. Quand quelqu'un lui en demandoit la raison: les Medecins, disoit-il, ne font-ils pas la même chose à l'égard des malades.

C'est lui qui a commencé à porter un grand manteau double, une besace & un bâton, qui furent depuis tout le meuble des Cyniques, & les seules richesses qu'ils souhaitoient pour disputer de la félicité avec Jupiter même.

Il laissoit croître sa barbe sans y toucher jamais, & étoit toujours fort négligé dans ses habits.

Il ne s'attachoit qu'à la morale, & disoit que toutes les autres sciences étoient entierement inutiles.

Il faisoit consister le souverain bien à suivre la vertu, & à mépriser le faste.

Tous les Cyniques vivoient très-durement. Ils ne mangeoient ordinairement que des fruits,

(*) Mesure des Grecs qui a cent vingt-cinq pas Géométrique de long; il en faut huit pour un mille d'Italie.

fruits & des légumes. Ils ne buvoient que de l'eau, & ne s'embaraſſoient pas de coucher ſur la terre. Ils diſoient que le propre des Dieux étoit de n'avoir beſoin de rien; & que les gens qui avoient le moins de beſoins, étoient ceux qui approchoient le plus près de la divinité. Ils faiſoient gloire tous de mépriſer les richeſſes, la nobleſſe & tous les autres avantages de la nature ou de la fortune. Au reſte c'étoit des gens effrontez qui n'avoient honte de rien, non pas même des choſes les plus infames. Ils ne connoiſſoient aucune bienſéance, & n'avoient aucun égard pour perſonne.

Antiſtene avoit l'eſprit ſubtil, & étoit ſi agréable en compagnie, qu'il tournoit toute l'aſſemblé comme il lui plaiſoit.

Il ſignala ſon courage dans la bataille de Tanagra, où il ſe diſtingua fort. Socrate en eut beaucoup de joye, & quelque tems après on lui vint dire comme une eſpece de reproche, que la mere d'Antiſtene étoit Phrygienne. Comment, repondit-il, croiriez-vous qu'un ſi grand homme pût naître du mariage d'un Athénien avec une Athénienne? Socrate ne put cependant s'empêcher de lui reprocher ſon orgueil par la ſuite.

Il l'apperçut un jour qu'il tournoit ſon manteau afin d'en montrer à tout le monde un côté qui étoit déchiré. O Antiſtene, s'écria Socrate, je découvre ta vanité au travers des trous de ton manteau.

Quand Antiſtene entendoit que les Atheniens ſe vantoient d'être originaires du païs qu'ils habitoient, il leur diſoit en ſe moquant d'eux:

d'eux : Cela vous est commun avec les tortuës & les limaçons ; car ils demeurent perpétuellement dans les lieux où ils naissent.

Antistene disoit que la science la plus nécessaire, étoit de desapprendre le mal.

Un homme vint un jour lui présenter son fils pour être son disciple, & lui dit : De quelle chose mon fils a-t-il besoin présentement ? C'est, répondit Antistene, d'un livre neuf, d'une plume neuve & de tablettes neuves : pour lui faire connoître que l'esprit de son fils devoit être comme une cire nouvelle, qui n'auroit encore reçu aucune impression.

On lui demanda une fois ce qui étoit le plus à souhaiter au monde. C'est, répondit-il, de mourir heureux.

Il étoit irrité contre les envieux qui sont continuellement rongez par leur propre humeur, comme le fer par la rouille qu'il produit. Il croyoit que si on étoit obligé de choisir, il vaudroit beaucoup mieux devenir corbeau qu'envieux, parceque les corbeaux ne déchirent que les morts, au lieu que les envieux déchirent les vivans.

Quelqu'un lui dit un jour que la guerre emportoit bien des malheureux. Cela est vrai, répondit Antistene, mais elle en fait beaucoup plus qu'elle n'en emporte.

Quand on le prioit de donner une idée de la divinité, il répondoit, qu'il n'y avoit aucun être qui lui ressemblât, & qu'ainsi c'étoit une folie de s'attacher à la vouloir connoître par quelque représentation sensible.

Il vouloit que chacun respectât ses ennemis, parceque ce sont eux qui s'apperçoivent

les premiers de nos défauts, & qui les publient, & qu'en ce cas là ils nous ſont beaucoup plus utiles que nos amis, parcequ'ils nous donnent occaſion de nous corriger.

Il diſoit qu'il falloit beaucoup plus eſtimer un ami honnête homme qu'un parent, parceque les liens de la vertu ſont beaucoup plus forts que ceux du ſang.

Qu'il étoit bien plus à propos d'être d'un petit nombre de ſages contre une grande multitude de foux, que d'être joint avec une grande multitude de foux contre un petit nombre de ſages.

Il entendit un jour que certains mal-honnêtes gens le louoient : Bons Dieux, dit-il, qu'ai-je fait de mal!

Il croyoit que le ſage n'étoit pas obligé de vivre ſelon les loix ; mais ſelon les regles de la vertu.

Que rien ne lui devoit être nouveau, ni fâcheux, parce qu'il devoit prévoir long-tems auparavant tout ce qui pouvoit arriver, & être prêt à tout évenement.

Il diſoit que la nobleſſe & la ſageſſe étoient la même choſe, & que par conſéquent il n'y avoit point d'autre noble que le ſage.

Que la prudence étoit un mur très-fort qu'on ne pouvoit ni rompre ni ſurprendre.

Que le moïen le plus ſûr pour s'immortaliſer, étoit de vivre ſaintement : & que pour être content dans le monde, on n'avoit beſoin que des forces de Socrate.

Un jour un homme s'aviſa de lui demander quelle ſorte de femme il devoit prendre? Si tu en prends une laide, lui dit-il, elle ne

tar-

tardera guéres à te déplaire, & si tu en prends une belle, elle sera commune.

Il vit un jour un adultere qui s'enfuïoit : malheureux, s'écria Antistene, combien aurois-tu évité de dangers avec une obole?

Il exhortoit ses disciples à faire provision de choses qu'aucun naufrage ne leur pût jamais faire perdre.

Quand il avoit un ennemi, il lui souhaitoit toutes sortes de biens excepté la sagesse.

Si quelqu'un lui parloit de la vie délicieuse: Bons Dieux, disoit-il, que ce ne soit que pour les enfans de nos ennemis!

Dès qu'il voyoit une femme bien parée, il s'en alloit aussi-tôt dans sa maison, il prioit son mari de lui montrer ses armes & son cheval: s'il trouvoit tout en bon état, il permettoit à la femme de faire tout ce qu'elle voudroit, parcequ'elle avoit un mari en état de la défendre; s'il ne trouvoit pas un bon équipage, il conseilloit à la femme d'ôter tous ses ornemens, de crainte de devenir la proïe du premier qui voudroit lui faire violence.

Il avertit un jour les Athéniens d'atteler indifferemment à la charruë des ânes & des chevaux, sans aucune distinction. Cela ne seroit pas bien, lui dit-on, car les ânes ne sont pas propres à labourer la terre: qu'importe, répondit Antistene, quand vous élisez des Magistrats, regardez-vous s'ils sont propres à gouverner ou s'ils ne le sont pas? Il suffit que vous les choisissiez.

On lui dit un jour que Platon parloit mal de lui. Cela m'est commun avec les Rois,

répondit-il, de recevoir des injures de ceux à qui on a fait du bien.

Il difoit que c'étoit une chofe bien ridicule de prendre tant de peine à nettoïer le froment d'ivraye, & les armées de foldats inutiles, pendant qu'on ne fongeoit pas feulement à bannir les envieux hors de la République.

Quand on lui reprochoit qu'il voyoit fouvent des gens de mauvaife vie; qu'importe, répondoit-il, les Medecins voyent bien tous les jours des malades, & ils ne prennent pas la fiévre.

Antiftene étoit très-patient; il exhortoit fes difciples à fouffrir fans s'émouvoir, toutes les injures qu'on leur diroit.

Il blâmoit forr Platon qu'il accufoit d'aimer le fafte & la grandeur, & il ne manquoit jamais de le railler fur ce fujet.

Quand quelqu'un lui demandoit quel profit il avoit tiré de fa Philofophie ? C'eft, répondoit-il, de pouvoir m'entretenir avec moi-même, & de faire volontairement ce que les autres ne font que par contrainte.

Antiftene conferva toujours une grande reconnoiffance envers Socrate fon Maître Il femble même que ce fut lui qui vengea fa mort. Car comme plufieurs gens étoient venus exprès des extrémitez du Pont-Euxin pour entendre Socrate, Antiftene les mena chez Anyte: Tenez, leur dit-il, cet homme-ci eft beaucoup plus fage que Socrate : car c'eft lui qui l'a accufé. Le fouvenir de Socrate fit tant d'impreffion fur tous ceux qui étoient préfens, qu'ils chafferent auffi-tôt Anyte hors de la ville. Ils fe faifirent de Melite qui étoit

l'au-

l'autre accuſateur de Socrate & le firent mourir.

Antiſtene tomba malade d'une phtiſie. Il ſemble que l'envie de vivre lui fit préférer un état languiſſant à une mort promte; car Diogene ſon diſciple entra un jour dans ſa chambre un poignard ſous ſon manteau; Antiſtene lui dit: ah! Qui eſt-ce qui me délivrera des maux que je ſouffre? Diogene tira ſon poignard: ce ſera celui-ci, lui dit-il. Je cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antiſtene, mais non pas de la vie. Il y a apparence qu'Antiſtene ſe vantoit qu'Hercule étoit l'Inſtituteur des Cyniques: car le Poëte Auſone dans ſes Epigrammes le fait parler ainſi.

Inventor primus Cynices, ego quæ ratio iſtæc
Alcides multo dicitur eſſe prior.
Alcida quondam fueram Doctore ſecundus;
Nunc ego ſum Cynices primus & ille Deus.





ARISTIPE

Contemporain de Platon, vivoit sous la 96 Olympiade.

ARISTIPE étoit originaire de Cyrene dans la Lybie; la grande réputation de Socrate lui fit quitter son païs pour venir s'établir à Athênes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce Philosophe ; mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignoit dans cette excellente école. C'est lui qui est l'auteur de la secte qu'on nomme des Cyrenaïques, à cause qu'Aristipe leur maître étoit de la ville de Cyrene.

Aristipe avoit l'esprit fort brillant & les réparties vives; il parloit agréablement, & trouvoit toujours quelques plaisanteries sur la moindre chose ; il ne songeoit uniquement qu'à flater les Rois & les grands Seigneurs; il étoit toujours prêt à faire tout ce qu'ils souhaitoient ; il les faisoit rire, & tiroit d'eux tout ce qu'il vouloit ; il tournoit en raillerie toutes les insultes & les infamies qu'ils lui faisoient, en sorte qu'il leur étoit impossible de le mettre mal avec eux, quand même ils l'auroient voulu. Il étoit si adroit & si insinuant,

nuant, qu'il venoit aiſément à bout de tout ce qu'il entreprenoit. Il avoit l'eſprit égal dans toutes ſortes d'états où il ſe trouvoit, ſans ſe ſoucier d'aucune bienſéance. Platon lui diſoit quelquefois : ô Ariſtipe, dans tout l'Univers il n'y a que toi qui ſçhache faire auſſi bonne contenance ſous de vieux haillons, que ſous une magnifique robe de pourpre.

Horace parlant de ce Philoſophe, dit qu'il ſçavoit jouër toutes ſortes de perſonnages, & qu'il étoit content du peu qu'il poſſédoit, dans le tems même qu'il cherchoit à avoir davantage.

Toutes ces qualitez l'avoient rendu fort agréable à Denis le Tyran, en ſorte qu'il étoit mieux dans ſon eſprit que tous les autres courtiſans enſemble. Ariſtipe alloit ſouvent à Siracuſe pour faire bonne chere avec lui : dès qu'il commençoit à s'y ennuïer, il alloit chez d'autres grands Seigneurs ; & comme il paſſoit toute ſa vie dans les Cours des Princes, c'étoit le ſujet pour lequel Diogene le Cynique qui vivoit de ſon tems, ne l'appelloit jamais que *chien royal*.

Un jour Denis lui cracha au viſage, cela fit de la peine à quelques-uns de la compagnie. Ariſtipe n'en fit que rire : voilà bien de quoi ſe plaindre ; les pêcheurs pour attraper un petit poiſſon ſe laiſſent bien mouiller juſqu'à la peau, & moi pour prendre une baleine, je ne ſouffrirois pas qu'on me jettât un peu de ſalive ſur le viſage.

Une autre fois Denis étoit mécontent de lui ; quand on fut prêt à ſe mettre à table, il

voulut qu'Aristipe se mît à la derniere place. Aristipe ne s'en chagrina point : apparemment, lui dit-il, que vous avez dessein d'honorer cette place-là ?

Aristipe a été le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignoit ; & pour autoriser cette coutume, un jour il envoya lui-même vingt mines (*) à Socrate. Socrate ne les voulut point recevoir, & fut assez mécontent, pendant qu'il vécut, de la conduite que tenoit son disciple ; mais il ne paroît pas qu'Aristipe s'en mît en peine. Quand on lui faisoit des reproches, & qu'on lui opposoit la générosité de son maître qui n'avoit jamais rien exigé de personne : Il répondoit, ah, cela est bien different : tous les plus grands Seigneurs d'Athênes faisoient gloire de fournir à Socrate toutes les choses dont il avoit besoin, en sorte même que Socrate étoit obligé d'en renvoïer la plus grande partie, & moi à peine ai-je un méchant esclave qui songe à moi.

Certain homme lui amena son fils pour l'instruire, & le pria d'en avoir grand soin ; Aristipe lui demanda 50 drachmes (†) : comment cinquante drachmes, répondit le pere de l'enfant ; & il ne faudroit que cela pour acheter un esclave : hé-bien, va-t-en l'acheter, répondit Aristipe, & tu en auras deux. Ce n'étoit pas pourtant qu'Aristipe fût avare ; au

(*) Piece de monnoye des Anciens, elle pesoit chez les Grecs cent Drachmes, & valoit 40. Liv, 14. s. 10. d, monnoye de France.

(†) Une piece de cette monnoye revenoit à 8. sous & un denier de France.

au contraire, il ne vouloit avoir d'argent que pour le dépenser, & que pour leur montrer la maniere dont il falloit s'en servir.

Un jour comme il passoit la mer, quelqu'un l'avertit que le vaisseau dans lequel il passoit appartenoit à des Corsaires; Aristipe tira de sa poche tout l'argent qu'il avoit; il fit semblant de le compter, & le laissa tomber exprès dans la mer; il fit aussi-tôt un grand soupir, comme si le sac lui eût échapé des mains, & dit tout bas, il vaut mieux qu'Aristipe perde son argent, que de périr lui-même à cause de son argent.

Une autre-fois il apperçut que son esclave qui le suivoit ne pouvoit pas marcher si vîte que lui à cause de l'argent dont il étoit chargé: jette tout ce que tu as de trop, lui dit-il, & ne porte que ce que tu pourras.

Horace parlant des gens qui mettent tout leur avantage dans les richesses, leur oppose Aristipe.

Aristipe aimoit fort la bonne chere, & n'épargnoit rien quand il s'agissoit d'un bon morceau. Un jour il acheta une perdrix cinquante drachmes; quelqu'un ne put s'empêcher de blâmer cet excès: si cette perdrix ne coûtoit qu'une obole (*) ne l'acheterois-tu pas? Assurément, répondit l'autre; & moi, répliqua Aristipe, j'estime encore moins cinquante drachmes que toi une obole.

Une autre-fois il avoit acheté très-cher quelques friandises: certain homme qui se trouva-là, voulut lui en faire des répriman-

(*) La plus petite monnoye de cuivre qu'il y eût parmi les Grecs.

des : ne donnerois-tu pas bien trois oboles de tout cela, dit Ariſtipe? Oui, répondit-il, hè bien, répliqua Ariſtipe, je ne ſuis donc pas pas encore ſi gourmand que tu es avare.

Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop ſplendidement, il diſoit ; ſi la bonne chere étoit blamable, on ne feroit pas de ſi grands feſtins dans toutes les fêtes des Dieux.

Platon même qui paſſoit pour être aſſez magnifique, ne put s'empêcher une fois de l'avertir qu'il vivoit trop délicieuſement : Ariſtipe lui dit, crois-tu que Denis ſoit honnête homme ? Oui, répondit Platon; hè bien, répondit Ariſtipe, il vit encore bien plus délicieuſement que moi; & ainſi rien n'empêche qu'on ne ſoit honnête homme quoiqu'on faſſe bonne chere.

Diogene étoit un jour à laver des herbes, ſelon ſa coutume; il vit paſſer Ariſtipe ; ſi tu ſçavois te contenter avec des herbes comme moi, lui dit-il, tu ne te mettrois guéres en peine d'aller faire ta cour aux Rois. Et toi, répondit Ariſtipe, ſi tu ſçavois l'art de bien faire ta cour aux Rois, tu ne tarderois guéres à ne plus aimer tes herbes.

Un jour Denis fit venir trois belles Courtiſannes devant Ariſtipe, & lui permit de choiſir celle qui lui plairoit davantage ; Ariſtipe les prit toutes les trois ; le choix n'eſt pas ſûr, dit-il, vous ſçavez bien tous les malheurs qui ont ſuivi celui de Pâris; deux peuvent plus faire de mal qu'une ne ſçauroit jamais faire de bien. Il les amena juſqu'au veſtibule de la maiſon, & les renvoya auſſi-tôt.

Denis lui dit une autre-fois, pourquoi voit-

on

on perpétuellement des Philoſophes chez les grands Seigneurs, & qu'on ne voit jamais de grands Seigneurs chez des Philoſophes? C'eſt, répondit Ariſtipe, parceque les Philoſophes connoiſſent bien les choſes dont ils ont beſoin, & que les grands Seigneurs ne les connoiſſent pas.

Certain homme lui fit encore la même queſtion dans un autre tems: On voit bien les Medecins chez les malades, & cependant il n'y a perſonne qui n'aime mieux traiter un malade que d'être malade lui-même.

Ariſtipe diſoit que c'étoit une très-belle choſe que de modérer ſes paſſions, mais non pas de les déraciner tout-à-fait. Que ce n'étoit pas un crime de joüir des plaiſirs, pourvû qu'on n'en fût pas eſclave; & c'eſt de-là que quand on le railloit ſur le commerce qu'il avoit avec la Courtiſanne Laïs: il diſoit; il eſt vrai que je poſſede Laïs, mais Laïs ne me poſſede pas.

Comme il entroit un jour dans la chambre de cette Courtiſanne, un de ſes diſciples qui l'accompagnoit en eut honte. Ariſtipe s'apperçut qu'il rougiſſoit; mon enfant, lui dit-il, ce n'eſt pas d'y entrer dont on doit rougir, mais c'eſt de n'en pouvoir ſortir.

Un jour le Philoſophe Polyxene le vint voir; il apperçut en entrant un très-grand feſtin, & pluſieurs Dames magnifiquement parées. Il s'emporta auſſi-tôt, & ſe mit à déclamer contre un ſi grand luxe. Ariſtipe lui demanda fort honnêtement, s'il vouloit ſe mettre à table avec eux. Je le veux bien, répondit Polyxene. Comment, lui répondit Ariſti-

Ariſtipe, pourquoi fais-tu tant de bruit. Ce n'eſt donc pas la bonne chere ni la compagnie que tu blâmes, ce n'eſt que la dépenſe?

Ariſtipe avoit eu autrefois certain differend avec Eſchine. Cela les avoit tellement refroidis, qu'ils ne s'étoient point vûs depuis ce tems-là. Ariſtipe s'en alla chez Eſchine. Eh bien, lui dit-il, ne nous racommoderons-nous jamais? Veux-tu attendre que tout le monde ſe moque de nous, & que les Paraſites en faſſent rire ceux chez qui ils iront manger? Cela me fait un grand plaiſir, répondit Eſchine, & je conſens de tout mon cœur à cette reconciliation. Souviens-toi donc, continua Ariſtipe, que c'eſt moi qui t'ai prévenu, quoique je ſois ton aîné.

Un jour Denis fit un grand feſtin, & ſur la fin il voulut que chacun s'habillât d'une longue robe de pourpre, & qu'on danſât au milieu d'une ſale. Platon n'en voulut rien faire. Il dit qu'il étoit un homme, & qu'un habit ſi effeminé ne lui convenoit pas. Ariſtipe n'en fit aucune difficulté. Il commença à danſer avec la robe, & dit gaillardement: On en fait bien d'autres dans les fêtes de Bacchus, & cependant on ne s'y corrompt pas, quand on ne l'eſt pas d'ailleurs.

Une autrefois il prioit Denis pour un de ſes meilleurs amis. Denis le repouſſoit, & ne vouloit pas lui accorder ce qu'il lui demandoit. Ariſtipe ſe jetta à ſes pieds. Quelqu'un trouva fort à redire à cette baſſeſſe. Ce n'eſt pas ma faute, répondit Ariſtipe, c'eſt celle de Denis qui a les oreilles aux pieds.

Comme il étoit à Siracuſe, Simus Phrygien Tré-

Trésorier de Denis lui montroit son superbe Palais, & en se promenant il lui faisoit remarquer la magnificence des planchers. Aristipe se mit à tousser : il fit deux ou trois efforts pour amasser plus d'ordure, & cracha sur le visage de Simus. Simus voulut se mettre en colere : mon ami, lui dit Aristipe, je n'ai point vû d'endroit plus sale où je pusse cracher. Quelques-uns attribuent cette avanture ou une pareille à Diogene. Ils étoient fort capables l'un & l'autre de faire ce coup.

Certain homme se mit un jour à lui dire des injures. Aristipe s'en alla. L'autre le poursuivoit, & lui crioit, t'en vas-tu scelerat? C'est que tu as le pouvoir de me dire des injures, répondit Aristipe; mais moi il ne m'est pas permis de les écouter.

Une autrefois comme il passoit à Corinthe, il s'éleva tout d'un coup une furieuse tempête. Aristipe avoit grand'peur de périr. Quelqu'un de ceux qui étoient dans le même vaisseau, ne pût s'empêcher de se moquer de lui. Nous autres ignorans, dit-il, nous ne craignons rien, & vous autres grands Philosophes, pourquoi tremblez-vous si fort ; C'est, répondit Aristipe, que nous ne craignons pas pour la même ame, & qu'il y a bien de la difference entre ce que nous avons à perdre.

Quand on lui demandoit quelle difference il y avoit entre un homme sçavant, & un ignorant? Il disoit qu'il falloit les dépouiller l'un & l'autre, & les envoyer tous nuds chez des étrangers, qu'on ne tarderoit guéres à s'en appercevoir.

Il croyoit qu'il valoit beaucoup mieux être pauvre

pauvre qu'ignorant, parcequ'un pauvre ne manquoit que d'argent, au lieu qu'un ignorant manquoit d'humanité, & qu'il étoit à l'égard d'un habile homme ce qu'un cheval indompté est à l'égard d'un cheval dompté.

Quand on lui reprochoit qu'il négligeoit son fils, & qu'il le rejettoit comme s'il n'étoit pas sorti de lui: Qu'importe, repondoit Aristipe, personne n'ignore que la vermine & la pituite ne naissent de nous, & cependant cesse-t-on de la chasser? Un jour Denis donna de l'argent à Aristipe, & un Livre à Platon. Quelqu'un voulut blâmer Aristipe sur la difference de ce présent; il répondit: J'ai besoin d'argent & Platon de Livres.

Une autrefois Aristipe demanda un talent à Denis. Denis lui dit, tu m'as autrefois assuré que les sages ne manquoient jamais d'argent. Commencez par m'en donner, répondit Aristipe, ensuite nous examinerons cela. Denis lui en donna. Eh bien, continua Aristipe, voyez-vous pas bien à present que je n'en ai plus de besoin.

Comme Aristipe alloit souvent à Syracuse, Denis s'avisa un jour de lui demander ce qu'il venoit faire? Je viens pour vous donner de ce que j'ai, répondit Aristipe, & en échange pour recevoir de ce que vous avez.

Quand quelqu'un lui reprochoit qu'il quittoit Socrate pour aller chez Denis; il disoit: Quand j'avois besoin de sagesse, j'allois chez Socrate; & à present que j'ai besoin d'argent, je viens chez Denis.

Il vit une fois un jeune homme qui étoit fort glorieux à cause qu'il sçavoit bien nager. N'as-

N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de tirer vanité de si peu de chose? Les Dauphins nagent encore mieux que toi.

Quand on lui demandoit ce qu'il avoit tiré de sa Philosophie: C'est, dit-il, de sçavoir parler librement à toutes sortes de gens. Vous autres Philosophes, lui dit quelqu'un, quel avantage avez-vous au-dessus des autres? C'est que quand il n'y auroit point de loix, répondit Aristipe, nous vivrions toujours de la même maniere.

Les Cyrenaïques ne s'attachoient qu'à la Morale, & très-peu à la Logique; ils négligeoient la Physique, parcequ'ils en supposoient la connoissance impossible. Ils croyoient que la fin de toutes les actions des hommes devoit être le plaisir; non pas une privation de douleur, mais un plaisir réel qui consiste dans le mouvement. Ils admettoient deux differens mouvemens dans l'ame; l'un doux, qui faisoit le plaisir; & l'autre violent qui faisoit la douleur. Ils disoient que, puisque tout le monde se portoit naturellement vers l'un & fuïoit l'autre, cela prouvoit manifestement que le plaisir étoit la fin de l'homme. Ils consideroient l'état d'indolence comme un sommeil qui ne doit pas être mis au rang des plaisirs, ni des douleurs. Ils ne faisoient état de la vertu qu'autant qu'elle pouvoit servir à la volupté, comme on n'estime une medecine qu'à cause qu'elle est utile à la santé. Ils disoient que la fin differoit de la béatitude, en ce que la fin d'une action n'étoit que la vûë d'un plaisir particulier, au lieu que la béatitude étoit un assemblage de tous les plaisirs; que

que les plaisirs du corps étoient beaucoup plus sensibles que ceux de l'esprit. C'est pour cela que tous les Cyrenaïques avoient beaucoup plus de soin de leurs corps que de leur esprit.

Ils tenoient pour maxime qu'il ne falloit cultiver les amis qu'à cause du besoin qu'on avoit d'eux ; de même qu'on n'estimoit les membres du corps qu'autant qu'ils étoient utiles.

Ils disoient qu'il n'y avoit rien en soi de juste ni d'injuste, d'honnête ni de mal-honnête; mais seulement, par rapport aux loix & aux coutumes du païs, qu'un homme sage ne devoit rien faire mal à propos, à cause des accidens qui lui en pouvoient arriver. Qu'il devoit perpétuellement se conformer aux loix du païs où il étoit, & éviter la mauvaise réputation.

Ils disoient aussi qu'il n'y avoit rien non plus en soi d'agreable ou de desagreable, & que toutes choses ne devenoient telles que par rapport à la nouveauté ou à l'abondance, ou enfin à d'autres circonstances qui faisoient qu'elles nous étoient agreables ou desagréables.

Qu'il étoit impossible d'être parfaitement heureux en ce monde, à cause que nous sommes sujets à mille infirmitez, & à mille passions qui empêchent que nous ne jouissions des plaisirs, ou même qui nous troublent en leur jouissance.

Que la liberté, ni l'esclavage, les richesses, ni la pauvreté, la noblesse ni la basse naissance ne faisoient rien pour le plaisir, puisqu'on pouvoit

pouvoit être également heureux dans toutes ſortes d'états.

Que le ſage ne devoit haïr perſonne, mais inſtruire tout le monde; qu'il ne devoit rien faire que par rapport à lui, puiſque perſonne n'étoit plus digne que lui de poſſéder toutes ſortes d'avantages; & même qu'il étoit toujours infiniment au-deſſus de tout ce qu'il y avoit au monde. Voilà quels étoient les ſentimens d'Ariſtipe & des Cyrenaïques.

Ariſtipe avoit une fille nommée Areta, qu'il eut grand ſoin d'élever dans ſes principes; elle y devint très-habile. Elle inſtruiſit elle-même ſon fils Ariſtipe ſurnommé Métrodidacte, qui fut le maître de l'impie Theodore. Celui-ci, outre les principes des Cyrenaïques, enſeigna publiquement qu'il n'y avoit point de Dieux; Que l'amitié étoit une chimere, puiſqu'il n'y en pouvoit avoir entre les fous; Que le ſage ſe ſuffiſoit à lui-même; & que par conſéquent il n'avoit point beſoin d'amis. Que le ſage ne devoit point s'expoſer aux dangers pour ſa patrie; qu'il n'avoit point d'autre patrie que le monde, & qu'il n'étoit point juſte qu'il fût en danger pour une multitude de fous. Qu'il pouvoit commettre des larcins, des ſacriléges & des adulteres, lorſqu'il en trouveroit l'occaſion favorable, puiſque toutes ces choſes n'étoient des crimes que dans l'opinion des ignorans & du petit peuple, & que réellement il n'y avoit aucun mal. Qu'il pouvoit faire publiquement les choſes qui paſſoient pour être les plus infames dans l'eſprit du peuple.

Il penſa un jour être traîné dans l'Aréopage,

ge, mais Demetrius de Phalere le sauva. Il demeura quelque tems à Cyrene, où il vêcut en grande considération chez Marius. Les Cyrenéens l'éxilerent. Il leur dit en se retirant: Vous ne sçavez ce que vous faites de me chasser de la Lybie pour m'envoyer en éxil en Grece. Ptolomée Lagus chez qui il s'étoit retiré, l'envoya un jour en qualité d'Ambassadeur vers Lysimachus: il lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de Lysimachus, qui se trouva-là, lui dit: Je croi, Theodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de Rois non plus que de Dieux?

Amphicraterapporte que ce Philosophe fut à la fin condamné à mort, & qu'on l'obligea de boire du poison.





ARISTOTE

Né la premiere année de la 99 Olympiade; mort la 3 année de la 114, âgé de 63 ans.

ARISTOTE a été l'un des plus illustres Philosophes de toute l'antiquité; son nom est encore aujourd'hui très-célébre dans toutes les Ecoles: Il étoit fils de Nicomachus Médecin, & ami d'Amintas Roi de Macedoine, & descendoit de Machaon petit-fils d'Esculape. Il naquit à Stagire ville de Macedoine, la premiere année de la quatre-vingt-dix-neuviéme Olympiade. Il perdit son pere & sa mere dès les premieres années de son enfance, & fut assez negligé par ceux qui s'étoient chargez de son éducation. Il passa une partie de sa jeunesse dans le libertinage & dans la débauche, où il dissipa presque tout son bien. Il prit d'abord le parti de la guerre; mais comme cette profession-là n'étoit pas tout-à-fait conforme à ses inclinations, il alla à Delphes consulter l'Oracle, pour sçavoir à quoi il se détermineroit. L'Oracle lui ordonna d'aller à Athênes, & de s'appliquer à la Philosophie. Il étoit alors

 dans

darrs ſa dix-huitiéme année. Il étudia pendant vingt ans dans l'Academie ſous Platon ; & & comme il avoit déja tout diſſipé ſon bien, il étoit obligé pour ſubſiſter, de faire trafic de certains remedes qu'il débitoit lui-même à Athênes.

Ariſtote mangeoit peu, & dormoit encore moins. Il avoit une ſi grande paſſion pour l'étude, qu'afin de réſiſter à l'accablement du ſommeil, il mettoit un baſſin d'airain à côté de ſon lit, & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ſes mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le baſſin lorſqu'il vouloit s'endormir, le reveillât ſur le champ. Laërce rapporte qu'il avoit la voix grêle, les yeux petits, les jambes mneuës, & qu'il s'habilloit toujours magnifiquement.

Ariſtote avoit l'eſprit très-ſubtil, & comprenoit aiſément les queſtions les plus difficiles. Il ne tarda guéres à devenir habile dans l'Ecole de Platon, & à ſe faire fort diſtinguer au deſſus de tous les autres Académiciens. On ne décidoit aucune queſtion dans l'Académie ſans l'avis d'Ariſtote, quoiqu'il ne ſe rencontrât pas toujours conforme à celui de Platon. Tous les autres diſciples le regardoient comme un génie extraordinaire. quelques-uns même ſuivoient ſes opinions au préjudice de celles de leur Maître. Ariſtote ſe retira de l'Académie : Platon en eut du reſſentiment ; il ne put s'empêcher de le traiter de rebelle, & de ſe plaindre que ſon diſciple avoit regimbé contre lui, comme un petit poulain regimbe contre ſa mere.

Les

Les Athéniens choisirent Aristote pour l'envoyer en ambassade vers le Roi Philippe pere d'Alexandre le Grand. Aristote demeura quelque tems en Macedoine pour les affaires des Athéniens ; à son retour il trouva que Xenocrates avoit été choisi pour enseigner dans l'Académie : quand Aristote vit que cette place étoit remplie, il dit qu'il seroit honteux s'il gardoit le silence pendant que Xenocrates parleroit. Il institua une nouvelle secte, & enseigna une doctrine differente de celle qu'il avoit apprise de Platon son Maître.

La grande réputation qu'avoit Aristote d'exceller dans toutes sortes de sciences, & prinpalement dans la Philosophie & dans la Politique, firent que Philippe Roi de Macedoine le voulut avoir pour être précepteur de son fils. Alexandre étoit âgé pour lors de quatorze ans. Aristote accepta ce parti, & demeura huit ans auprès d'Alexandre, à qui il enseigna, comme rapporte Plutarque, certaines connoissances secretes qu'il ne montroit à personne. L'étude de la Philosophie n'avoit point rendu Aristote trop farouche ; il s'appliquoit aux affaires & avoit beaucoup de part dans tout ce qui se passoit de son tems à la Cour de Macedoine. Le Roi Philippe à sa considération fit rebâtir Stagire, patrie de ce Philosophe, laquelle avoit été détruite pendant les guerres, & y remit tous les habitans, dont plusieurs avoient été faits esclaves, & les autres s'en étoient enfuis.

Aristote après avoir quitté Alexandre, vint à Athênes où il fut très-bien reçu à cause que le Roi Philippe à sa considération avoit fait

beaucoup de graces aux Athéniens. Il choisit dans le Lycée un lieu où il y avoit de belles allées d'arbres : ce fut-là qu'il établit sa nouvelle Ecole, & parcequ'ordinairement il enseignoit ses disciples en se promenant avec eux, cela a été cause qu'on a donné à ses sectateurs le nom de Péripatéticiens. Le Lycée ne tarda guéres à devenir très-célébre à cause du concours d'un grand nombre de gens qui venoient de divers en droits pour entendre Aristote, dont la réputation s'étoit répanduë par toute la Grece.

Alexandre recommanda à Aristote de s'appliquer à faire des épreuves de Physique ; il lui donna un grand nombre de chasseurs & de pêcheurs pour lui apporter de tous côtez de quoi faire ses observations, & lui envoya huit cens talens pour soutenir cette dépense.

Aristote publia pour lors ses livres de Physique & de Métaphysique. Alexandre qui étoit déja passé en Asie, en apprit la nouvelle; ce Prince ambitieux qui souhaitoit d'être en toutes choses le premier homme du monde; fut fâché de ce que la science d'Aristote alloit devenir commune ; il lui en témoigna son ressentiment par une lettre qu'il lui écrivit en ces termes.

ALEXANDRE à ARISTOTE.

„ Vous n'avez pas bien fait de publier vos „ livres de sciences spéculatives, parceque „ nous n'aurons rien au-dessus des autres, si „ ce que vous nous avez enseigné en particu- „ lier vient à être communiqué à toutes sor-

„ tes

„ tes de gens. Je veux bien que vous ſçachiez „ que j'aimerois encore mieux être ſupérieur „ aux autres dans la connoiſſance des choſes „ relevées, que de les ſurpaſſer en puiſſance.

Ariſtote pour apaiſer ce Prince, lui fit réponſe qu'il les avoit mis au jour; mais de maniere qu'il ne les avoit pas mis au jour: cela vouloit apparemment dire qu'il avoit ſi bien embrouillé toute ſa doctrine, que perſonne n'y pourroit jamais rien connoître.

Ariſtote ne ſe conſerva pas toujours bien dans les bonnes graces d'Alexandre; il ſe brouilla avec lui, parcequ'il prit avec trop de chaleur le parti du Philoſophe Caliſthene. Ce Caliſthene étoit petit neveu d'Ariſtote fils de ſa propre niece. Ariſtote l'avoit élevé chez lui & avoit toujours pris ſoin de ſon éducation. Lorſqu'il quitta Alexandre, il lui donna ce neveu pour le ſuivre à la guerre, & le lui recommanda très-particulierement. Caliſthene parloit fort librement au Roi, & avoit une humeur très-peu complaiſante pour lui. Ce fut lui qui empêcha que les Macedoniens ne l'adoraſſent comme un Dieu, à la maniere des Perſes.

Alexandre qui le haïſſoit à cauſe de ſon humeur infléxible, trouva occaſion de ſe vanger en ſe défaiſant de lui. Il l'enveloppa legerement dans la conjuration que fit quelque tems après Hermolaüs diſciple de Caliſthene, & ne voulut pas lui permettre de ſe défendre. Alexandre le fit expoſer aux lions; d'autres diſent qu'il le fit pendre, d'autres enfin qu'il expira à la torture.

Ariſtote depuis la punition de Caliſthene, con-

conſerva toujours beaucoup de reſſentiment contre Alexandre. Alexandre de ſon côté chercha tous les moyens qu'il put de chagriner Ariſtote. Il éleva Xenocrates, & lui envoya des preſens conſidérables. Ariſtote en conçut beaucoup de jalouſie, quelques-uns même l'ont accuſé d'avoir eu part à la conſpiration d'Antipater, & de lui avoir donné l'invention de ce poiſon qu'on ſoupçonne, qui fit périr Alexandre.

Ariſtote, quoiqu'aſſez ferme d'ailleurs, n'a pas laiſſé de faire paroître bien des foibleſſes. Quelque tems après qu'il eut quitté l'Académie, il ſe retira vers Hermias tyran d'Atarne. Les uns diſent que c'étoit ſon Parent; d'autres aſſurent qu'Ariſtote en étoit amoureux, & qu'il y avoit dans ce voyage quelque raiſon de libertinage.

Ariſtote épouſa la ſœur, d'autres diſent la concubine de ce Prince. Il ſe laiſſa tellement tranſporter à la paſſion violente qu'il avoit pour cette femme, qu'il lui fit des ſacrifices comme les Athéniens en faiſoient à Cerès Eleuſine, & compoſa des vers à l'honneur d'Hermias, pour le remercier de ce qu'il avoit permis ce mariage.

Ariſtote diviſa ſa Philoſophie en Pratique & en Théorie. La Philoſophie pratique eſt celle qui nous enſeigne des véritez propres à regler les opérations de notre eſprit, comme la Logique, ou qui nous donne des maximes pour nous bien conduire dans la vie civile, comme la Morale & la Politique.

La Philoſophie théorique eſt celle qui nous découvre des véritez purement ſpéculatives,

comme

comme la Métaphyſique & la Phyſique. Il y a ſelon lui trois principes des choſes naturelles ; la privation, la matiere & la forme.

Pour prouver que la privation doit être miſe au rang des principes, il dit que le matiere dont ſe fait une choſe, doit avoir la privation de la forme de cette choſe. Qu'il faut par exemple, que la matiere dont on fait une table, ait la privation de la forme de la table, c'eſt-à-dire, qu'avant de faire une table, il faut que la matiere dont on la fait ne ſoit point la table.

Il ne conſidere pas la privation comme un principe de compoſition des corps ; mais comme un principe externe de leur production, en tant que la production eſt un changement par lequel la matiere paſſe de l'état qu'elle n'avoit pas, à celui qu'elle acquiert, comme par exemple, des planches qui paſſent de n'être point tables, à être tables.

Ariſtote donne deux définitions differentes de la matiere, en voici une qui eſt négative. La matiere premiere, dit-il, eſt ce qui n'eſt ni ſubſtance, ni étenduë, ni qualité, ni aucune autre eſpece d'être ; ainſi ſelon lui, la matiere du bois, par exemple, n'eſt ni ſon étenduë, ni ſa figure, ni ſa couleur, ni ſa ſolidité, ni ſa peſanteur, ni ſa dureté, ni ſa ſechereſſe, ni ſon humidité, ni ſon odeur, ni enfin aucuns des autres accidens qui ſe trouvent dans le bois.

L'autre définition eſt affirmative & ne contente pas plus que la premiere. Il dit que la matiere eſt le ſujet dont une choſe eſt compoſée, & en quoi elle ſe réſoud en dernier lieu.

Il reste toujours à sçavoir quel est ce premier sujet dont les ouvrages de la nature sont composez.

Le même Philosophe enseigne que pour former un corps naturel, il faut outre la matiere premiere, un autre principe qu'il appelle la forme. Quelques-uns croyent qu'il n'entend rien autre chose que la disposition des parties; d'autres soutiennent qu'il entend une entité substantielle, réellement distincte de la matiere, & que quand on broye du bled, par exemple, il survient une nouvelle forme substantielle par laquelle le bled devient farine, & que quand après avoir mêlé de l'eau avec la farine on pétrit le tout ensemble, il survient une autre forme substantielle qui fait que la farine pétrie est de la pâte, qu'enfin lorsqu'on fait cuire la pâte, il y vient de même une nouvelle forme substantielle qui fait que la pâte cuite est du pain.

Ils admettent de ces sortes de formes substantielles dans tous les autres corps naturels; ainsi, par exemple, dans un cheval, outre les os, la chair, les nerfs, le cerveau, le sang qui en circulant dans les veines & dans les arteres nourrit toutes les parties, & outre les esprits animaux qui sont les principes des mouvemens, ils admettent une forme substantielle qu'ils disent être l'ame du cheval; ils soutiennent que cette prétenduë forme n'est pas tirée de la matiere, mais de la puissance de la matiere; ils veulent que ce soit une entité réellement distincte de la matiere, dont elle n'est ni partie, ni même une modification.

Ari-

Ariſtote tient que tous les corps terreſtres ſont compoſez de quatre élémens, la terre, l'eau, l'air & le feu; que la terre & l'eau ſont peſantes, en ce qu'elles tendent à s'approcher du centre du monde, & qu'au contraire l'air & le feu s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, qu'ainſi ils ſont legers.

Outre ces quatre élémens, il en a admis un cinquiéme dont les choſes céleſtes étoient compoſées, & dont le mouvement étoit toujours circulaire. Il a cru qu'il y avoit au-deſſus de l'air, ſous le concave de la lune, une ſphere de feu où montent & où ſe rendent toutes les flames, ainſi que les ruiſſeaux & les rivieres ſe rendent dans la mer.

Ariſtote tient que la matiere eſt diviſible à l'infini, que l'Univers eſt plein, & qu'il n'y a aucun vuide dans toute la nature; que le monde eſt éternel; que le ſoleil a toujours tourné comme il fait, & qu'il tournera toujours de même; que les générations des hommes ſe ſont toujours faites ſans qu'il y ait eu jamais de commencement. S'il y avoit eu un premier homme, dit-il, il ſeroit né ſans pere & ſans mere, ce qui répugne. Il fait le même raiſonnement ſur les oiſeaux; il ne ſe peut faire, dit-il, qu'il y ait eu un premier œuf qui ait donné le commencement aux oiſeaux, ni qu'il y ait eu un premier oiſeau qui ait donné le commencement aux œufs, car un oiſeau vient d'un œuf; mais cette œuf vient d'un oiſeau, & ainſi toujours de même en remontant ſans qu'il y ait jamais eu aucun commencement. Il raiſonne de même de toutes les autres eſpeces qui ſont dans l'Univers.

Il

Il ſoutient que les cieux ſont incorruptibles, & que quoique les choſes ſublunaires ſoient ſujettes à ſe corrompre, leurs parties néanmoins ne périſſent pas; qu'elles ne font que changer de place; que des débris d'une choſe, il s'en fait une autre; & qu'ainſi la maſſe du monde demeure toujours en ſon entier. Ariſtote tient que la terre eſt au centre du monde, & que le premier être fait mouvoir les cieux autour de la terre pas des Intelligences qui ſont occupées perpétuellement à ces mouvemens.

Ariſtote prétend que tout ce qui eſt couvert aujourd'hui des eaux de la mer, a été autrefois terre ferme; & que tout ce qu'il y a aujourd'hui de terre ferme, ſera enſuite couvert de ces mêmes eaux. La raiſon qu'il en donne eſt tirée de ce que les fleuves & les torrens entraînent continuellement des ſables & des terres, ce qui fait que les rivages s'avancent peu-à-peu, & que la mer ſe retire inſenſiblement, ſi bien que le tems ne manquant jamais, ces viciſſitudes de terre en mer & de mer en terre, ſe font enfin après des ſiecles innombrables. Il ajoûte qu'en pluſieurs endroits qui ſont bien avant dans les terres, & même qui ſont fort élevez, la mer en ſe retirant a laiſſé là de ſes coquilles, & qu'en fouillant dans les terres, on trouve auſſi quelquefois des ancres & des pieces de navire. Ovide attribue auſſi ce même ſentiment à Pithagore.

Or Ariſtote prétend que ces changemens de mer en terre, de terre en mer, qui ſe font inſenſiblement & pendant une longue ſucceſ-

ſion

sion de tems, sont en partie cause que la mémoire des choses passées s'abolit. Il ajoûte, qu'il arrive outre cela d'autres accidens qui sont cause que les arts mêmes se perdent. Ces accidens sont ou des pestes, ou des guerres, ou des sterilitez, ou des tremblemens de terre, ou des incendies, ou enfin des désolations qui sont telles, qu'elles exterminent & font périr tous les hommes d'une contrée, si ce n'est qu'il s'en échappent quelques-uns qui se sauvent dans les déserts où ils menent une vie sauvage, & où ils donnent naissance à d'autres hommes, qui par la suite des tems cultivent les terres & inventent, ou retrouvent des arts, & que les mêmes opinions sont revenues & ont été renouvellées une infinité de fois. C'est ainsi qu'il soutient que nonobstant ces vicissitudes & ces révolutions, la machine du monde demeure toujours incorruptible.

Aristote éxamine soigneusement ce qui peut rendre les hommes heureux dans ce monde. Il réfute premierement l'opinion des voluptueux qui mettent la felicité dans les plaisirs corporels. Il dit qu'outre que les plaisirs ne sont pas de durée, ils causent du degoût, qu'ils affoiblissent le corps, & abrutissent l'ésprit.

Il rejette ensuite l'opinion des ambitieux qui mettent la felicité dans les honneurs, & qui pour y parvenir, employent toutes sortes de moïens injustes.

Il dit que l'honneur est dans celui qui honore: il ajoûte que les ambitieux souhaitent d'être honorez à raison de quelque vertu qu'ils veulent qu'on croye qui soit en eux, que par con-

conséquent c'eſt plûtôt dans la vertu que conſiſte la felicité que non pas dans les honneurs, d'autant plus qu'ils ſont hors de nous.

Il réfute en dernier lieu l'opinion des avares qui mettent la felicité dans les richeſſes. Il dit que les richeſſes ne ſont pas deſirables pour elles-mêmes, qu'elles rendent malheureux celui qui les garde & qui craint de s'en ſervir, que pour qu'elles ſoient utiles, il faut les employer, les diſtribuer; au lieu que la félicité doit conſiſter en quelque choſe de ſtable que l'on doit retenir & conſerver.

Enfin l'opinion d'Ariſtote eſt, que la felicité conſiſte dans l'action la plus parfaite de notre entendement, & dans la pratique des vertus. Il prétend d'ailleurs que l'action la plus noble de notre entendement, eſt la ſpéculation des choſes naturelles, des Cieux, des Aſtres; de toute la nature, & principalement du premier Etre. Il obſerve néanmoins qu'on ne peut être heureux entierement ſans avoir du bien ſuffiſamment ſelon ſon état, parceque ſans cela on ne peut vaquer à la ſpeculation des belles choſes, ni pratiquer les vertus. Par exemple on ne peut pas faire plaiſir à ſes amis; & toutefois une des plus grandes ſatisfactions que l'on puiſſe avoir dans la vie, c'eſt de faire du bien aux gens qu'on aime; & ainſi il dit que la felicité dépend de trois choſes; des biens de l'eſprit, comme la ſageſſe & la prudence; des biens du corps, comme la beauté, la force, la ſanté; & des biens de la fortune, comme les richeſſes & la nobleſſe. Il tient que la vertu ne ſuffit pas pour rendre les gens heureux, qu'on avoit ab-

abſolument beſoin des biens du corps & de la fortune, & qu'un ſage ſeroit malheureux s'il ſouffroit ou s'il manquoit de bien. Il aſſûre au contraire que le vice eſt ſuffiſant pour rendre les gens malheureux, & que quand un homme ſeroit dans une très-grande abondance, & qu'il jouiroit d'ailleurs de toutes ſortes d'avantages, il ne pourroit jamais être heureux tant qu'il ſeroit adonné au vice. Que le ſage n'étoit pas tout-à-fait éxemt de troubles; mais qu'il n'en avoit que de fort legers; que les vertus & les vices n'étoient pas incompatibles; que le même homme, par exemple, pouvoit être fort juſte & fort prudent, quoiqu'il fût d'ailleurs fort intempérant.

Il admet trois ſortes d'amitiez, l'une de parenté, une autre d'inclination, & l'autre d'hoſpitalité.

Il croit que les belles lettres contribuent beaucoup à faire embraſſer la vertu; il aſſure que c'eſt la plus grande conſolation qu'on puiſſe avoir dans la vieilleſſe.

Il admet comme Platon, un premier Etre à qui il donne une providence.

Il tient que toutes nos idées viennent originairement des ſens; qu'un aveugle né ne peut avoir la perception des couleurs, non plus qu'un ſourd la notion de la voix.

Il ſoutient dans ſa politique que l'Etat monarchique eſt le plus parfait de tous les Etats, parceque dans les autres il y a pluſieurs perſonnes qui gouvernent; or tout de même qu'une armée qui eſt conduite par un ſeul & bon chef réuſſit bien mieux que celle qui eſt commandée par pluſieurs chefs, ainſi eſt-il

des

des Etats : pendant que les députez ou les principaux d'une République employent du tems à s'assembler & à déliberer, un Monarque a déja pris les places, & exécuté ses desseins. Les Administrateurs de la République ne se soucient pas de la ruiner, pourvû qu'ils s'enrichissent d'ailleurs ; ils entrent en jalousie les uns contre les autres, de là naissent les divisions, & enfin la République ne peut manquer de périr & d'être renversée ; au lieu que dans la Monarchie, le Prince n'a point d'autres interêts que ceux de son Etat ; ainsi son Etat doit toujours être florissant.

On demanda un jour à Aristote ce que gagnoient les menteurs : Ils gagnent, répondit-il, qu'on ne les croit pas lorsqu'ils disent même la verité.

Quelqu'un lui fit des reprimandes de ce qu'il avoit donné l'aumône à un méchant homme : Ce n'est pas parcequ'il est méchant que j'en ai eu compassion, répondit Aristote, mais parcequ'il est homme.

Il disoit ordinairement à ses amis & à ses disciples, que la science étoit à l'égard de l'ame, ce que la lumiere étoit à l'égard des yeux ; & que si les racines en étoient ameres, les fruits en récompense en étoient très-doux.

Quelquefois quand il étoit en colere contre les Athéniens, il leur reprochoit qu'ayant trouvé les loix aussi-bien que les bleds, ils ne se servoient que du bled & jamais des loix.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose qui s'effaçoit le plûtôt : c'est la reconnoissance, répondit-il.

Ce que c'étoit que l'esperance : c'est, dit-il, la rêverie d'un homme qui veille.

Un jour Diogene presenta une figue à Aristote. Aristote vit bien que s'il la refusoit Diogene avoit quelque plaisanterie toute prête : il prit la figue, & dit en riant, Diogene a en même tems perdu sa figue & l'usage qu'il en vouloit faire.

Il disoit qu'il y avoit trois choses fort necessaires aux enfans, l'esprit, l'exercice & la discipline.

Quand on lui demandoit quelle difference il y avoit entre les sçavans & les ignorans ; il y en a autant, répondoit-il, qu'entre les vivans & les morts.

Il disoit que la science étoit un ornement dans la prospérité, & un refuge dans l'adversité. Que ceux qui donnoient une bonne éducation aux enfans, étoient bien davantage leurs peres que ceux qui les avoient engendrez ; puisque les uns ne leur avoient donné simplement que la vie, mais que les autres leur avoient donné la maniere de la passer heureusement.

Que la beauté étoit une recommandation infiniment plus forte que toutes sortes de lettres.

Quelqu'un lui demanda un jour ce que des disciples devoient faire pour profiter beaucoup : ils doivent toujours s'efforcer d'atteindre les plus avancez, répondit-il, & ne point attendre ceux qui viennent après eux.

Certain homme faisoit gloire un jour d'être citoyen d'une grande ville ; ne prens pas garde à cela, lui dit Aristote, considere plûtôt si tu es digne d'être membre d'une illustre patrie.

Quand il réfléchissoit sur la vie des hommes, il disoit quelquefois : Il y a des gens qui amassent du bien avec autant d'avidité que s'ils devoient vivre toujours ; d'autres dépensent ce qu'ils ont, comme s'ils devoient mourir le lendemain.

Quand on lui demandoit ce que c'étoit qu'un ami ; il répondoit, c'est une même ame dans deux corps.

Certain homme lui dit un jour ; comment devons-nous nous comporter à l'égard de nos amis ? De la maniere que nous voudrions qu'ils se comportassent à notre égard, répondit Aristote.

Il s'écrioit souvent : ah ! mes amis, il n'y a point d'amis dans le monde.

Quelqu'un lui demanda un jour pourquoi nous aimions mieux les belles personnes que les laides ; Aristote répondit, tu me fais-là une question d'aveugle.

Quand on lui demandoit quel fruit il avoit tiré de sa Philosophie ; c'est, répondoit-il, de pouvoir faire de moi-même ce que les autres ne font que par la crainte des loix.

On dit que pendant son séjour à Athènes, il eut un grand commerce avec un habile homme de Judée, qui l'instruisit à fond de la science & de la religion des Egyptiens, que tout le monde dans ce tems-là alloit apprendre en Egypte même.

Aristote après avoir enseigné pendant treize ans dans le Licée avec beaucoup de réputation, fut accusé d'impieté par Eurimedon Prêtre de Cerès. Le souvenir du traitement qu'on avoit fait à Socrate l'épouventa tellement,

ment, qu'il prit le parti de sortir promptement d'Athénes; il se retira à Chalcis d'Euboée. Quelques-uns disent qu'il y mourut de chagrin, pour n'avoir pû comprendre le flux & reflux de l'Euripe. D'autres ajoûtent qu'il se précipita dans cette mer, & qu'il dit en tombant, que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne le puis comprendre. D'autres enfin assurent qu'il mourut d'une colique en la 63 année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre.

Ceux de Stagire lui ont dressé des Autels comme à un Dieu.

Aristote fit un Testament dont Antipater fut l'exécuteur.

Il laissa un fils nommé Nicomachus, & une fille qui fut mariée à un petit fils de Demaratus Roi de Lacedemone.





XENOCRATE.

Il succeda à Speusippe dans le gouvernement de l'Ecole de Platon, la seconde année de la 110 *Olympiade; il la gouverna* 25 *ans, & mourut la troisiéme année de la* 116 *Olympiade.*

XENOCRATE a été l'un des plus distinguez Philosophes de l'ancienne Academie, par sa probité, sa prudence, & sa chasteté. Il étoit de la ville de Chalcedoine, & fils d'Agathenor. Dès sa premiere jeunesse il fut disciple de Platon, auquel il s'attacha si fort, qu'il le suivit même jusques dans la Sicile où Platon étoit allé à la Cour de Denis le tiran. Il avoit l'esprit bon, appliqué, mais pesant. Quand Platon le comparoit avec Aristote, il disoit, que l'un avoit besoin de bride, & l'autre d'éperon. D'autres fois il disoit en riant, avec quel cheval est-ce que j'attele cet âne ici.

Xenocrate étoit d'ailleurs un homme sérieux & fort sévere, en sorte que Platon en se moquant de lui, disoit quelquefois; Xenocrate, va, je te prie, faire un sacrifice aux Graces.

Xenocrate paſſoit ſa vie renfermé dans l'Académie.

Quand il alloit dans les ruës d'Athênes, ce qui arrivoit rarement, tout ce qu'il y avoit de jeunes gens débauchez dans la ville l'attendoient ſur les chemins pour le tourmenter & lui faire de la peine. On lui mit pluſieurs fois des femmes de mauvaiſe vie dans ſon lit, ſans qu'il en ſçût rien. La fameuſe courtiſane Phryné avoit gagé contre pluſieurs jeunes gens qu'elle viendroit à bout de Xenocrate : un jour comme il avoit plus bû qu'à l'ordinaire, elle entra bien parée dans la maiſon de Xenocrate, & paſſa toute la nuit à côté de lui, ſans que jamais elle pût venir à bout de ce qu'elle avoit entrepris. Les jeunes gens contre qui elle avoit gagé, ſe moquerent d'elle, & la preſſerent de payer : elle leur répondit en riant ; j'ai gagé que je pourrois bien corrompre un homme, mais non pas une ſtatuë. Cette chaſteté étoit une vertu qu'il ſoutenoit par des opérations violentes.

Xenocrate étoit fort deſintereſſé ; Alexandre lui envoya un jour une groſſe ſomme d'argent : Xenocrate ne prit que trois mines attiques, & lui renvoya tout le reſte. Il dit à ceux qui lui étoient venus apporter ce préſent : Alexandre a bien des gens à nourrir, ainſi il doit avoir plus beſoin d'argent que moi.

Antipater lui voulut faire pareil préſent une autre fois : mais Xenocrate le remercia, & ne voulut jamais prendre de ſon argent

Pendant le tems qu'il étoit en Sicile, il gagna une couronne d'or pour récompenſe de s'être diſtingué, & d'avoir merité le prix en

buvant plus que les autres. Xenocrate n'en voulut point profiter; dès qu'il fut de retour à Athênes, il porta cette couronne aux pieds de la ſtatuë de Mercure, & la conſacra à ce Dieu à qui il offroit aſſez ſouvent des couronnes de fleurs.

Un jour Xenocrate fut envoyé vers le Roi Philippe avec pluſieurs autres Ambaſſadeurs. Philippe leur fit à tous de grands feſtins & de magnifiques préſens: il leur donna pluſieurs audiences, & tourna leur eſprit de maniere qu'ils étoient tous prêts à faire ce qu'il lui plairoit; Xenocrate fut le ſeul qui ne voulut point avoir part aux préſens de Philippe, & qui ne ſe trouva jamais à aucune de ſes fêtes, ni même aux conférences qu'il eut avec les autres. Quand ils furent tous de retour à Athênes, ils publierent qu'il avoit été inutile d'envoyer Xenocrate avec eux, puiſqu'il ne leur avoit ſervi de rien. Tout le peuple fut fort mécontent; on ſe diſpoſoit déja à le condamner à une amende. Xenocrate découvrit de quelle maniere toutes choſes s'étoient paſſées, & avertit les Athéniens de prendre garde plus que jamais aux affaires de la République; que Philippe par ſes grands préſens avoit tellement corrompu tous leurs Ambaſſadeurs, qu'ils ne demandoient pas mieux qu'à faire tout ce qu'il lui plairoit; qu'à ſon égard jamais Philippe ne l'avoit pû obliger à prendre aucun préſent de lui. Le mépris qu'on commençoit à avoir pour Xenocrate ſe tourna tout d'un coup en eſtime; l'affaire fit beaucoup de bruit: Philippe confeſſa hautement que de tous les Ambaſſadeurs qu'on lui avoit jamais envoyez, Xenocrate

nocrate étoit le ſeul qui avoit mépriſé ſes préſens, & qui n'en avoit point voulu recevoir.

Pendant la guerre de Lamia, Antipater fit priſonniers pluſieurs Athéniens. Xenocrate fut député de la République pour moyenner leur délivrance auprès d'Antipater. Dès que Xenocrate fut arrivé, Antipater voulut commencer par le faire dîner avec lui avant que de parler de rien. Xenocrate lui dit, qu'il falloit remettre le feſtin, & qu'il ne vouloit point manger avant que d'avoir terminé les affaires pour leſquelles il avoit été envoyé, & d'avoir délivré ſes concitoyens. Antipater fut touché de l'attachement que Xenocrate faiſoit paroître pour ſa patrie; il ſe mit auſſi tôt à travailler avec lui. Antipater admira l'habileté de Xenocrate. L'affaire fut décidée ſur le champ, & les priſonniers remis en liberté.

Un jour comme Xenocrate étoit en Sicile, Denis dit à Platon; quelqu'un te coupera la tête. Xenocrate qui étoit pour lors préſent, dit cela n'arrivera jamais avant qu'on ait coupé la mienne.

Une autrefois Antipater étant à Athênes, vint ſaluër Xenocrate. Xenocrate qui prononçoit pour lors un diſcours, ne voulut point l'interrompre, & ne répondit à Antipater qu'après qu'il eut achevé tout ce qu'il avoit à dire.

Quand le Philoſophe Speuſippus neveu & ſucceſſeur de Platon dans l'Académie, ſe ſentit vieux, incommodé & proche de ſa fin, il envoya querir Xenocrate, & le pria de vouloir prendre ſa place. Xenocrate l'accepta, & commença à enſeigner publiquement. Lors-

que quelqu'un venoit dans ſon Ecole, & qu'il ne ſçavoit ni muſique, ni Géometrie, ni Astronomie, il lui diſoit; mon ami, retire-toi d'ici, car tu ignores le fondement & tous les agrémens de la Philoſophie.

Xenocrate mépriſoit fort la gloire & le faſte; il aimoit la retraite, & paſſoit tous les jours quelque tems en particulier ſans parler à perſonne.

Les Athéniens avoient une ſi haute idée de ſa probité, qu'un jour qu'il étoit venu devant les Magiſtrats pour rendre témoignage de quelque choſe, comme il s'approchoit de l'autel, afin de jurer ſelon la coutume du païs, que tout ce qu'il avoit dit étoit vrai, les Juges ſe leverent & ne voulurent pas ſouffrir qu'il jurât; ils lui dirent que ſon ferment étoit inutile: qu'ils le croyoient ſur ſa ſimple parole.

Polemon fils de Philoſtrate d'Athênes, étoit un jeune homme fort débauché. Un jour, de deſſein prémedité, il entra fort yvre, & une couronne ſur la tête, dans l'Ecole de Xenocrate qui parloit pour lors de la tempérance; bien-loin d'interrompre ſon diſcours, il le continua avec plus de force & de véhémence qu'auparavant. Polemon en fut tellement touché, que dès ce moment là il commença de renonçer à toutes ſes débauches, & fit une ferme réſolution de bien vivre à l'avenir; il l'éxécuta ſi bien, qu'en peu de tems il devint très-habile & ſuccéda à Xenocrate ſon maître.

Xenocrate a compoſé quantité d'ouvrages en vers & en proſe; il dédia un de ſes ouvrages à Alexandre, & un autre à Epheſtion.

Com-

Comme il n'avoit aucun égard pour personne, il se fit des ennemis dans la République; les Athéniens le vendirent afin de le faire périr. Demetrius de Phalere qui étoit pour lors en grand crédit à Athênes, l'acheta; il lui donna la liberté, & fit en sorte que les Athéniens se contentassent simplement de l'éxiler.

Xenocrate âgé de quatre-vingt deux ans tomba une nuit contre un bassin qu'il avoit rencontré sous ses pieds, & mourut sur le champ. Il avoit enseigné dans l'Académie pendant vingt-deux ans: il florissoit sous Lysimachus dans la cent deuxiéme Olympiade.



DIOGENE.

Il mourut la premiere année de la 114 Olympiade, âgé de près de 90 ans. Ainsi il étoit né la 3 année de la 91 Olympiade.

DIOGENE le Cynique, fils d'Isecius Banquier, naquit à Sinope ville de Paphlagonie environ la 91 Olympiade. Il fut accusé d'avoir fait de la fausse monnoye avec son pere. Isecius fut arrêté, & enfermé dans une prison où il mourut: Diogene prit l'épouvante, & se sauva à Athênes. Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Antistene qui le rebuta fort & le repoussa avec son bâton, parcequ'il avoit résolu de ne prendre jamais aucun disciple. Diogene ne s'étonna point; il baissa la tête: frapez, lui dit-il, ne craignez point, vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner de vous tant que vous parlerez. Antistene vaincu par l'opiniâtreté de Diogene, lui permit d'être son disciple.

Diogene étoit obligé de vivre fort pauvrement, comme un homme banni de son païs, & qui ne recevoit de secours d'aucun endroit. Il

Il apperçut un jour une souris qui couroit gaillardement de côté & d'autre, sans craindre que la nuit la surprît, sans se mettre en peine de chercher une chambre pour se loger, & même sans songer à ce qu'elle mangeroit. Cela le consola de sa misere; il résolut de vivre tranquillement sans se contraindre, & de se passer de toutes les choses qui ne seroient point absolument nécessaires pour s'empêcher de mourir. Il doubla son manteau afin qu'en s'envelopant dedans, il lui pût servir de lit & de couverture: il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton, une besace & une écuelle; il ne marchoit jamais sans porter tout cet équipage avec lui: mais il ne se servoit de son bâton, que quand il alloit en campagne, ou bien lorsqu'il étoit incommodé. Il disoit que les véritables estropiez n'étoient ni les sourds, ni les aveugles, mais seulement ceux qui n'avoient point de besace Il marchoit toujours les pieds nuds sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre étoit couverte de neiges. Il vouloit aussi s'accoutumer à manger de la viande cruë, mais il n'en put venir à bout.

Il avoit prié une personne qu'il connoissoit de lui donner un petit trou dans son logis pour s'y retirer quelquefois: mais comme on tardoit trop long-tems à lui rendre une réponse positive; il se servit d'un tonneau de terre qu'il promenoit par tout devant lui, & n'eut jamais d'autre maison.

Au plus fort de l'Eté, lorsque le soleil brûloit toute la campagne, il se rouloit dans des sables ardens; il embrassoit au milieu de l'hi-

ver

ver des ſtatuës couvertes de neiges pour s'accoutumer à ſouffrir ſans peine l'incommodité du chaux & du froid.

Il mépriſoit tout le monde; il traitoit Platon & ſes diſciples de diſſipateurs, & de gens qui aimoient la bonne chere: il appelloit tous les Orateurs des eſclaves du peuple.

Il diſoit que les couronnes étoient des marques de gloire auſſi fragiles que ces bouteilles d'eau qui ſe rompoient en ſe formant; & que les repréſentations étoient les merveilles des fous. Enfin rien n'échapoit à ſa liberté ſatirique.

Il mangeoit, il parloit, & ſe couchoit indifferemment dans tous les lieux où il ſe trouvoit. Quelquefois en montrant le portique de Jupiter, il s'écrioit: Ah! que les Athéniens m'ont fait bâtir un bel endroit pour aller prendre mes repas.

Il diſoit ſouvent; quand je conſidere ces Gouverneurs, ces Medecins, & ces Philoſophes qui ſont dans le monde, je ſuis tenté de croire que l'homme par ſa ſageſſe eſt fort élevé au-deſſus des bêtes: mais d'un autre côté lorſque je vois des devins, des interprêtes, des ſonges, & des gens que les richeſſes & les honneurs ſont capables d'enfler extraordinairement, je ne ſçaurois m'empêcher de croire qu'il ne ſoit pas le plus fou de tous les animaux.

Un jour en ſe promenant il apperçut un jeune enfant qui buvoit dans le creux de ſa main: Diogene en eut grand honte; quoi, dit-il, les enfans connoiſſent mieux que moi les choſes dont on ſe peut paſſer? Il tira auſſitôt

tôt ſon écuelle de ſa beſace & la caſſa comme un meuble qui lui étoit inutile.

Il louoit fort ceux qui avoient été tout prêts de ſe marier, & qui n'en avoient rien fait, auſſi-bien que ceux qui après avoir preparé tout leur équipage pour s'embarquer, étoient reſtez ſur la terre. Il n'eſtimoit pas moins les gens qu'on avoit choiſis pour gouverner la République, & qui n'avoient point voulu s'engager, que ceux qui avoient été tout prêts de ſe mettre à table avec les Rois & les grands Seigneurs, & qui s'en étoient retournez chez eux.

Il ne s'attachoit qu'à la morale & négligeoit entierement toutes les autres ſciences. Il avoit l'eſprit vif & prévoyoit aiſement tout ce qu'on lui pouvoit objecter.

Il croyoit que le mariage n'étoit rien; il vouloit que toutes les femmes fuſſent communes, & que chacun ſe ſervît de celle à qui il auroit été capable de donner de l'amour.

Il ne croyoit pas qu'il y eût aucun mal à prendre les choſes dont on avoit beſoin. Il vouloit qu'on ne s'affligeât de rien: il vaut beaucoup mieux, diſoit-il, ſe conſoler que ſe pendre.

Un jour il ſe mit à parler ſur une matiére aſſez ſérieuſe & fort utile; tout le monde paſſoit devant lui ſans ſe mettre en peine d'écouter ce qu'il diſoit. Diogene s'aviſa de chanter; quantité de gens s'aſſemblérent en foule autour de lui: il leur fit auſſi-tôt une forte réprimande de ce qu'ils accouroient de tous côtez pour une bagatelle, & qu'ils ne prenoient pas ſeulement la peine d'écouter quand on leur par-

parloit sur des matieres les plus importantes.

Il s'étonnoit de ce que les Grammairiens se tourmentoient si fort pour sçavoir tous les maux qu'Ulisse avoit soufferts, & qu'ils ne faisoient pas attention à leur propre misére.

Il blâmoit les Musiciens de prendre beaucoup de peine à accorder leurs Instrumens, pendant qu'ils avoient des esprits si mal reglez, par où ils auroient dû commencer.

Il reprenoit les Mathématiciens de s'amuser à contempler le soleil, la lune, & les autres astres, & de ne pas connoître les choses qui étoient à leurs pieds.

Il n'étoit pas moins irrité contre les Orateurs qui ne songeoient qu'à bien dire, & qui se mettoient peu en peine de bien faire.

Il blâmoit fort certains avares qui faisoient paroître un grand désintéressement, qui louoient même les gens qui méprisoient les richesses, & qui cependant ne songeoient à rien autre chose qu'à amasser de l'argent.

Il ne trouvoit rien de plus ridicule que certaines gens qui sacrifioient aux Dieux pour les prier de les conserver en santé, & qui au sortir de la cérémonie faisoient des festins capables de faire crever.

Enfin il disoit qu'il rencontroit bien des gens qui s'efforçoient à se surpasser les uns les autres dans des badineries, mais que personne n'avoit d'émulation pour être le premier dans le chemin de la vertu.

Un jour Diogene s'apperçut que Platon dans un repas très-magnifique ne mangeoit que des olives. Pourquoi, lui dit-il, toi qui fais tant le sage ne mange-tu pas librement les

mets qui t'ont fait passer en Sicile? Moi, répondit Platon, je ne vivois ordinairement en Sicile que de capres, d'olives & d'autres choses semblables comme je fais dans ce païs-ci. Quoi donc, répliqua Diogene, étoit-il besoin pour cela d'aller à Syracuse? est-ce que dans ce tems-là il n'y avoit ni capres ni olives à Athênes?

Un jour Platon traitoit quelques amis de Denis le tiran. Diogene entra chez lui; il se mit à deux pieds sur un beau tapis, & dit, je foule aux pieds le faste de Platon: Oui, Diogene, répondit Platon, mais c'est par une autre espece de faste.

Certain Sophiste voulut un jour montrer la subtilité de son esprit à Diogene; Vous n'êtes pas ce que je suis, lui dit-il, je suis un homme. Ce raisonnement seroit vrai, répondit Diogene, si tu avois commencé par dire que tu n'es pas ce que je suis, parceque tu aurois conclu que tu n'es pas un homme.

On lui demanda en quel endroit de la Grece il avoit vû des hommes sages: j'ai bien vû des enfans à Lacedemone, repondit-il, mais pour des hommes, je n'en ai vû nulle part.

Il se promenoit un jour en plein midi une lanterne allumée à la main; on lui demanda ce qu'il cherchoit? Je cherche un homme, répondit-il.

Un autrefois il se mit à crier dans le milieu d'une ruë; ô hommes, ô hommes; quantité de gens s'assemblerent autour de lui: Diogene les chassoit avec son bâton; c'est des hommes que j'appelle, dit-il.

Demosthene dînoit un jour dans un cabaret;

ret ; il vit passer Diogene ; il se cacha aussitôt. Diogene l'apperçut ; ne te cache point, lui dit-il, car plus tu te caches dans le cabaret, & plus tu t'y enfonces.

Il vit une autrefois des étrangers qui étoient venus exprès pour voir Demosthene. Diogene alla droit à eux ; il le leur montroit avec son doigt, & leur disoit en riant : tenez, tenez, regardez-le bien, le voilà ce grand Orateur d'Athênes.

Diogene se rencontra un jour dans un palais magnifique où l'or & le marbre étoient en grande abondance. Après en avoir consideré toutes les beautez, il se mit à tousser ; il fit deux ou trois efforts & cracha contre le visage d'un Phrygien qui lui montroit ce palais. Mon ami, lui dit-il, je n'ai point vû d'endroit plus sale où je puisse cracher.

Un jour il entra à demi rasé dans une chambre où de jeunes gens se réjouissoient ensemble ; il fut contraint d'en sortir avec de bons coups. Diogene pour les punir écrivit sur un morceau de papier le nom de tous ceux qui l'avoient frapé ; il attacha ce papier sur son épaule & se promenoit au milieu des ruës, afin de les faire connoître à tout le monde & de les décrier.

Un jour certain scelerat lui reprochoit sa pauvreté : Je n'ai jamais vû punir personne pour ce sujet là, dit-il, mais j'ai bien vû pendre des gens parcequ'ils étoient des fripons.

Il disoit souvent que les choses les plus utiles étoient ordinairement les moins estimées : qu'une statuë coûtoit trois mille écus, & qu'un boisseau de farine ne se vendoit pas vingt sols.

Un

Un jour comme il étoit prêt d'entrer dans un bain, il trouva l'eau fort sale : quand on s'est baigné ici, dit-il, où va-t-on se laver ?

Diogene fut pris un jour près de Cheronée par des Macedoniens qui l'allerent presenter aussitôt au Roi Philippe : Philippe lui demanda ce qu'il étoit : Je suis l'espion de ton avidité insatiable, repondit-il. Le Roi fut si content de sa réponse, qu'il le mit liberté & le renvoya.

Diogene croyoit que les sages ne pouvoient jamais manquer de rien, & que c'étoit à eux à disposer de tout ce qui étoit au monde ; toutes ces choses appartiennent aux Dieux, disoit-il ; les Sages sont amis des Dieux ; entre amis toutes choses sont communes, & par conséquent toutes choses appartiennent aux Sages ; c'est ce qui faisoit que quand il avoit besoin de quelque chose, il disoit qu'il la redemandoit à ses amis.

Un jour Alexandre passant par Corinthe eut la curiosité de voir Diogene qui y étoit pour lors ; il le trouva assis au soleil dans le Cranée où il racommodoit son tonneau avec de la glu. Je suis le grand Roi Alexandre, lui dit-il ; & moi je suis ce chien de Diogene, répondit le Philosophe : Ne me crains-tu point, continua Alexandre ? Est-tu bon ou mauvais, reprit Diogene ? Je suis bon répartit Alexandre ; Hé qui est-ce qui craint ce qui est bon, reprit Diogene ? Alexandre admira la subtilité d'esprit & les manieres libres de Diogene : après s'être entretenu quelque tems avec lui, il lui dit ; je vois bien que tu manques de beaucoup de choses, Diogene, je se-

rai bien aise de te secourir : demande-moi tout ce que tu voudras. Retire-toi un peu à côté, répondit Diogene, tu empêches que je ne jouisse du soleil. Alexandre demeura fort surpris de voir un homme au-dessus de toutes les choses humaines. Lequel est le plus riche, continua Diogene, de celui qui est content de son manteau & de sa besace, ou de celui à qui un Royaume entier ne suffit pas, & qui s'expose tous les jours à mille dangers afin d'en augmenter les limites ? Les courtisans d'Alexandre étoient fort indignez qu'un tel Roi fit tant d'honneur à un chien comme Diogene, qui ne se levoit pas même de sa place. Alexandre s'en apperçut ; il se retourna, & leur dit, si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogene.

Un jour comme Diogene passoit en Egine, il fut pris par des Pirates qui le menerent en Crete, & l'exposerent au marché : il n'en fut pas plus chagrin ; il ne parut pas même se mettre en peine de son malheur. Il vit un certain Xeniade bien gras & bien habillé : Il faut me vendre à celui-ci, dit-il, car je vois qu'il a besoin d'un maître. Comme Xeniade s'approchoit pour le marchander, il lui dit, viens enfant, viens marchander un homme. On lui demanda ce qu'il sçavoit faire, il répondit qu'il avoit le talent de commander aux hommes. Héraut, dit-il, crie dans le marché si quelqu'un a besoin d'un maître qu'il le vienne acheter. Celui qui le vendoit lui défendoit de s'asseoir ; qu'importe, dit Diogene, on achete bien des poissons dans quelque posture qu'ils soient, & je m'étonne qu'on ne mar-

chan-

chande pas seulement un couvercle de marmite sans l'avoir sonné pour connoître si le métal en est bon, & que quand on achete un homme, on se contente de le regarder. Quand le prix fut arrêté, il dit à Xeniade : quoique je sois à présent ton Esclave, tu n'as qu'à te disposer à faire ce que je voudrai ; car soit que je te serve de Médecin ou d'Intendant, n'importe si je suis esclave ou libre, il faudra m'obéir.

Xeniade lui donna ses enfans à instruire : Diogene en eut grand soin ; il leur fit apprendre par cœur les plus beaux endroits des Poëtes, avec un abregé de sa Philosophie qu'il composa exprès pour eux. Il les faisoit exercer à la lutte, à la chasse, à monter à cheval, & à tirer de l'arc & de la fronde. Il les accoutuma à vivre de choses fort simples & à ne boire que de l'eau dans leurs repas ordinaires. Il vouloit qu'on les rasât jusqu'à la peau. Il les menoit avec lui dans les ruës vêtus fort négligemment, & souvent sans sandales & sans tunique. Ces enfans de leur côté aimoient fort Diogene, & prenoient un soin particulier de le recommander à leurs parens.

Pendant que Diogene étoit ainsi dans l'esclavage, quelques amis s'interesserent pour l'en tirer. Vous êtes des fous, leur dit-il, vous vous moquez bien de moi : ne sçavez-vous pas que le lion n'est jamais esclave de ceux qui le nourrissent ? Au contraire ce sont ceux qui le nourrissent qui sont ses esclaves.

Un jour Diogene entendit un Héraut qui publioit que Dioxipe avoit vaincu des hommes aux Jeux Olympiques. Mon ami, lui

dit-il, dis des esclaves & des malheureux; c'est moi qui ai vaincu des hommes.

Quand on lui disoit, vous êtes vieux, il faudroit vous reposer à présent. Quoi, dit-il, si je courois faudroit-il me relâcher à la fin de ma course? Ne seroit-il pas plus à propos que je fisse tous mes efforts?

En se promenant dans les ruës il apperçut un homme qui avoit laissé tomber du pain, & qui avoit honte de le relever. Diogene ramassa une bouteille cassée & la promena par toute la ville, pour lui faire connoître qu'on ne devoit pas rougir quand on tâchoit à ne rien perdre.

Je suis comme les bons Musiciens, disoit-il, je quitte le son véritable pour le faire prendre aux autres.

Un homme le vint un jour trouver pour être son disciple, Diogene lui donna un jambon à porter, & lui dit de le suivre: cet homme eut honte de porter ce jambon dans les ruës, il le jetta à terre & s'en alla. Diogene le rencontra quelques jours après: quoi disoit-il, un jambon a rompu notre amitié?

Il apperçut en se promenant une femme tellement prosternée devant les Dieux, qu'elle en étoit même découverte par derriere: Diogene accourut à elle; ne crains-tu pas, pauvre femme, lui dit-il, que les Dieux qui sont aussi-bien derriere toi que devant, ne te voïent dans une posture indécente.

Quand Diogene réfléchissoit sur sa vie, il disoit en riant, que toutes les imprécations qu'on faisoit ordinairement dans les tragedies, étoient tombées sur lui; qu'il étoit sans mai-

ſon, ſans ville, ſans patrie, pauvre, vivant au jour le jour; mais qu'il oppoſoit ſa fermeté à la fortune, la nature à la coutume, & la raiſon aux troubles de l'ame.

Un homme vint un jour le conſulter pour ſçavoir à quelle heure il devoit manger; ſi tu es riche, lui dit-il, mange quand tu voudras; ſi tu es pauvre, quand tu pourras.

Les Athéniens le prierent de ſe faire aſſocier dans leurs miſteres, & lui aſſurerent que ceux qui y étoient initiez tenoient le premier rang dans l'autre monde: ce ſeroit une choſe bien ridicule, répondit Diogene, qu'Ageſilaus & & Epaminondas reſtaſſent dans la bouë, pendant que vos initiez qui ſont des malheureux, habiteroient des Iſles fortunées.

Il avoit coutume de ſe parfumer les pieds: quand on lui en demandoit la raiſon, il diſoit que l'odeur des parfums qu'on ſe mettoit à la tête étoit auſſi-tôt perduë dans l'air, au lieu que quand on ſe parfumoit les pieds l'odeur en montoit au nez.

Un infame Eunuque avoit fait écrire ſur la porte de ſa maiſon, qu'il n'entre rien de mauvais par cette porte: Diogene dit, & le maître du logis par où entrera-t-il?

Quelques Philoſophes vouloient un jour lui prouver qu'il n'y avoit point de mouvement: Diogene ſe leva & commença à ſe promener; que faites-vous lui dit ce Philoſophe? Je réfute vos raiſons, répondit Diogene.

Quand quelqu'un lui parloit d'Aſtrologie, il lui diſoit, y a-t'il long-tems que tu es revenu des cieux?

Platon avoit défini que l'homme étoit un ani-

animal à deux pieds sans plumes : Diogene pluma un cocq qu'il cacha sous son manteau, & s'en alla à l'Academie : il tira aussi-tôt le cocq de dessous son manteau, & dit en le jettant au milieu de l'école : voilà l'homme de Platon. Platon fut obligé d'ajoûter à sa définition, que cet animal avoit de larges ongles.

Diogene passant par Megares vit des enfans tous nuds, & des moutons bien couverts de l'aine ; il vaut beaucoup mieux, dit-il, être ici mouton qu'enfant.

Un jour comme il mangeoit, il vit de petites souris ramasser des mies de pain sous sa table ; ah ! dit-il, Diogene nourrit aussi des Parasites.

Comme il sortoit du bain on lui demanda s'il y avoit beaucoup d'hommes qui se baignoient ; il répondit, que non : mais, lui dit-on, n'y a-t'il pas une grande confusion de monde ? Oui, répondit-il, très-grande.

On le pria un jour de se trouver à un festin ; il ne le voulut pas, parcequ'il y avoit été le jour précedent, & qu'on ne l'en avoit point remercié.

Un homme portant une poutre sur son épaule le heurta sans y penser, & lui dit prenez-garde ; comment, répondit Diogene, veux tu me frapper une seconde fois. Quelque tems après il eut encore pareille avanture : il donna un coup de bâton à celui qui l'avoit heurté, & lui dit prend garde toi-même.

Il étoit un jour si percé de pluye, que l'eau dégoûtoit de tous les endroits de son manteau : ceux qui le regardoient avoient grande com-

compassion de lui. Platon qui se trouva-là par hazard, leur dit: si vous voulez qu'il soit véritablement malheureux, allez vous-en & ne le regardez pas.

Un jour un homme lui donna un souflet: je ne sçavois pas dit-il, que je dusse marcher dans les ruës la tête armée.

Une autrefois on lui demanda ce qu'il vouloit pour qu'on lui donnât un souflet: un casque, répondit-il.

Midias un jour lui donna plusieurs coups de poings, & lui dit: va te plaindre, tu auras trois mille livres d'amende. Le lendemain Diogene prit un gantelet de fer, & alla décharger un grand coup de poing sur la tête de Midias: va-t'en te plaindre toi-même, tu auras une pareille amende.

Lisias l'Apoticaire lui demanda s'il croïoit qu'il y eût des Dieux: comment ne le croirois-je pas, puisque je sçai qu'ils n'ont point de plus grands ennemis que toi.

Un jour Diogene vit un homme qui se lavoit dans de l'eau, esperant se purifier: ô malheureux, lui dit-il, ne sçais tu pas bien que quand tu te laverois jusqu'à demain, cela ne t'empêcheroit point de faire des fautes de grammaire! cela ne te délivrera pas non plus de tes crimes.

Il apperçut une autre fois un enfant dans une posture indécente; il courut droit à son Précepteur & lui donna un coup de bâton; pourquoi instruits-tu si mal ton disciple, lui dit-il?

Un homme vint un jour lui montrer une horoscope qu'il avoit dressée; voilà quelque

chose de beau, dit Diogene, mais c'est pour nous empêcher de mourir de faim.

Il blamoit fort tous ceux qui se plaignoient de la fortune: les hommes, disoit-il, demandent toujours ce qui leur paroît être un bien, mais non pas ce qui l'est véritablement.

Diogene sçavoit bien que plusieurs personnes approuvoient sa vie; mais comme peu de gens se mettoient en devoir de l'imiter, il disoit qu'il étoit un chien fort estimé, mais qu'aucun de ceux qui le louoient n'avoit assez de courage pour venir à la chasse avec lui.

Il reprochoit à ceux qui étoient épouvantez de leurs songes, qu'ils ne faisoient aucune attention aux choses qui leur venoient dans l'esprit lorsqu'ils veilloient, & qu'ils examinoient avec superstition tout ce qui se passoit dans leur imagination pendant qu'ils dormoient.

Un jour en se promenant il apperçut une femme dans une litiere; il dit, ce ne devroit pas être là une cage pour un si méchant animal.

Les Athéniens aimoient fort Diogene, & avoient beaucoup de considération pour lui. Ils firent fouetter publiquement un jeune homme qui avoit cassé son tonneau, & lui en redonnerent un autre.

Tout le monde publioit le bonheur de Calisthéne qui étoit tous les jours à faire bonne chere à la table d'Alexandre: & moi disoit Diogene, je trouve Calisthéne bien malheureux, par la seule raison qu'il dîne & soupe tous les jours avec Alexandre.

Cratere fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez

chez lui, Diogene lui dit, qu'il aimoit beaucoup mieux ne manger que du pain à Athénes que d'aller vivre magnifiquement dans son Palais.

Perdiccas le menaça un jour de le tuer s'il ne le venoit voir; tu ne feras pas là une grande action, répondit Diogene, le moindre petit animal venimeux en pourroit bien faire autant, & je t'assure que Diogene n'a aucun besoin de Perdiccas, ni de sa grandeur pour vivre heureux. Helas! s'écrioit-il, les Dieux sont fort liberaux à accorder la vie aux hommes: mais tous les agrémens qui y sont attachez, demeurent méconnus aux gens qui ne songent qu'à faire bonne chere, & à se parfumer.

Il vit un jour un homme qui se faisoit chausser par un esclave: tu ne seras pas content, dit-il, jusqu'à ce qu'il te mouche; de quoi te servent tes mains?

Une autrefois en passant il vit des Juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le trésor public: voilà de grands voleurs, disoit-il, qui en conduisent un petit.

Il disoit qu'un riche ignorant étoit une brebis couverte d'une toison d'or.

Un jour comme il étoit au milieu d'un marché, il se mit à se gratter. Ah! plût aux Dieux, dit-il, qu'à force de me gratter le ventre, je pusse me faire passer la faim quand je voudrois.

Comme il entroit dans un bain, il apperçut un jeune homme qui faisoit des mouvemens fort adroits, mais peu honnêtes; plus

tu feras bien, plus tu ſeras blamable, lui dit-il.

Une autre fois en traverſant une ruë il vit au-deſſus de la maiſon d'un prodigue, un écriteau qui marquoit qu'elle étoit à vendre: Je ſçavois bien, dit-il, que la grande yvrognerie obligeroit ton maître à vomir.

Un jour un homme lui reprocha ſon exil: Ah! pauvre malheureux, lui dit Diogene, j'en ſuis très-content; c'eſt ce qui a fait que je ſuis devenu Philoſophe.

Un autre lui dit quelque tems après: les Synopéens t'ont condamné à un banniſſement perpetuel; & moi répondit-il, je les ai condamnez à reſter dans leur vilain païs ſur le rivage du Pont Euxin.

Il prioit quelquefois des ſtatuës de lui accorder des graces: on lui en demandoit la raiſon; c'eſt afin, diſoit-il, de m'accoutumer à être refuſé.

Quand ſa pauvreté l'obligeoit à demander l'aumône, il diſoit au premier qu'il rencontroit, ſi tu as déja donné quelque choſe à quelqu'un, fais moi auſſi la même grace; & ſi tu n'as jamais rien donné à perſonne, commence par moi.

On lui demandoit un jour de quelle maniere Denis le tiran en uſoit avec ſes amis: comme on fait, dit-il, avec des bouteilles qu'on pend quand elles ſont pleines, & qu'on jette lorſqu'elles ſont vuides.

Il apperçut un jour dans un cabaret un prodigue qui ne mangeoit que des olives: ſi tu avois toujours dîné ainſi, tu ne ſouperois pas ſi mal à préſent.

Il disoit que les désirs dereglez étoient la source de tous les malheurs.

Que les honnêtes gens étoient les portraits des Dieux.

Que le ventre étoit le goufre de la vie.

Qu'un discours bien poli étoit un filet de miel, & que l'amour étoit l'occupation des gens oisifs.

On lui demanda un jour quel étoit l'état le plus malheureux : c'est d'être vieux & pauvre, répondit-il.

Une autre-fois on lui demanda ce qu'il y avoit de meilleur dans le monde : il dit que c'étoit la liberté.

Quelqu'un s'avisa de lui dire : quel est la bête qui mort le plus fort ? Entre les farouches, répondit-il, c'est un médisant, & entre les apprivoisez, c'est un flateur.

Un jour en se promenant, il vit des femmes penduës à des branches d'oliviers. Ah ! plût aux Dieux, s'écria-t-il, que tous les arbres rapportassent de tels fruits.

Un homme vint lui demander à quel âge il falloit se marier ; quand on est jeune, répondit Diogene, il n'est pas encore tems, & quand on est vieux, il est trop tard.

On lui demanda pourquoi l'or étoit d'une couleur pâle : c'est qu'il a beaucoup d'envieux, répondit-il.

On le pressoit un jour de courir après Manés son esclave qui s'en étoit enfui ; il seroit fort ridicule, dit-il, que Manés se passât bien de Diogene, & que Diogene ne pût se passer de Manés.

Certain Tiran lui demanda un jour quel ai-

rain

rain étoit le plus propre à faire une statuë : c'est celui dont on a fait celle d'Harmodius, & d'Aristogiton grands ennemis des Tirans.

Un jour Platon expliquoit ses idées, & parloit de la forme d'une table, & de celle d'un verre : Je vois bien une table & un verre, lui dit Diogene ; mais je ne sçai ce que c'est que la forme d'une table, non plus que celle d'un verre ; cela est vrai, dit Platon, car pour voir une table & un verre, il ne faut avoir que des yeux, au lieu que pour connoître la forme d'une table & celle d'un verre, il faut avoir de l'esprit.

On demanda une fois à Diogene ce qu'il pensoit de Socrate : il dit que c'étoit un fou.

Un jour il apperçut un jeune homme qui rougissoit : courage, mon enfant, lui dit-il, voilà la couleur de la vertu.

Deux Jurisconsultes le choisirent pour leur arbitre ; il les condamna tous les deux, l'un parcequ'il avoit effectivement volé ce dont on l'accusoit, & l'autre parcequ'il se plaignoit à tort, puisqu'il n'avoit rien perdu qu'il n'eût volé lui-même à un autre.

On lui demanda un jour pourquoi on donnoit plûtôt l'aumône aux borgnes & aux boiteux, qu'aux Philosophes ; c'est, répondit-il, parceque les hommes s'attendent plûtôt à devenir borgnes ou boiteux, que Philosophes.

Quelqu'un lui demanda s'il n'avoit ni valet ni servante : non, répondit Diogene, & qui vous enterrera, reprit l'autre? C'est celui qui aura besoin de ma maison, répliqua Diogene.

Certain homme lui reprocha qu'il avoit fait autrefois de la fausse monnoye : il est vrai,

ré-

répondit Diogene, qu'il y a eu un tems que j'étois ce que tu es aujourd'hui, mais jamais en ta vie tu ne deviendras ce que je suis.

Aristipe le rencontra un jour comme il lavoit des herbes : Diogene, lui dit-il, si tu sçavois te rendre agréable aux Rois, tu n'aurois pas la peine de laver des herbes. Et toi, répondit Diogene, si tu connoissois le plaisir qu'il y a à laver des herbes, tu te mettrois peu en peine de plaire aux Rois.

Une autrefois il entra dans l'école d'un certain maître qui avoit peu d'écoliers & quantité de figures de Muses & d'autres Divinitez : Tu as ici beaucoup de disciples, lui dit Diogene, mais c'est en comptant les Dieux.

On lui demanda un jour de quel païs il étoit : Il répondit qu'il étoit citoïen du monde ; voulant montrer que les Sages ne devoient être attachez à aucun païs.

Il vit une fois passer un prodigue ; il lui demanda une mine. Pourquoi lui dit ce prodigue, ne demandes-tu qu'une obole * aux autres, & qu'à moi tu demandes une mine ? C'est parce, répondit-il, que les autres m'en donneront encore une fois, & que je doute fort que tu sois en état de le faire dans la suite.

On lui demanda si la mort étoit un mal : Comment cela se pourroit-il faire, répondit-il, puisque nous ne la sentons pas, lors même qu'elle est présente.

Diogene vit un jour un mal-adroit qui alloit tirer ; il courut aussi-tôt se mettre la tête devant le but. On lui en demanda la raison, c'est de crainte qu'il ne me frappe, répondit-il.

An-

* Voyez les Notes de la page 152, sur la valeur de cette Monnoye.

Antisthéne étoit dans son lit fort malade; Diogene entra dans sa chambre : avez-vous besoin d'un ami, lui dit-il, pour lui faire connoître que c'étoit dans le tems de l'affliction que les veritables amis étoient nécessaires. Diogene connut qu'Antisthéne souffroit impatiemment son mal. Il s'en alla un autre fois chez lui un poignard sous son manteau : Antisthéne lui dit. Ah ! qui est-ce qui me délivrera des douleurs que je souffre ? Diogene tira son poignard ; c'est celui-ci, lui dit-il : Je cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antisthéne : mais non pas de la vie.

Quand on disoit à Diogene que quantité de gens se moquoient de lui : Qu'importe, répondoit-il, je me tiens pour moqué, & peut-être que c'est d'eux que les ânes se moquent, lorsqu'ils montrent leurs dents en grinçant, & qu'ils paroissent rire. Mais, lui disoit-on, ils ne se mettent guéres en peine des ânes; & moi, repliquoit-il, je me soucie aussi très-peu de ces gens-là.

Un jour on lui demanda pourquoi tout le monde l'appelloit chien. C'est, répondit-il, parceque je flatte ceux qui me donnent, que j'aboye après ceux qui ne me donnent rien, & que je mors les méchans.

Une autrefois on lui demanda quel espece de chien il étoit : Quand j'ai faim, dit-il, je tiens de la nature du levrier, je caresse tout le monde : mais lorsque je suis saoul, je tiens du dogue, je mors tous ceux que je rencontre.

Il vit un jour passer le Rheteur Anaximene qui avoit le ventre extrêmement gros: Donne-moi

moi un peu de ton ventre, lui dit-il, tu me feras un grand plaisir, & en même-tems tu te délivreras d'un pesant fardeau.

Quand on lui reprochoit pourquoi il mangeoit au milieu des ruës & des marchez? C'est que la faim me prend-là, de même que par tout ailleurs, répondoit-il.

Un jour comme il retournoit de Lacedemone à Athênes, on lui demanda, d'où il venoit: Je viens de chez des hommes, répondit-il, & je retourne chez des femmes.

Il comparoit ordinairement les belles Courtisannes à d'excellent vin empoisonné. Il les appelloit les Reines des Rois, parcequ'elles obtenoient d'eux tout ce qu'elles vouloient.

Certain homme admiroit un jour la grande quantité de présens qui étoient dans un temple de la Samothrace. Il y en auroit encore bien davantage, dit Diogene, si tous ceux qui ont péri en avoient offert au lieu de ceux qui se sont sauvez.

Un jour comme il mangeoit au milieu d'une ruë, quantité de gens s'assemblerent au tour de lui, & l'appellerent chien; c'est vous autres qui êtes des chiens, leur dit-il, car vous vous assemblez au tour d'un homme qui mange.

Certain méchant Athlete qui mouroit de faim dans sa profession s'avisa de se faire medecin. Diogene le rencontra & lui dit: Tu as à présent un beau moïen de te vanger de ceux qui t'ont battu autrefois.

Un jour comme il se promenoit, il apperçut le fils d'une Courtisanne qui jettoit des pierres au milieu d'une troupe: mon enfant lui

lui dit-il, prens garde de frapper ton pere.

Un homme lui redemanda une fois un manteau qu'il avoit à lui : si tu me l'as donné, dit Diogene, il est à moi à présent, & si tu n'as fait que le prêter, je m'en sers encore actuellement ; attens que je n'en aye plus de besoin.

Quand on lui reprochoit qu'il buvoit dans des cabarêts : je me fais bien raser dans la boutique d'un Barbier, répondoit-il.

Un jour il entendit qu'on disoit du bien d'un homme qui lui avoit donné l'aumône: on devroit bien plûtôt me louër, dit Diogene, d'avoir mérité qu'on me la donnât.

Quand on lui demandoit quel profit il avoit tiré de sa Philosophie ? quand elle ne m'auroit jamais servi d'autre chose, disoit-il, que d'être préparé à souffrir tout ce qui m'arrivera jamais, j'en serois assez content.

Quand il eût appris que les Athéniens avoient déclaré qu'Alexandre étoit Bacchus: il leur dit pour se moquer d'eux ; hé ! que ne me faites-vous Serapis* ?

On lui reprochoit un jour qu'il logeoit dans des lieux malpropres. Le soleil, dit-il, entre bien dans des endroits qui sont encore beaucoup plus sales, & s'il ne se gâte pas.

Certain homme s'avisa de lui dire : mais toi qui ne sçais rien, comment as tu la hardiesse de te mettre au rang des Philosophes? Quand je n'aurois d'autre mérite, répondit-il, que celui de pouvoir contrefaire le Philosophe, cela suffit pour dire que je le suis.

On lui vint un jour présenter un jeune homme

* Dieu que les Egyptiens adoroient sous la figure d'un beuf.

homme pour être son disciple, on lui en disoit tous les biens imaginables; qu'il étoit sage, de bonnes mœurs, & qu'il sçavoit beaucoup. Diogene écouta tout fort tranquillement: puisqu'il est si accompli, dit-il, il n'a aucun besoin de moi; pourquoi donc me l'amenez-vous?

Il entroit une fois sur un théatre lorsque tout le monde en sortoit : on lui en demanda la raison, il dit que c'etoit ce qu'il avoit résolu de faire pendant toute sa vie.

Denis le tyran après avoir été chassé de son Royaume de Syracuse se retira à Corinthe où la pauvreté l'obligea d'enseigner la jeunesse pour s'empêcher de mourir de faim. Diogene entra un jour dans son école, il entendit les enfans qui crioient. Denis crut qne Diogene le venoit consoler dans ses miseres: Diogene, lui dit-il, je te suis bien obligé; hélas! Tu vois l'inconstance de la fortune! malheureux, répondit Diogene, je suis bien surpris de te voir encore en vie, toi qui as fait tant de maux dans ton Royaume; & je vois bien que tu n'es pas meilleur maître d'école, que tu n'as été Roi.

Il vit un jour quelques personnes qui faisoient des sacrifices aux Dieux pour avoir un fils; vous songez bien plutôt, leur dit-il, à demander un fils, qu'un honnête homme.

Un jour il apperçut un beau jeune homme, qui parloit de vilenies : n'as-tu pas de honte, dit-il, de tirer une épée de plomb d'une gaine d'yvoire.

Il disoit que les gens qui parloient bien de la vertu, & qui ne faisoient rien de tout ce

qu'ils enseignoient, étoient semblables à des instrumens de musique, qui rendent un son très-agréable sans avoir aucun sentiment.

Un homme lui dit un jour: Je ne suis pas propre à la Philosophie: pourquoi vis-tu donc, malheureux, lui répondit-il? puisque tu désesperes de pouvoir jamais bien vivre.

Une autre fois il apperçut un jeune homme qui faisoit quelque chose de malhonnête: n'as-tu point honte, lui dit-il, d'avilir l'avantage que la nature te donne; la nature t'a fait naître homme, & tu t'efforces de devenir femme?

Il disoit que presque tout le monde vivoit dans la servitude, que les esclaves obéïssoient à leurs passions: que toutes choses consistoient dans l'usage. Qu'une personne accoutumée à vivre délicieusement dans la mollesse & dans les plaisirs, ne pouvoit jamais s'en retirer; & qu'au contraire le mépris de la vie délicieuse étoit un vrai plaisir aux gens qui étoient accoutumez à vivre d'une autre maniere.

Il croyoit que la pudeur étoit une foiblesse; il n'avoit point de honte de faire devant tout le monde les choses les plus indécentes. Si souper est une bonne chose, disoit-il, pourquoi ne pas souper aussi-bien au milieu d'un marché, que dans une chambre?

On lui demanda un jour où il vouloit être enterré quand il seroit mort? au milieu de la campagne, répondit-il. Comment! répondit quelqu'un, ne craignez-vous point de servir de pâture aux oiseaux & aux bêtes farouches? il faudra mettre mon bâton auprès de moi, répondit Diogene, afin que je les puisse chas-

chasser quand ils voudront venir : mais, lui dit-on, vous n'aurez plus de sentiment : & qu'importe donc s'ils me mangent ou non, répondit Diogene, puisque je ne les sentirai point.

Quelques-uns disent qu'étant parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il mangea un pied de bœuf crud qui lui causa une si grande indigestion qu'il en creva. D'autres disent que se sentant accablé de vieillesse, il retint son haleine & se fit mourir lui-même. Ses amis vinrent le lendemain, ils le trouverent envelopé dans son manteau ; ils le découvrirent, se doutant bien qu'il ne dormoit pas, car il étoit toujours fort éveillé : ils le trouverent mort. Il y eut une grande contestation entre eux à qui l'enterreroit ; ils furent tout prêts d'en venir aux mains ; les Magistrats & les anciens de Corinthe arriverent à propos & les appaiserent. Diogene fut enterré magnifiquement proche de la porte, qui est vers l'Istme. On érigea à côté de son tombeau une colomne sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros. La mort de ce Philosophe arriva justement le même jour qu'Alexandre le grand mourut à Babylone en la cent quatorziéme Olympiade. Diogene fut honoré de plusieurs statuës que differens particuliers lui érigerent après sa mort, avec des inscriptions fort honorables.



CRATE'S

Contemporain de Polemon, qui fut successeur de Xenocrate dans l'Ecole Platonique, vivoit sous la 113 *Olympiade.*

CRATE'S le Cynique fut un des principaux disciples du fameux Diogene; il étoit fils d'Ascondus Thébain, d'une famille très-considerable, & qui possedoit de grands biens. Il se trouva un jour à une tragédie où il remarqua que Telephus quitta toutes ses richesses pour se faire Cynique; cela le toucha; il résolut aussi-tôt d'embrasser le même parti; il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens qu'il mit entre les mains d'un banquier, & le pria de les rendre à ses enfans en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit; mais s'ils avoient assez d'élévation pour être Philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoyens de Thébes, parceque les Philosophes n'avoient besoin de rien. Ses parens vinrent un jour le prier de changer de résolution, & de prendre un autre parti; il les chassa de sa maison, & les poursuivit à coups de bâton.

Pendant l'été Cratés portoit un manteau fort

fort pesant, & étoit vêtu très-legerement dans la plus grande rigueur de l'hiver, afin de se faire à toutes sortes d'injures du tems & d'incommoditez. Il entroit effrontement dans toutes sortes de maisons pour faire des réprimandes sur toutes les choses qui lui déplaisoient; il couroit après les femmes de mauvaise vie, & leur disoit des injures afin de s'en attirer à lui-même, & de s'accoutumer par ce moyen à les souffrir dans d'autres occasions. Il vivoit assez durement, & ne buvoit jamais que de l'eau, de même que tous les autres Cyniques.

L'Orateur Metrocle n'osoit plus paroître en public, parcequ'il ne se retenoit pas aisément & qu'il lui arrivoit toujours en parlant de laisser échaper certains vents dont le bruit lui faisoit tant de honte qu'il s'étoit renfermé dans sa maison où il avoit résolu de passer tristement le reste de sa vie. Cratés en entendit parler; il mangea aussi-tôt quantité de lupins *, afin de se remplir le corps de vents, & s'en alla au logis de Metrocle; il lui dit plusieurs belles paroles pour lui faire connoître qu'il ne devoit point avoir de honte, puisqu'il n'avoit fait aucun mal; que ces choses-là arrivoient à tout le monde, & qu'il seroit fort surprenant que cela ne lui arrivât pas aussi. Pendant qu'il parloit, les lupins qu'il avoit mangé faisoient leur effet; le bon exemple de Cratés encouragea tellement Metrocle, qu'il reconnut sa foiblesse; il se mit au-dessus de toutes sortes de bienséances; il brûla tous les écrits qu'il avoit de Theophraste,

* Espece de pois Sauvages.

ſous qui il avoit étudié, & s'attacha à Cratés qui en fit un fort bon Cynique. Metrocle fut enſuite fort diſtingué entre les Philoſophes de la Secte, & fit pluſieurs diſciples qui eurent de la réputation; mais à la fin, comme il ſe ſentoit vieux & infirme, le dégoût de la vie le prit: il s'étrangla lui-même.

Cratés étoit fort laid, & pour paroître encore plus extraordinaire & plus hideux, il avoit couſu des peaux de moutons par-deſſus ſon manteau, en ſorte que quand on l'appercevoit, on avoit peine à diſtinguer quelle eſpece d'animal ce pouvoit être. Il étoit d'ailleurs fort adroit dans toutes ſortes d'exercices, & quand il alloit ſe preſenter dans des lieux publics pour luter & pour faire quelqu'autre choſe ſemblable, tous ceux qui étoient là ne pouvoient s'empêcher de rire, à cauſe de ſa figure, & de ſon habit extraordinaire. Cratés ne s'étonnoit point de cela; il levoit les mains en haut: prend patience, ô Cratés, s'écrioit-il, ceux qui ſe moquent de toi préſentement pleureront dans un inſtant, & tu auras le plaiſir de voir qu'ils t'eſtimeront heureux, lorſqu'ils ſe blâmeront eux-mêmes de leur lâcheté.

Il alla un jour prier certain maître d'accorder une grace à un de ſes diſciples; au lieu de lui embraſſer les genoux, il lui embraſſa les cuiſſes: ce maître trouva cela fort extraordinaire, & voulut s'en fâcher: qu'importe, lui dit Cratés, tes cuiſſes ne ſont-elles pas à toi de même que tes genoux?

Il diſoit qu'il étoit impoſſible de trouver des gens qui n'euſſent jamais fait aucune faute;

mais

mais que des grenades pouvoient être très-belles, quoiqu'il s'y rencontrât quelque petit grain de pouri.

Les Magiſtrats d'Athênes l'accuſerent une fois de porter du linge, contre leur défenſe: Theophraſte en porte bien auſſi, leur dit Cratés, & ſi vous voulez je vous le ferai voir tout à l'heure: les Magiſtrats ne le pouvoient croire; ils ſuivirent Cratés qui les mena dans une boutique de Barbier, & leur montra pour ſe moquer d'eux, Theophraſte ayant autour de lui un linge à barbe: Tenez, leur dit-il, ne voyez-vous pas que Theophraſte porte auſſi du linge?

Cratés vouloit que ſes diſciples fuſſent entierement détachez des biens de ce monde: Je ne poſſede rien que ce que j'ai appris, diſoit-il, & j'ai abandonné tout le reſte aux gens qui aiment le faſte: il les exhortoit ſur toutes choſes à fuir les plaiſirs, parceque rien n'étoit plus convenable à un Philoſophe que la liberté, & qu'il n'y avoit point de maître plus tyrannique que la volupté.

La faim, diſoit-il, fait paſſer l'amour; ſi ce remede n'eſt pas ſuffiſant, le tems ordinairement en vient à bout; ſinon il ne reſte plus qu'à prendre une corde & à ſe pendre.

Quand il parloit des mœurs corrompuës de ſon ſiecle, il ne pouvoit s'empêcher de blâmer la folie des hommes, qui n'épargnoient point l'argent dans des choſes honteuſes, pourvû qu'elles fuſſent conformes à leurs paſſions; & qui avoient regret de la moindre dépenſe qu'ils faiſoient dans des choſes honnêtes & très-profitables.

C'eſt lui qui a fait ce Journal qui a depuis été ſi célébre. Qu'on donne dix mines à un Cuiſinier, & à un Medecin une drachme; cinq talens à un flateur, & à un bon Conſeiller de la fumée, à une courtiſane un talent & une obole à un Philoſophe.

Quand on lui demandoit de quoi lui ſervoit ſa Philoſophie : à ſçavoir ſe contenter de légumes, répondoit-il, & à vivre ſans ſoin & ſans inquiétude.

Un jour Demetrius de Phalere lui envoya du vin avec quelques pains; Cratés fut fort indigné de ce que Demetrius s'étoit imaginé qu'un Philoſophe avoit beſoin de vin : il renvoya la bouteille d'un air ſevere. Ah! plût aux Dieux, s'écria-t-il, qu'il y eût auſſi des fontaines de pain.

Les manieres libres de Cratès plurent tellement à Hyparchia ſœur de Metrocles, qu'elle ne voulut point entendre parler de pluſieurs autres perſonnes conſidérables qui la recherchoient avec empreſſement; elle menaça ſes parens que ſi on ne la marioit pas à Cratés elle ſe tueroit elle-même. Ses parens firent humainement tout ce qu'ils purent pour lui ôter cette idée de l'eſprit; ils n'y purent jamais réuſſir, ils furent contraints d'avoir recours à Cratés même qu'ils prierent inſtamment de la détourner de cette réſolution; mais comme il n'en pouvoit venir à bout, il ſe leva & ſe dépouilla devant elle pour lui faire voir ſa boſſe & ſon corps tout de travers, il jetta auſſitôt par terre ſon manteau, ſa beſace & ſon bâton, afin que tu ne ſois point trompée, lui dit-il, voilà ton mari & tout ce qu'il poſſede;

de; regarde à présent ce que tu veux faire, car si tu m'épouses, je ne prétens pas que tu ayes d'autres richesses. Hyparchia ne balança point, elle préféra aussi-tôt Cratés à tout ce qu'elle avoit, aussi-bien qu'à tout ce qu'elle pouvoit prétendre; elle s'habilla en Cynique & devint encore plus effrontée que son mari. Ils faisoient ensemble les choses les plus infames au milieu des ruës & des places publiques, sans se mettre en peine de personne. Hyparchia n'abandonnoit jamais son mari; elle le suivoit par tout, & se trouvoit dans toutes les assemblées avec lui.

Un jour comme ils étoient à un festin chez Lysimachus, elle fit ce sophisme à l'impie Theodore, qui s'y étoit aussi rencontré: Si Theodore faisant certaines choses n'est pas blâmé, Hyparchia faisant la même chose ne doit pas être blâmée non plus: or Theodore en se frappant lui-même ne fait rien dont on le puisse blâmer; donc, dit-elle en lui appliquant un souflet, Hyparchia frappant Theodore ne doit point être blamée. Theodore ne répondit rien sur le champ à cet argument; mais il arracha le manteau de dessus l'épaule d'Hyparchia qui n'en parut pas plus étonnée; tenez, dit Theodore, voilà une femme qui a quitté sa tapisserie & sa toile: cela est vrai, répondit Hyparchia, mais crois-tu que j'aye si mal-fait de préférer la Philosophie à des éxercices de femmes?

De ce digne mariage de Cratés & d'Hyparchia vint un fils nommé Pasicles que son pere & sa mere eurent grand soin d'élever dans la Philosophie cynique.

Alexandre demanda un jour à Cratés, s'il ne feroit pas bien-aife qu'on rebâtit fa patrie: qu'eft-il befoin ! répondit Cratés, quelque autre Alexandre viendroit peut-être encore la détruire.

Il difoit qu'il n'avoit point d'autre patrie, que la pauvreté & le mépris de la gloire, fur quoi la fortune n'avoit aucun droit; qu'il étoit le citoïen de Diogene, & par conféquent exemt de toute forte d'envie.

Il irrita un jour le Muficien Nicodrome qui lui donna un grand coup de poing, & lui fit une boffe au front. Cratés mit fur cette boffe un morceau de papier, où il avoit écrit: Voilà l'ouvrage de Nicodrome; & il fe promenoit dans les ruës avec cet écriteau fur le front.

Il difoit que les richeffes des grands Seigneurs étoient comme les arbres qui naiffent dans les montagnes, & les rochers inacceffibles, qu'il n'y avoit que les milans & les corbeaux qui mangeoient les fruits de ces arbres; de même auffi il n'y avoit que les flateurs & les femmes de mauvaife vie qui profitoient du bien des grands Seigneurs, qu'un riche environné de flateurs, étoit un veau au milieu d'une troupe de loups.

Quand on lui demandoit jufqu'à quel tems il falloit s'appliquer à la Philofophie? c'eft, répondit-il, jufqu'à ce qu'on ait reconnu que les gens à qui on donne des armées à commander, ne font que des meneurs d'ânes.

Cratés auffi-bien que tous les autres Cyniques, négligeoit toutes fortes de fciences, excepté la Morale. Il vécut très-long-tems;

il étoit tout courbé de vieillesse vers les dernieres années de sa vie. Quand il se sentit approcher de sa fin, il disoit, en se considerant lui-même: Ah! pauvre bossu, tes longues années te vont mettre au tombeau; tu verras bientôt le palais des enfers. Il mourut ainsi de caducité & de défaillance. Le tems de sa plus grande vogue étoit vers la 113 Olympiade; c'étoit pour lors qu'il florissoit à Thébes, & qu'il effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'est lui qui a été le maître de Zenon, chef de la Secte des Stoïciens si renommée.



PIRRHON

Il vivoit un peu auparavant Epicure, vers la 120. *Olympiade.*

PIRRHON a été auteur de la secte qu'on a appellée des Pirrhoniens ou Sceptiques; il étoit fils de Plistarque de la ville d'Elée dans le Peloponese: il s'appliqua d'abord à la peinture, ensuite il fut disciple de Drison, & enfin du Philosophe Anaxarchus auquel il s'attacha tellement, qu'il le suivit jusques dans les Indes. Pirrhon pendant ce long voyage eut un très-grand soin de converser avec les Mages, les Gymnosophistes & tous les Philosophes Orientaux: après s'ê-

tre

tre instruit à fond de toutes leurs opinions, il ne trouva rien qui pût le contenter ; il lui parut que toutes choses étoient incompréhensibles ; que la verité étoit cachée dans le fond d'un abîme, & qu'il n'y avoit rien de plus raisonnable que de douter de tout, & ne jamais décider.

Il disoit que tous les hommes regloient leur vie sur de certaines opinions reçuës ; que chacun ne faisoit rien que par habitude, & qu'on éxaminoit chaque chose par rapport aux loix & aux coutumes établies dans chaque païs, mais qu'on ne sçavoit point si ces loix-là étoient bonnes ou mauvaises.

Dans les commencemens Pirrhon étoit pauvre & assez inconnu : il éxerçoit sa profession de peintre, & on a gardé long-tems à Elée plusieurs de ses ouvrages où il avoit fort bien réussi. Il vivoit dans une grande solitude, & ne se trouvoit dans aucune assemblée. Il faisoit souvent des voïages, & ne disoit jamais à personne l'endroit où il alloit. Il souffroit tout sans se mettre en peine de rien. Il se fioit si peu à ses sens, qu'il ne se détournoit ni pour rochers ni pour précipices, ni pour aucun autre péril ; il se seroit plutôt laissé écraser que de se ranger pour éviter la rencontre d'un chariot : Il y avoit toujours quelques-uns de ses amis qui le suivoient & qui avoient soin de le détourner dans les occasions. Il avoit l'esprit égal & s'habilloit en tout tems de la même maniere. Quand il disoit quelque chose, & que la personne à qui il parloit se retiroit pour quelque raison, & le laissoit seul, cela ne l'empêchoit pas de continuer jusqu'à

qu'à ce qu'il eût achevé, de même que si quelqu'un l'eût écouté. Il traitoit tout le monde avec la même indifference.

Un jour Anaxarchus étoit tombé malheureusement dans une fosse; comme il appelloit tout le monde à son secours; Pirrhon son disciple passa par-devant lui sans se mettre en peine de le secourir. Quantité de gens blâmerent fort Pirrhon de son ingratitude, à l'egard de son maître; Anaxarchus au contraire le loüa fort d'être véritablement sans aucune passion, & de n'avoir aucun égard pour personne.

La réputation de Pirrhon se répandit en peu de tems par toute la Grece; quantité de gens embrasserent sa secte: ceux d'Elée après avoir connu son mérite, eurent tant de vénération pour lui, qu'ils le créérent souverain Pontife de leur religion. Les Athéniens le firent citoïen de leur ville. Epicure aimoit fort sa conversation, & ne pouvoit se lasser d'admirer sa maniere de vie. Tout le monde le regardoit comme un homme véritablement libre & éxemt de toutes sortes de troubles, de vanité & de superstition. Enfin le Philosophe Timon assure qu'il étoit respecté comme un petit dieu sur terre; il passoit tranquillement sa vie avec sa sœur Philiste, qui étoit sage de profession. Il alloit au marché vendre de petits oiseaux & de petits cochons: il nétoïoit sa maison, & étoit si indifferent pour toute sorte de travail, que souvent il s'exerçoit à laver une truïe.

Un jour un chien se jetta sur lui pour le mordre; il le repoussa; quelqu'un lui fit connoître

noître que cela étoit contre ſes principes. Ah! répondit-il, qu'il eſt difficile de ſe défaire de ſes préjugez, & qu'on a de peine à dépouiller entierément l'homme! c'eſt pourtant à quoi il faut travailler de tout ſon pouvoir, & il faut y employer toutes les forces de ſa raiſon.

Une autre fois comme il paſſoit la mer dans un petit bâtiment: des vents impétueux ſe leverent tout d'un coup; le vaiſſeau étoit en grand danger de périr; tout ceux qui pasſoient avec Pirrhon étoient dans de grandes fraïeurs: Pirrhon demeuroit fort tranquile au milieu de la tempête; il leur montroit à côté d'eux un petit cochon qui mangeoit d'auſſi bon courage, que ſi le vaiſſeau eût été au port, & il leur diſoit que les ſages devoient tâcher d'imiter l'aſſurance de ce petit animal, & d'être tranquiles dans toutes ſortes d'états.

Pirrhon avoit un ulcere; celui qui le penſoit fut un jour obligé de lui faire les opérations les plus violentes; il coupa & lui brûla les chairs: Pirrhon ne témoigna jamais qu'il ſouffroit la moindre douleur, & ne fronça pas même le ſourcil. Ce Philoſophe croïoit que le plus haut degré de perfection où on pouvoit parvènir dans ce monde, étoit de s'abſtenir de décider. Ses diſciples étoient bien tous d'accord en un point, qui eſt qu'on ne connoît rien de certain: mais les uns cherchoient la verité avec eſpérance de la pouvoir trouver, & les autres deſeſperoient d'en pouvoir jamais venir à bout; d'autres croïoient pouvoir affirmer une ſeule choſe; c'étoit, diſoient-ils, qu'ils ſçavoient certainement qu'ils

ne sçavoient rien; mais les autres ignoroient même s'ils ne sçavoient rien. Quelques-unes de ses opinions étoient en usage avant le tems de Pirrhon; mais comme personne jusques-là n'avoit fait profession de douter absolument de toutes choses, c'est ce qui a été cause que Pirrhon a passé pour l'auteur & le chef de tous les Sceptiques.

La raison pour laquelle ce Philosophe vouloit qu'on suspendît son jugement, étoit parceque nous ne connoissions jamais les choses que par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, & que nous ignorons ce qu'elles sont en elles-mêmes. Les feuilles de saules, par exemple, paroissent douces aux chevres, & ameres aux hommes; la ciguë engraisse les cailles, & fait mourir les hommes. Demophon qui avoit soin de la table d'Alexandre, brûloit à l'ombre, & geloit au soleil. Andron d'Argos traversoit tous les sables de la Lybie sans avoir besoin de boire. Ce qui est juste dans un païs, est injuste dans un autre; de même que ce qui est vertu parmi certaines nations, est un vice chez d'autres. Chez les Perses les peres épousent leurs filles, & chez les Grecs c'est un crime abominable. Chez les Messagettes les femmes sont communes; d'autres nations ont horreur d'une telle coutume. Voler est un mérite chez les Ciliciens, & chez les Grecs on punit le vol. Aristipe a une certaine idée du plaisir; Antistene en a une autre, & Epicure une differente de l'un & de l'autre. Les uns croïent la Providence, les autres la nient: Les Egyptiens enterrent leurs morts; les Indiens les brûlent, & les

les Peoniens les jettent dans des étangs. Ce qui paroît d'une certaine couleur au soleil, paroît d'une autre à la lune, & d'une autre à la chandelle. La gorge d'un pigeon paroît de différentes couleurs selon les differens côtez dont on le regarde. Le vin pris avec modération fortifie le cœur; quand on en boit trop, cela trouble les sens & fait perdre l'esprit. Ce qui est à la droite de l'un, est à la gauche de l'autre. La Grece qui est orientale à l'égard de l'Italie, est occidentale à l'égard de la Perse. Ce qui est un miracle dans certains endroits, est une chose très-commune dans d'autres. Le même homme est pere à l'égard de certaines gens & frere à l'égard d'autres personnes. Enfin la contrarieté qui se rencontre dans chaque chose, faisoit que Pirrhon ni ses disciples ne définissoient jamais rien, parcequ'ils croïoient qu'il n'y avoit aucune chose dans le monde qui nous fût absolument connue par elle-même, sans que nous eussions besoin de la comparer pour dire le rapport qu'elle avoit avec une autre chose. Comme ils ne connoissoient aucune verité, ils bannissoient toutes sortes de démonstrations; car, disoient-ils, toute démonstration doit être fondée sur quelque chose de clair & d'évident qui n'ait aucun besoin de preuve: Or il n'y a rien dans le monde qui soit de cette nature, puisque quand les choses nous sembleroient évidentes, nous serions toujours obligez de montrer la verité de la raison qui fait que nous les croïons telles.

Pirrhon, après Homere, comparoit ordinairement les hommes à des feuilles d'arbres

qui

qui se succédent perpetuellement les unes aux autres, & dont les nouvelles prennent la place des vieilles qui tombent. Il vêcut toujours dans une grande considération depuis qu'il eut été connu, & mourut enfin âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

BION

Il fut disciple de Theophraste qui avoit succedé à Aristote dans l'Ecole Péripatetique vers la 114 *Olympiade.*

LE Philosophe Bion étudia assez long-tems dans l'Académie ; cette Ecole lui déplut ; il se moquoit des Statuts qu'on y observoit, & en faisoit tous les jours des railleries ; il la quitta tout-à-fait. Il prit un manteau, un baton & une besace, & embrassa la Secte des Cyniques : mais comme il y avoit encore dans celle-là quelque chose qui ne l'accommodoit pas, il la tempéra en y mêlant plusieurs des préceptes de Theodore disciple & successeur d'Aristipe dans l'Ecole des Cyrenaïques. Enfin il étudia en dernier lieu sous Theophraste successeur d'Aristote.

Bion avoit l'esprit fort subtil, & étoit très-bon Logicien, il excelloit dans la Poësie & dans la Musique, & avoit un génie particulier pour la Géometrie. Il aimoit fort la bonne

chere, & menoit une vie très-débauchée. Il ne demeuroit jamais long-tems en aucun endroit : il se promenoit de ville en ville, & se trouvoit à tous les festins, où son grand talent étoit de faire admirer son bel esprit. Comme il étoit fort agreable, chacun se faisoit un plaisir de l'avoir & de le bien régaler.

Bion sçut un jour que quelques-uns de ses ennemis avoient fait des contes au Roi Antigonus au sujet de sa naissance ignominieuse; il n'en témoigna rien, & ne fit pas semblant même que cela lui fût revenu par aucun endroit. Antigonus envoya querir Bion, croïant l'embarasser fort; & lui dit : Apprens-moi un peu quel est ton nom, ton païs, ton origine, & de quelle profession étoient tes parens. Bion ne s'étonna point : mon Pere, répondit-il, étoit un affranchi qui vendoit du lard & du beurre salé : il étoit impossible de connoître s'il avoit été beau ou laid autrefois, parcequ'il avoit le visage tout défiguré des coups que son maître lui avoit donné. Il étoit Scythe de nation, & originaire des bords du Boristhénes : il avoit fait connoissance avec ma mere dans un lieu infame où il l'avoit rencontrée : c'étoit-là qu'ils avoient célébré leur beau mariage : enfin je ne sçais quel crime mon pere commit, il fut vendu avec sa femme & ses enfans. J'étois un jeune garçon assez joli; un Orateur m'acheta & me laissa tout son bien en mourant : je déchirai sur le champ son testament que je jettai dans le feu, & me retiraï à Athênes, où je me suis appliqué à la Philosophie. Vous connoissez à present mon nom, mon païs, mon pere, & tou-

toute mon origine, aussi-bien que moi: Voilà tout ce que j'en ai pû apprendre moi-même. Persée & Philonide n'ont plus que faire d'en composer des histoires pour vous donner du plaisir.

On demanda un jour à Bion quel étoit le plus malheureux de tous les hommes? C'est, répondit-il, celui qui souhaite avec le plus de passion de devenir heureux, & de mener une vie douce & tranquille.

Un jeune homme lui demanda une autre fois s'il devoit se marier; les femmes laides, répondit Bion, font mal au cœur; mais les belles font mal à la tête.

Il disoit que la vieillesse étoit le port des maux, & que c'étoit là où tous les malheurs se retiroient en foule; qu'on ne devoit compter le nombre de ses années que par rapport à la gloire qu'on s'étoit acquise dans le monde; que la beauté étoit un bien étranger qui ne dépendoit point de nous; & que les richesses étoient le nœud de toutes les grandes entreprises, parceque sans elles on ne pouvoit rien faire, quelque habileté qu'on eût d'ailleurs.

Il rencontra un jour un homme qui avoit mangé tout son bien; il lui dit, la terre a englouti Amphiaraus, mais toi tu as englouti la terre.

Un grand parleur, fort importun d'ailleurs, lui dit qu'il avoit dessein de le prier de quelque chose; je ferai volontiers tout ce que tu voudras, répondit Bion, pourvû que tu m'envoyes dire ce que tu souhaite, & que tu n'y viennes point toi-même.

Une autre fois il étoit dans un vaisseau

avec plusieurs scélérats; le vaisseau fut pris par les Corsaires; ces scélérats se disoient les uns aux autres: Ah! nous sommes perdus si on nous reconnoît; & moi, disoit Bion, je suis perdu si on ne me reconnoît point.

Il vit un jour venir vers lui certain envieux qui étoit fort triste: T'es-t-il arrivé quelque malheur, lui dit-il, ou si c'est quelque bonheur qui est arrivé à un autre?

Quand il voïoit passer un avare, il lui disoit: Tu ne possedes pas ton bien; c'est ton bien qui te possede.

Il disoit que les avares avoient soin de leur bien, comme s'il étoit effectivement à eux; mais qu'ils craignoient autant de s'en servir, que s'il appartenoit à d'autres.

Il croïoit qu'un des plus grands maux, étoit de ne sçavoir pas souffrir le mal.

Qu'on ne devoit jamais reprocher la vieillesse à personne, puisque c'étoit un état où chacun souhaitoit parvenir.

Qu'il valoit mieux donner de son bien, que de souhaiter celui d'autrui, parcequ'on pouvoit être heureux avec un moindre bien, & qu'on étoit toujours malheureux, lorsqu'on avoit des désirs.

Que souvent la témérité n'étoit point méséante à un jeune homme; mais que les vieillards ne devoient jamais consulter que la prudence.

Que quand on avoit une fois fait des amis, il les falloit garder tels qu'ils fussent, de crainte qu'il ne semblât que nous eussions fait societé avec les méchans, ou que nous eussions rompu avec d'honnêtes gens.

Il

Il avertiſſoit ſes amis de croire qu'ils avoient fait du progrès dans la Philoſophie, lorſqu'ils ne ſe ſentoient pas plus émus, quand on leur diſoit des injures, que quand on leur faiſoit des complimens.

Il croïoit que la prudence étoit autant au-deſſus des autres vertus, que la vûë à l'egard du reſte des ſens.

Que l'impiété étoit une mauvaiſe compagne de la conſcience, puiſqu'il étoit très-difficile qu'un homme pût parler bien hardiment, lorſque ſa conſcience lui reprochoit quelque choſe, & qu'il croïoit que quelque divinité étoit juſtement irritée contre lui.

Que le chemin des Enfers étoit bien facile, puiſqu'on y alloit les yeux fermez.

Que ceux qui ne pouvoient s'élever juſqu'à la Philoſophie, & qui s'attachoient aux ſciences humaines, étoient comme les amans de Pénélope, qui n'avoient commerce qu'avec les ſervantes de la maiſon, faute d'avoir pû gagner la Maitreſſe.

Un jour comme Bion étoit à Rhodes, il vit que tous les Athéniens qui étoient dans cette Iſle ne s'appliquoient qu'à l'Eloquence & à la déclamation ; il commença à enſeigner la Philoſophie. Quelqu'un voulut le blâmer de ce qu'il ne faiſoit pas comme les autres : j'ai apporté du froment, répondit Bion, veux-tu que je vende de l'orge. Il diſoit, en parlant d'Alcibiade, que dans ſa grande jeuneſſe il avoit débauché les maris d'avec leurs femmes : mais qu'après être parvenu à l'âge viril, il avoit débauché les femmes d'avec leurs maris.

On demanda un jour à Bion, pourquoi il n'avoit pas gagné quelque jeune garçon pour demeurer avec lui? C'est, répondit il, parce-qu'on ne sçauroit attirer un fromage mou avec un hameçon.

Quand on lui parloit de la peine des Danaïdes, qui tiroient perpetuellement de l'eau dans des paniers percez, il disoit: je les trouverois beaucoup plus à plaindre si elles étoient obligées de tirer dans des vases qui n'auroient point de trous.

Pendant son séjour à Rhodes, il débaucha quantité de jeunes gens pour s'appuyer de leur autorité dans ce païs-là.

Enfin après avoir mené une vie infame, il tomba malade à Chalcis & languit pendant long-tems. Comme il étoit assez pauvre, & qu'il n'avoit pas seulement de quoi payer des gens pour avoir soin de lui, le Roi Antigonus lui envoya deux esclaves, & lui fit present d'une chaise, afin qu'il le pût suivre quand il voudroit.

On dit que Bion pendant sa langueur se repentit d'avoir méprisé les Dieux: il eut recours à eux pour le retirer de ce pitoyable état; il alloit fleurer les viandes des victimes, qui leur avoient été immolées: il confessa ses crimes & eut la foiblesse d'implorer le secours d'une vieille sorciere à laquelle il s'abandonna: il lui tendit ses bras & son cou, afin qu'elle y attachât ses charmes. Il tomba dans des superstitions extraordinaires; il orna sa porte de laurier, & étoit prêt de faire toutes choses au monde pour se conserver la vie; mais tous ces remedes furent inutiles. Le

pau-

pauvre Bion mourut à la fin accablé de maux que ses débauches passées lui avoient causez.



EPICURE

Né la troisiéme année de la 109 Olympiade, mort la seconde de la 127 âgé de 72 ans.

EPICURE de la famille des Philaïdes naquit à Athênes vers la 109 Olympiade. Dès l'âge de 14 ans il s'appliqua à la Philosophie; il étudia quelque tems à Samos, sous Pamphile Platonicien; il ne put jamais bien goûter sa doctrine; il se retira de son Ecole, & ne prit plus d'autre maître. On dit qu'il enseigna la Grammaire, mais qu'il ne tarda guéres à s'en dégouter. Il se plaisoit beaucoup à lire les livres de Démocrite, dont il se servit utilement par la suite pour composer son systême.

A l'âge de trente-deux ans il enseigna la Philosophie à Metelin, & de là à Lampsaque. Cinq ans après il revint à Athênes, où il institua une nouvelle Secte. Il acheta un beau jardin qu'il cultivoit lui-même: C'est-là où il établit son Ecole; il y menoit une vie douce & agréable, avec ses disciples qu'il enseignoit en se promenant & en travaillant, & leur fai-

ſoit répeter par cœur les préceptes qu'il leur donnoit. On venoit de tous les endroits de la Grece pour avoir le plaiſir de l'entendre & de le conſidérer dans ſa ſolitude.

Epicure faiſoit profeſſion d'une grande ſincerité, & d'une grande candeur d'ame. Il étoit doux & affable à tout le monde; il avoit une tendreſſe ſi forte pour ſes parens & pour ſes amis, qu'il étoit entierement à eux, & leur donnoit tout ce qu'il avoit. Il recommandoit expreſſement à ſes diſciples d'avoir compaſſion de leurs eſclaves; il traitoit les ſiens avec une humanité ſurprenante; il leur permettoit d'étudier, & prenoit le ſoin de les inſtruire lui-même comme ſes propres diſciples.

Epicure ne vivoit en tout tems que de pain & d'eau, de fruit & de légumes qui croiſſoient dans ſon jardin. Il diſoit quelquefois à ſes gens: Apportez-moi un peu de lait & de fromage, afin que je puiſſe faire meilleure chere quand je voudrai. Voilà, dit Laërce, quelle étoit la vie de celui qu'on a voulu faire paſſer pour un voluptueux.

Ciceron dans ſes Tuſculanes, s'écrie: Ah! qu'Epicure ſe contentoit de peu!

Les diſciples d'Epicure imitoient la frugalité & les autres vertus de leur maître; ils ne vivoient que de légumes & de laitage non plus que lui, quelques-uns bûvoient tant ſoit peu de vin; mais tous les autres ne bûvoient jamais que de l'eau. Epicure ne vouloit pas qu'ils fiſſent bourſe commune comme les diſciples de Pythagore, parceque, diſoit-il, c'eſt plûtôt une marque de la défiance qu'on

a les

a les uns pour les autres, que d'une parfaite union.

Il croïoit qu'il n'y avoit rien de plus noble que de s'appliquer à la Philoſophie; que les jeunes gens ne pouvoient commencer trop-tôt à Philoſopher, & que les vieux ne devoient jamais s'en laſſer, puiſque le but qu'on s'y propoſoit, étoit de vivre heureux, & que c'étoit-là où tout le monde devoit tendre.

La felicité dont parlent les Philoſophes, eſt une felicité naturelle, c'eſt-à-dire, un état heureux auquel on peut parvenir en cette vie par les forces de la nature. Epicure la fait conſiſter dans le plaiſir, non pas dans le plaiſir ſenſuel, mais dans la tranquillité d'eſprit & dans la ſanté du corps. Il n'avoit point d'autre idée du ſouverain bien, que de poſſéder ces deux choſes en même tems.

Il enſeigna que la vertu eſt le moïen le plus puiſſant pour rendre la vie heureuſe, parce-qu'il n'y a rien de plus doux que de vivre ſagement & ſelon les regles de l'honnêteté; de n'avoir rien à ſe reprocher; de ne ſe ſentir atteint d'aucun crime; de ne nuire à perſonne; de faire du bien autant qu'il eſt poſſible, & enfin de ne manquer jamais à aucun des devoirs de la vie. Il infere de-là qu'il n'y ſçauroit avoir d'heureux que les honnêtes gens, & que la vertu eſt inſéparable de la vie agréable.

Il ne pouvoit ſe laſſer de loüer la ſobrieté & la continence, qui ſervent merveilleuſement à tenir l'eſprit dans une aſſiete tranquile, à conſerver la ſanté du corps, & même à la réparer quand elle eſt une fois affoiblie. Il faut,

 di-

difoit-il, s'accoutumer à vivre de peu, c'eſt la plus grande richeſſe qu'on puiſſe jamais acquérir. Outre que les choſes les plus communes font autant de plaiſir lorſqu'on a faim, que les mets les plus délicieux, on ſe porte beaucoup mieux quand on vit ſimplement, on n'a jamais la tête embaraſſée, l'eſprit eſt libre & on a toujours l'agrément de pouvoir s'appliquer à connoître la verité & le ſujet qui nous porte à prendre un parti plûtôt que l'autre dans toutes nos actions; enfin les feſtins qu'on fait de tems en tems en ſont beaucoup plus agréables, & on eſt bien plus diſpoſé à ſouffrir les revers de la fortune, quand on ſçait ſimplement ſe paſſer du peu que la nature demande, que lorſqu'on eſt accoutumé à vivre dans les délices & dans la magnificence. On ne ſçauroit, ajoûte-t-il, éviter avec trop de ſoin les débauches qui corrompent le corps & abrutiſſent l'eſprit, & quoique tout plaiſir ſoit un bien deſirable par lui-même, on doit cependant s'en éloigner beaucoup, lorſque les maux qui l'accompagnent ſurpaſſent la ſatisfaction qui nous en revient : de même qu'il eſt avantageux de ſouffrir un mal qui ſûrement doit être récompenſé par un bien plus conſidérable que le mal qu'on eſt obligé de ſouffrir.

Il croïoit, contre l'opinion des Cyrenaïques, que l'indolence étoit un plaiſir perpétuel, & que les plaiſirs de l'eſprit étoient beaucoup plus ſenſibles que ceux du corps; car, diſoit-il, le corps ne ſent que la douleur preſente, au lieu que l'eſprit, outre les maux preſens, ſent encore les paſſez & les futurs.

Epi-

Epicure tient que notre ame est corporelle, parcequ'elle meut notre corps, qu'elle participe à toutes ses joïes aussi-bien qu'à ses infirmitez, qu'elle nous reveille en sursaut lorsque nous sommes les plus endormis, & qu'enfin elle nous fait changer de couleur selon ses differens mouvemens. Il assure qu'elle ne pourroit jamais avoir aucun rapport avec lui si elle n'étoit pas corporelle.

Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.

Il a conçû qu'elle n'est rien autre chose qu'un tissu de matiere fort subtile répanduë par tout notre corps dont elle faisoit une partie, de même que le pied, la main ou la tête; d'où il conclut que par notre mort elle périt, qu'elle se dissipe comme une vapeur, & qu'il n'y reste aucun sentiment non plus que dans le corps : que par conséquent la mort n'est pas à craindre, puisqu'elle n'est pas un mal: car bien & mal consiste dans le sentiment: Or la mort est une privation de tout sentiment. C'est donc une chose qui ne nous regarde en aucune façon, puisque nous n'avons jamais rien de commun avec elle, & que pendant que nous sommes, elle n'est point, & que dès qu'elle est, nous ne sommes plus: Qu'à la vérité quand on se trouvoit au monde, il étoit fort naturel d'y vouloir demeurer tant que le plaisir nous y attachoit: mais qu'on ne devoit pas avoir plus de peine à en sortir, qu'on en avoit ordinairement à quitter la table après avoir bien mangé.

Il disoit que très-peu de gens sçavoient tirer parti de la vie; que tout le monde méprisoit l'état present dans lequel il étoit, & que chacun se proposoit de vivre plus heureux dans la suite : mais qu'on étoit surpris de la mort avant que d'avoir pû éxecuter ses projets, & que c'étoit ce qui rendoit la vie des hommes si malheureuse. Qu'ainsi rien n'étoit plus à propos que de joüir du tems present sans compter sur l'avenir: qu'il ne falloit pas estimer le bonheur de la vie par la quantité d'années que nous restions sur la terre: mais seulement par les plaisirs que nous y goûtions. Une vie courte & agréable, disoit-il, est beaucoup plus à souhaiter qu'une vie longue & ennuyeuse. C'est la délicatesse qu'on cherche dans les bons repas, & non pas une grande abondance de viandes mal préparées. Que si nous considérons qu'apres la mort nous serons privez pour jamais de tous les avantages de la vie, il faut aussi s'imaginer que jamais nous n'aurons plus de desir de les posséder, que nous en avions avant que de naître.

Que c'étoit une grande foiblesse d'avoir peur de tout ce qu'on dit des Enfers. Que les peines de Tantale, Sysiphe, Titie & des Danaïdes sont des fables inventées à plaisir pour faire connoître les troubles & les passions dont les hommes sont tourmentez dans ce monde; & qu'enfin on devoit se défaire de toutes ces frayeurs qui ne servent qu'à troubler le repos & la douceur de la vie.

Il fait consister la liberté dans une entiere indifférence; il rejette le Destin. Il tient que l'art de deviner est une chose frivole, & qu'il

est

eſt impoſſible à aucun Etre de connoître jamais les choſes futures, lorſqu'elles dépendent du caprice des hommes & qu'elles n'ont point de cauſes néceſſaires.

Epicure a toujours parlé magnifiquement de la Divinité. Il vouloit qu'on en eût des ſentimens fort relevez. Il défendoit expreſſement qu'on lui attribuât aucune choſe indigne de l'immortalité, & de la ſouveraine béatitude. L'impie, diſoit-il, n'eſt pas celui qui rejette les Dieux qu'adore le peuple: mais celui qui attribuë aux Dieux toutes les impertinences que leur attribuë le peuple.

Il a conçû que la Divinité méritoit nos adorations par l'excellence de ſa nature, & que nous devions les lui rendre par cette ſeule conſidération, & non par la crainte d'aucun châtiment, ni en vûë d'aucun interêt. Il a blâmé les ſuperſtitions dont on abuſe le peuple, & qui ſervent ordinairement de prétexte aux plus grands crimes.

La Religion dans laquelle il étoit né n'éxemtoit les Dieux d'aucune des foibleſſes humaines. Quant à lui il les conſidéroit comme des Etres bien-heureux dont la demeure étoit dans des lieux agréables, où on ne connoiſſoit ni vent, ni pluïe, ni neige, & où ils étoient toujours environnez d'un air ſerain, & d'une brillante lumiere, & perpétuellement occupez dans la jouiſſance de leur felicité.

Il éloignoit d'eux tout ce qui d'ordinaire nous embaraſſe. Il les a crû indépendans de nous dans leur bonheur, incapables d'être touchez ni de nos bonnes, ni de nos mauvaiſes actions. Il croïoit que s'ils prenoient ſoin

des

des hommes, ou que s'ils se mêloient du gouvernement du monde, cela troubleroit leur felicité.

Il conclut de-là que les invocations, les prieres, & les sacrifices étoient entierement inutiles ; qu'il n'y avoit aucun mérite à recourir aux Dieux, ni à se prosterner devant leurs autels dans tous les accidens qui nous arrivoient, mais qu'il falloit regarder toutes choses d'un air tranquile & sans s'étonner.

Il ajoûte que ce n'est point la raison qui a donné aux hommes l'idée des Dieux ; & que la crainte que tous les hommes ont de ces Etres tranquiles, ne vient que de ce que souvent en rêvant on s'imagine voir des Phantômes d'une grandeur prodigieuse. Il semble que ces spectres nous menacent avec une hauteur & une fierté convenable à leur mine majestueuse : on leur voit faire, à ce qu'il semble, des choses surprenantes, & comme d'ailleurs ces phantômes reviennent dans tous les tems, & qu'il y a quantité d'effets merveilleux dont les causes paroissent inconnuës, lorsque les gens peu éclairés considérent le soleil, la lune, les étoiles, & leurs mouvemens si reguliers, ils s'imaginent aussi-tôt que ces spectres nocturnes sont des êtres éternels & tout-puissans. Ils les placent au milieu du firmament, d'où ils voïent venir le tonnerre, les éclairs, la grêle, la pluïe & la neige : ils les font présider à la conduite de cette admirable machine du monde, & leur attribuent généralement tous les effets dont les causes leurs sont inconnuës : c'est-de-là, à ce qu'il prétend, qu'est venue cette grande quantité d'au-

d'autels qu'on voit par tout le monde; & il croit que le culte qu'on rend aux Dieux, n'a point d'autre origine que ces fausses terreurs.

Pour ce qui est de ces lieux enchantez où les Dieux faisoient leurs demeures, Lucrece dans le sentiment d'Epicure dit qu'il ne faut pas s'imaginer qu'ils aïent aucune rélation avec les Palais que nous connoissons en ce monde; que les Dieux étant d'une matiere si subtile qu'ils ne peuvent tomber sous aucun de nos sens, qu'à peine même pouvons-nous les appercevoir des yeux de l'esprit, il faut de nécessité que ces lieux-là soient proportionnez à la subtilité de la nature de ces Etres qui les habitent.

Tous les Philosophes conviennent que selon le cours ordinaire de la nature rien ne se fait de rien, & qu'aucune chose ne se réduit à rien: l'expérience nous apprend que les corps se font du débris des uns des autres, & conséquemment qu'ils ont un sujet commun: & c'est ce sujet commun qu'on appelle matiere premiere.

Il y a plusieurs opinions pour sçavoir ce que c'est que cette matiere premiere. Epicure croit que ce sont des atômes, c'est-à-dire, des corpuscules insécables dont il prétend que toutes choses sont composées.

Outre les atômes, il admet encore un autre principe qui est le vuide: mais il ne le considére pas comme un principe de composition des corps; il ne l'admet uniquement que pour le mouvement, parceque, dit-il, s'il n'y avoit de petits vuides ré-

répandus par toute la nature, rien n'auroit jamais pû se mouvoir, toute la masse de la matiere seroit restée perpetuellement jointe ensemble comme un roc, & par conséquent il ne se seroit jamais fait aucune production.

Il prétend que ces âtomes ont été de toute éternité, que le nombre de leur figure est incomprehensible, quoique fini: mais que sous chaque differente figure il y a une infinité d'atômes. Il a cru que c'étoit leur propre poids qui étoit la cause de leur mouvement, qu'en se choquant les uns les autres, ils s'accrochoient souvent, & que la differente maniere dont ils s'arrangeoient, produisoit les differens effets que nous voïons dans la nature, sans qu'aucun de ces effets fût redevable de son être à d'autres puissances qu'au hazard qui avoit fait rencontrer ensemble certaine quantité d'atômes de telle & telle figure. Il comparoit ces atômes aux lettres de l'alphabet qui forment des mots differens selon la différente maniere dont elles sont arrangées, comme par exemple *estre*, & *reste*, sont deux mots tout differens quoique composez de mêmes lettres; aussi les atômes qui composent certains corps lorsqu'ils sont arrangez d'une certaine maniere, en composent un tout different lorsqu'ils sont arrangez d'une certaine façon. Cependant, selon, lui toutes sortes d'atômes ne sont pas propres à entrer indifferemment dans la composition de toutes sortes de corps. Il y a grande apparence par éxemple, que ceux qui composent un ploton de laine, ne sont pas tous propres à compo-

ſer un Diamant, de même que nous voyons ſouvent des mots qui n'ont aucune lettre commune.

Il croïoit que ces petits corps étoient dans un perpetuel mouvement, & que c'étoit de-là qu'aucune des choſes de la nature ne reſtoit jamais en même état ; que les unes diminuoient, & les autres augmentoient du débris de celles qui étoient diminuées ; les unes vieilliſſoient, & les autres prenoient tous les jours de nouvelles forces, & que par conſéquent chaque Etre n'avoit qu'un tems dans le monde ; qu'à meſure que quelque choſe ſe corrompoit, les atômes qui s'en détachoient ſe joignoient avec d'autres, & formoient ordinairement un corps tout différent de celui dont ils venoient d'être détachez. Qu'ainſi rien ne périſſoit jamais, quoique tout n'eût qu'un tems, & que chaque choſe ſemblât disparoître à la fin, comme ſi elle avoit été entierement anéantie.

Epicure a imaginé qu'il y avoit eu un tems auquel tous les atômes étoient ſéparez, & que par leur concours fortuit, ils ont composé une infinité de mondes, dont chacun périt au bout de certain tems, ſoit par le feu, comme ſi le ſoleil s'approchoit ſi près de la terre, qu'il la brûlât, ſoit par quelque grande & horrible ſecouſſe, qui en un moment boulverſera toutes choſes, & ruinera la machine du monde ; qu'enfin il y avoit pluſieurs manieres dont chaque monde pouvoit périr ; mais que de ces débris il s'en compoſoit un autre, qui commençoit auſſi-tôt à produire de nouveaux animaux ; il ſemble même que celui que nous

habitons ne ſoit qu'un tas de ruines de quelque grand & terrible fracas qui ſoit arrivé autrefois; témoins ces gouffres horribles de la mer, ces longues chaînes de montagnes d'une hauteur prodigieuſe, ces longues & larges couches de rochers, dont les uns ſont ſituez de travers, les autres de bas en haut, & d'autres de biais ; temoins cette grande inégalité au dedans de la terre, tous ces fleuves ſouterrains, toutes ces cavernes; témoins enfin cette autre grande inégalité de la ſurface de la terre qui ſe trouve entrecoupée de mers, de lacs, de détroits, d'iſles, de montagnes.

Epicure tient que l'Univers eſt infini; que ce grand tout n'a ni milieu, ni extremitez, & que de quelque point qu'on imagine dans le monde, il reſte encore un eſpace infini à parcourir, ſans que jamais on en puiſſe trouver le bout.

Il dit que c'eſt être fou que de ſe flater que les Dieux ayent fait le monde pour l'amour des hommes, qu'il n'y a aucune apparence qu'après avoir reſté ſi long-tems tranquiles, ils ſe fuſſent aviſez de changer leur premiere maniere de vie, pour en prendre une differente, & que d'ailleurs il étoit fort aiſé de juger par tous les défauts que nous y connoiſſons, que ce n'eſt point un ouvrage des Dieux.

Il a crû que la terre avoit produit les hommes, & tous les autres animaux, de même qu'elle produit encore aujourd'hui des rats, des taupes, des vers, & de toutes ſortes d'inſectes. Il tient que dans ſon commencement, lorſqu'elle étoit encore toute nouvelle, elle étoit graſſe & nitreuſe, & que le ſoleil l'aïant

peu

peu à peu échauffée, elle se couvrit d'herbes & d'arbrisseaux; que quantité de petites tumeurs commencerent à s'élever de dessus la superficie, comme des champignons, & qu'après certain tems, lorsque chaque tumeur étoit venue en maturité, la peau de dessus se rompoit, & qu'il en sortoit aussi-tôt un petit animal, qui se retiroit peu à peu du lieu humide d'où il venoit de naître, & qui commençoit à respirer; la terre faisoit écouler de ces endroits-là, des ruisseaux de lait pour la nourriture de ces petits animaux.

Parmi ce grand nombre de toutes sortes d'animaux il s'en trouva beaucoup de monstrueux; les uns sans pieds, les autres sans tête, d'autres sans bouche, d'autres avoient les membres colez au tronc du corps, tellement qu'il y en a eu beaucoup qui ont péri faute de se pouvoir nourir, ou de pouvoir multiplier leur espece par l'union des deux sexes. Enfin il ne resta que ceux qui se trouverent bien disposez, & ce sont les especes de ceux que nous avons encore aujourd'hui.

Dans ce premier commencement du monde le froid, la chaleur & les vents n'étoient pas si violens qu'ils sont aujourd'hui; toutes ces choses étoient dans leur nouveauté aussi bien que tout le reste; ces hommes sortis de terre étoient beaucoup plus robustes que nous ne sommes, ils avoient le corps tout couvert d'un poil hérissé comme celui des sangliers, la mauvaise nourriture ni l'inclémence des saisons ne les incommodoit point; ils ne connoissoient point encore l'usage des habits; ils se couchoient nuds par terre dans

tous les endroits où la nuit les surprenoit; ils se cachoient sous de petits arbriseaux pour se garantir de la pluye; ils n'avoient encore aucune societé, chacun ne songeoit qu'à soi & ne travailloit qu'à se procurer ses commoditez particulieres. La terre avoit aussi produit de grandes forêts dont les arbres croissoient tous les jours; les hommes commencerent à vivre de gland, de fruits d'arboisier, & de pommes sauvages. Ils avoient souvent à démêler avec les sangliers & les lions. Ils se mirent plusieurs ensemble pour se garantir de ces bêtes féroces. Ils bâtirent de petites cabanes; ils s'occuperent à la chasse, & trouverent moïen de se faire des habits de la peau des animaux qu'ils avoient tuez. Chacun choisit sa femme, & vécut en particulier avec elle; il en vint des enfans, qui adoucirent par leurs carresses, l'humeur farouche de leurs peres. Voilà le commencement de toutes les societez. Les voisins firent ensuite amitié avec leurs voisins, & cesserent de se nuire les uns aux autres. D'abord ils montroient du bout du doigt les choses dont ils avoient besoin; ils inventerent ensuite pour leur commodité, certain nom qu'ils donnerent au hazard à chaque chose; ils en composerent un jargon dont ils se servirent pour communiquer leurs pensées.

Le soleil leur avoit fait connoître l'usage du feu avant que de l'avoir trouvé; c'étoit à l'ardeur des raïons de cet astre qu'ils faisoient d'abord rôtir les viandes qu'ils rapportoient de la chasse; mais un jour un éclair tomba sur quelque chose de combustible qu'il embrasa

tout d'un coup : aussi-tôt les hommes qui connoissoient déja l'utilité du feu, au lieu de l'éteindre ne songerent qu'à le conserver, chacun en emporta dans sa cabanne & s'en servit pour faire cuire ce qu'il avoit à manger.

On bâtit ensuite des villes & on commença à partager les terres, mais inégalement; les gens qui se trouverent avoir plus de forces ou le plus d'adresse, eurent les meilleures portions. Ils s'érigerent en Rois; ils contraignirent les autres hommes à leur obéir, & firent bâtir des citadelles pour éviter les surprises de leurs voisins.

Les hommes dans ce tems-là n'avoient point d'autres défenses que leurs mains, leurs ongles, leurs dents; des pierres ou des bâtons; c'étoient-là les armes dont ils se servoient pour vuider leurs differends.

Après avoir brûlé quelques forêts, n'importe pour quel sujet; ils virent du métail qui couloit pas des veines de terre dans de petites fosses où il se figeoit; l'éclat de ce métail leur causa de l'admiration; ils conçurent de ce qu'ils voïoient couler, que par le moïen du feu, ils en feroient tout ce qu'ils voudroient : ils ne songerent d'abord qu'à en faire des armes, c'est pour ce sujet qu'ils estimoient beaucoup davantage l'airain que l'or, parceque les armes d'or étoient beaucoup moins tranchantes que celles d'airain; ensuite ils en firent des brides pour les chevaux, des socs de charruë pour labourer la terre; & enfin toutes les choses dont ils se trouverent avoir besoin.

Avant l'invention du fer, on faisoit les ha-

de petits ſauvageons, des épines, ou des ronces, & que peut-être il y a encore à preſent des lapins, des liévres, des renards, des ſangliers & d'autres animaux parfaits qui naiſſent de la terre : mais parceque cela arrive dans des lieux retirez, & que cela ne nous eſt pas connu, nous ne croïons pas que cela ſoit; de même que ſi nous n'avions jamais vû d'autres rats que ceux qui naiſſent des rats, nous ne croirions pas qu'il y en eût qui naquiſſent de la terre.

Les Philoſophes ſont partagez touchant la regle que nous avons pour connoître la verité. Epicure tient qu'il n'y a pas de plus grande certitude que celle qui nous vient des ſens; que nous ne connoiſſons rien poſitivement que par leur rapport, & que nous n'avons point d'autre marque pour diſtinguer le vrai d'avec le faux.

Pour ce qui eſt de l'entendement, il tient qu'au commencement il n'a aucune idée; qu'il eſt comme une table raze; que lorſque les organes corporels ſont formez, les connoiſſances lui viennent peu à peu par l'entremiſe des ſens; qu'il peut penſer aux choſes abſentes, qu'ainſi il ſe peut tromper en prenant pour preſent ce qui eſt abſent, ou même ce qui n'eſt point du tout; & qu'au contraire nos ſens n'apperçoivent que des objets actuellement preſens, & que par conſéquent ils ne peuvent jamais ſe tromper quant à l'exiſtence de l'objet. C'eſt-pourquoi, dit-il, c'eſt être fou que de n'exiger pas en ce cas-là, le rapport des ſens pour avoir recours à des raiſons.

Il y a plusieurs manieres differentes dont les Philosophes expliquent la vision. Epicure a cru qu'il se détachoit perpetuellement de tous les corps une grande quantité de petites superficies semblables aux corps mêmes ; que ces petites superficies remplissoient l'air, & que c'étoit par leur moïen que nous appercevions les objets exterieurs.

Il tient que l'odeur, la chaleur, les sons, la lumiere & les autres qualitez sensibles, ne sont pas de simples perceptions de l'ame : il a cru que toutes ces choses étoient réellement hors de nous de la même maniere qu'elles nous paroissent, & qu'une certaine quantité de matiere figurée & mûe d'une certaine façon, étoit réellement odeur, son, chaleur, lumiere indépendemment de toutes sortes d'animaux, Que par exemple, les petites particules qui se détachent perpetuellement des fleurs d'un parterre, remplissent l'air tout au tour d'une odeur agréable & semblable à ce qu'un homme sentiroit s'il se promenoit pour lors dans ce parterre ; que lorsqu'on sonne une cloche, l'air des environs est rempli de tintemens aigus semblables aux sons que nous entendons pour lors ; & que dès que le soleil commence à paroître, il y a dans l'air quelque chose de brillant & semblable à la lumiere que nous appercevons dans ce tems-là ; qu'enfin lorsque la même chose paroît differemment à deux animaux différens, cela vient de ce que la configuration intérieure de ces animaux est differente. Si la feuille de saule, par exemple, paroît amere à un homme & douce à une chevre, c'est que l'homme & la

chevre ne sont pas faits au-dedans l'un comme l'autre. C'est cette même raison qui fait que la cigue empoisonne les hommes & engraisse les cailles.

Les Stoïciens qui faisoient profession d'une vertu fort austere, & qui dans le fond étoient pleins de vanité, furent extrêmement jaloux du grand nombre d'amis & de disciples qui s'attachoient à Epicure, dont la doctrine étoit d'ailleurs fort differente de celle qu'ils enseignoient. Ils firent tout ce qu'ils purent pour le décrier, & même ils semerent dans leurs livres, diverses sortes de calomnies contre lui. C'est ce qui a été cause que ceux qui sont venus depuis, & qui n'ont connu Epicure que par le canal des Stoïciens, s'y sont laissez surprendre, & ont pris pour un débauché un homme d'une continence exemplaire, & dont les mœurs ont toujours été très-réglées.

Saint Gregoire rend un témoignage illustre de la chasteté de ce Philosophe. „ Epicure, „ dit ce Pere de l'Eglise, a dit que le plaisir „ étoit la fin où tendent tous les hommes: „ Mais afin qu'on ne crût pas que ce fût le „ plaisir sensuel, il vécut toujours très-chas- „ te & très-reglé, confirmant sa doctrine par „ ses mœurs.

Epicure ne voulut jamais se mêler du gouvernement de la République; il préfera toujours son repos & la vie tranquille à l'embarras des affaires. Les statuës que les Athéniens lui érigerent publiquement, témoignoient bien l'estime distinguée qu'ils avoient pour ce Philosophe; tous ceux qui se sont attachez à lui,

ne l'ont jamais quitté, à la reserve de Metrodorus qui le changea pour étudier dans l'Académie sous Carneade; mais il n'y fut que six mois; il revint aussi-tôt trouver Epicure, & resta avec lui jusqu'à sa mort, qui arriva quelque tems avant celle d'Epicure. Son école est demeurée perpetuellement dans une égale splendeur, & même dans des tems que toutes les autres étoient presque abandonnées.

A l'âge de 72 ans il tomba malade à Athênes, où il n'avoit point discontinué d'enseigner: son mal étoit une rétention d'urine qui lui causoit des douleurs épouvantables; il souffroit tout cela fort tranquillement. Quand il se sentit approcher de sa fin; il affranchit une partie de ses esclaves, disposa de son bien, ordonna qu'on solemnisât tous les ans le jour de sa naissance & celle de ses parens, vers le dixiéme du mois Gameleon. Il donna son jardin & ses Livres à Hermacus de Metelin, qui lui succeda, à la charge que cela passeroit successivement à tous ceux qui occuperoient cette place. Il écrivit à Idomenée en ces termes:

„ Me voilà graces aux Dieux, à l'heureux „ & dernier jour de ma vie; je suis si tour„ menté de la violence de mon mal qui me „ ronge la vessie & les intestins, qu'on ne „ sçauroit rien imaginer de plus cruel: au „ milieu de mes douleurs cependant, je sens „ une grande consolation, lorsque je repasse „ dans mon esprit tous les bons raisonnemens „ dont j'ai enrichi la Philosophie: Je vous prie „ par l'attachement que vous avez toujours „ fait paroître pour moi & pour ma doctrine,

„ ne, d'avoir ſoin des enfans de Metro-
„ dorus.

Quatorze jours après que cette maladie eut commencé, Epicure ſe mit dans un bain chaud qu'il s'étoit fait préparer exprès; dès qu'il y fut entré, il demanda un verre de vin pur, il le but & expira auſſi-tôt, en avertiſſant ſes amis & ſes diſciples qui étoient-là preſens, de ſe ſouvenir de lui, & des préceptes qu'il leur avoit donnez. Cette mort arriva la premiere année de la 127 Olympiade. Tous les Athéniens en témoignerent un regret très-ſenſible.



ZENON

Mort dans la 129 Olympiade.

ZENON chef de la Secte des Stoïciens; étoit de la ville de Cittie dans l'Iſle de Chypre. Avant que de ſe déterminer à rien, il alla conſulter l'Oracle, afin de ſçavoir ce qu'il devoit faire pour vivre heureux. L'Oracle lui répondit, qu'il devînt de même couleur que les morts. Zenon conçut que ce Dieu lui vouloit dire qu'il falloit qu'il s'attachât à lire les livres des Anciens. Il prit cela fort ſérieuſement; il commença à s'y appliquer, & à employer tous ſes ſoins pour ſuivre les conſeils de l'Oracle.

Un

Un jour comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phenicie, il fit naufrage au port de Pyrée; cette perte le rendit fort triste; il s'en revint à Athênes; il entra chez un Libraire, & se mit à lire le second livre de Xenophon, pour se consoler; il y prit beaucoup de plaisir, cela lui fit oublier son chagrin. Il demanda au Libraire où demeuroient ces sortes de gens dont parloit Xenophon. Cratés le Cynique passa par hazard; le Libraire le montra du bout du doigt, & dit à Zenon, tenez, suivez cet homme-ci. Zenon étoit pour lors âgé de trente ans; il suivit Cratés, & commença dès ce jour-là à être son disciple. Zenon avoit beaucoup de pudeur & de retenue; il ne pouvoit s'accoutumer aux manieres effrontées des Cyniques. Cratés s'apperçut que cela lui faisoit de la peine, il voulut le guérir de sa foiblesse: il lui donna un jour une marmite pleine de lentilles, & lui commanda de traverser le Bourg de Ceramique avec cette marmite: Zenon rougissoit de honte, & se cachoit, de crainte que quelqu'un ne le vît. Cratés s'approcha de lui, donna un grand coup de bâton au travers de la marmite & la cassa en plusieurs morceaux; toutes les lentilles lui couloient le long des cuisses & des jambes. Cratés lui dit: comment, petit fripon, pourquoi t'enfuis-tu puisque tu n'as point eu de mal?

La Philosophie plaisoit fort à Zenon: Il remercioit ordinairement la fortune d'avoir fait périr tout son bien dans la mer. Ah! disoit-il, que les vents qui m'ont fait faire naufrage m'étoient favorables! Il étudia plus de

dix

dix ans ſous Cratés, ſans ſe pouvoir jamais accoutumer à l'impudence des Cyniques. A la fin, quand il le voulut quitter pour aller ſous Stilpon de Megare, Cratés le prit par ſon manteau & le retint de force: O Cratés, lui dit Zenon, on ne ſçauroit retenir un Philoſophe que par les oreilles; perſuadez-moi par de bonnes raiſons que votre doctrine eſt meilleure que celle de Stilpon, ſinon quand vous m'enfermeriez, mon corps ſeroit bien à la verité chez vous, mais mon eſprit ſeroit perpétuellement chez Stilpon.

Zenon paſſa dix autres années chez Stilpon, Xenocrate, & Polemon; enſuite il ſe retira & établit une nouvelle Secte. Sa réputation ne tarda guéres à ſe répandre par toute la Grece. Il devint en peu de tems le plus diſtingué de tous les Philoſophes du païs. Quantité de gens venoient de divers endroits pour s'attacher à lui & être ſes diſciples; & comme Zenon enſeignoit ordinairement ſous une galerie, c'eſt de-là que ſes Sectateurs ont été appellez Stoïciens.

Les Athéniens l'honoroient tellement, qu'ils l'avoient fait le Dépoſitaire des clefs de leur Ville. Ils lui érigerent une Statuë, & ils lui firent preſent d'une couronne d'or. Le Roi Antigonus ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ce Philoſophe. Il ne venoit jamais à Athênes, qu'il n'allât écouter ſes leçons; ſouvent même il alloit manger chez Zenon, ou bien il le menoit ſouper avec lui chez Ariſtocle le joüeur de harpe. Mais Zenon évita dans la ſuite de ſe rencontrer dans aucun feſtin, ni dans des Aſſemblées, de crainte de ſe rendre

trop familier. Antigonus fit tout ce qu'il put pour l'attirer auprès de lui: Zenon s'excusa de faire ce voyage, & envoya en sa place Perseus & Philonide, & lui fit réponse, qu'il avoit une joye très-sensible de la forte inclination qu'il faisoit paroître pour les sciences: Que rien n'étoit plus propre à le détourner des plaisirs sensuels, & à lui faire embrasser la vertu que l'amour de la Philosophie. Enfin, ajoute-t-il, si la vieillesse & ma mauvaise santé ne m'empêchoient de sortir, je ne manquerois pas de me rendre auprès de vous comme vous le souhaitez: mais puisque cela ne se peut, je vous envoye deux de mes amis qui me valent bien quant à l'esprit & à la doctrine, & qui sont beaucoup plus robustes que moi. Si vous conversez sérieusement avec eux, & que vous vous appliquiez à suivre les preceptes qu'ils vous donneront, vous verrez qu'il ne vous manquera rien de ce qui regarde le souverain bonheur.

Zenon évitoit la foule. Il ne se faisoit jamais accompagner que de deux ou trois personnes au plus. Lorsqu'il y en avoit davantage qui le vouloient suivre malgré lui, il leur donnoit de l'argent pour les faire retirer. Quelquefois quand il se voyoit pressé par la grande multitude dans la galerie où il enseignoit, il montroit à ceux qui l'embarassoient, certaines pieces de bois qui étoient au-dessus de son Ecole, & il leur disoit: tenez, voyez-vous bien ces pieces de bois que voilà là-haut, elles n'y ont pas toujours été: Elles étoient autrefois au milieu de cette place comme vous: mais comme elles embarassoient, on

les a ôtées & mises où vous les voïez : retirez-vous donc en arriere & ne m'embarassez pas davantage.

Zenon étoit grand & menu, & avoit la peau fort noire: C'étoit de-là que quelques-uns l'appelloient le *Palmier d'Egypte.* Il avoit la tête panchée sur une des épaules; ses jambes étoient grosses & mal-saines; il s'habilloit toujours d'une étofe très-legere & du plus bas prix qu'il la pouvoit trouver; il vivoit en tout tems d'un peu de pain, de figues, de miel & de vin doux, sans jamais rien manger de cuit. Il étoit d'une si grande continence, que quand on vouloit loüer quelqu'un sur ce sujet, on disoit, il est plus chaste que Zenon. Il eut pourtant quelque commerce avec une petite servante: la vertu des païens n'étoit pas ferme. Il avoit la démarche grave, l'esprit vif, l'humeur severe. En parlant il ridoit son front, & tordoit sa bouche; quelquefois cependant dans ses parties de plaisir, il étoit fort gai, & réjouissoit toute la compagnie. Quand on lui demandoit la raison d'un si grand changement, il répondoit : les lupins sont naturellement amers; mais quand on les a laissez quelque tems tremper dans l'eau, ils s'adoucissent. Il affectoit une très-grande austerité, en sorte que sa maniere de vivre tenoit davantage d'une simplicité barbare, que d'une veritable frugalité; & hors l'effronterie dont il étoit fort éloigné, il avoit retenu beaucoup de la morale des Cyniques; c'est ce qui a fait que Juvenal a dit, que les Stoïciens & les Cyniques ne differoient entr'eux que par leurs habits: mais que leur doctrine étoit la même

Il

Il étoit fort concis dans tous ses discours. Quand on lui en demandoit la raison, il disoit que les sillabes dont se servent les sages devoient toutes êtres breves, si cela se pouvoit. Quand il vouloit faire une réprimande à quelqu'un, il n'y emploïoit jamais que très-peu de paroles, & toujours indirectement.

Il se rencontra un jour dans un festin avec un homme fort gourmand, qui faisoit mourir de faim tous ceux qui mangeoient avec lui : Zenon prit pour sa part un grand poisson, & sembla ne le vouloir partager avec personne. Le gourmand le regarda aussi-tôt de travers : Comment, lui dit Zenon, crois tu qu'on te laissera faire tous les jours de pareils tours, si tu ne peux pas souffrir que je le fasse une fois ?

Un jour un jeune homme le pressoit avec beaucoup d'instance sur une matiere au-dessus de la portée de son esprit. Zenon fit apporter un miroir, il le fit regarder dedans, & lui dit : Te semble-t-il que ces questions-là conviennent avec ton visage ?

Il disoit que les mauvais discours des orateurs ressembloient à la monnoïe d'Alexandrie qui étoit belle en apparence, mais dont le métail ne valoit rien.

Il disoit que le plus grand tort qu'on pouvoit faire aux jeunes gens, étoit de les élever dans la vanité ; qu'il falloit les accoutumer à être civils & à ne rien faire qu'à propos. Caphesius, ajoutoit-il, voïant un jour un de ses disciples enflé d'orgueil, il lui donna un soufflet, & lui dit : Quand tu seras élevé au-

dessus des autres tu ne seras pas honnête homme pour cela, mais si tu es honnête homme, tu seras élevé au-dessus des autres.

Il croïoit qe'il étoit dangereux à un jeune homme, qui avoit envie de devenir sçavant, de s'appliquer à la Poësie.

Quand on lui demandoit ce que c'étoit que son ami; C'est un autre moi-même, répondoit-il.

Il disoit qu'il valoit mieux glisser des pieds que de la langue, & qu'il n'y avoit rien dont la perte nous dût si sensiblement toucher que celle du tems, parcequ'elle étoit la plus irréparable.

Il se trouva un jour dans un festin qu'on faisoit aux Ambassadeurs de Ptolomée. Il ne dit rien pendant tout le soupé. Ces Ambassadeurs en furent surpris; ils lui demanderent s'il ne vouloit rien faire sçavoir au Roi Ptolomée: Dites lui, répondit-il, qu'il y a ici un homme qui sçait se taire.

Les Stoïciens tenoient que la fin qu'on devoit se proposer étoit de vivre selon la nature; or que de vivre selon la nature étoit de ne faire rien de contraire à ce que nous dictoit la raison qui étoit une loi générale & commune à tous les hommes.

Que chacun devoit embrasser la vertu à cause d'elle-même, sans avoir égard à aucune récompense, qu'elle suffisoit pour rendre les gens heureux & que ceux qui la possedoient jouissoient d'un parfait bonheur, même au milieu des plus grands tourmens.

Qu'il n'y avoit rien d'utile que ce qui étoit hon-

honnête, & que rien de criminel ne pouvoit jamais être utile.

Que le bien honnête, est celui qui rend parfaits tous ceux qui le possedent.

Qu'il y avoit des choses qui n'étoient ni un bien ni un mal, quoiqu'elles eussent la force de mouvoir notre apetit, & de nous porter à choisir les unes plutôt que les autres; comme la vie, la santé, la beauté, la force, les richesses, la noblesse, le plaisir, la gloire; & celles qui leur étoient opposées, comme la mort, la maladie, la laideur, la débilité, la pauvreté, la basse naissance, la douleur, & l'ignominie: Car, disoient-ils, aucune chose ne sçauroit être bonne, si elle ne rend heureux ceux qui la possedent, & si elle ne rend malheureux ceux qui en sont privez: Or la vie, la santé, ni les richesses ne rendent point heureux ceux qui les possedent, ni malheureux ceux qui en sont privez: Donc la vie, la santé, ni les richesses, la mort, la maladie, ni la pauvreté ne sont ni des biens, ni des maux. D'ailleurs, ajoûtoient-ils, les choses, dont nous pouvons nous servir en bien & en mal, ne sont ni un bien, ni un mal; or nous pouvons nous servir & en bien & en mal de la vie, de la santé & des richesses. Donc la vie, la santé, ni les richesses ne sont ni un bien ni un mal.

Enfin ils admettoient une autre espece de choses indifferentes qui n'étoient pas capables de faire aucune impression sur notre esprit; comme d'avoir un nombre pair ou impair de cheveux à la tête, étendre le doigt ou le fermer, tenir une plume en l'air, lever une paille.

Ils disoient que les plaisirs sensuels n'étoient pas un bien, parcequ'ils étoient deshonnêtes : or que rien de deshonnête ne pouvoit jamais être un bien.

Que le Sage ne craignoit rien, qu'il n'avoit point de faste, parcequ'il étoit indifferent pour la gloire & pour l'ignominie. Que le caractere du Sage étoit d'être sevére & sincere. Qu'il ne lui étoit pas défendu de boire du vin : mais qu'il ne devoit jamais s'enyvrer, afin de ne pas perdre un seul moment de la vie l'usage de sa raison. Qu'il devoit avoir un grand respect pour les Dieux, leur faire des sacrifices, & s'abstenir de toute sorte de débauches.

Qu'on pouvoit appeller offices en genéral tout ce que nous faisons par inclination ; que les bons offices étoient d'honorer ses parens, défendre sa patrie, se faire des amis & les assister : Les mauvais au contraire ; négliger ses parens, mépriser sa patrie, n'avoir aucune complaisance ni affection pour ses amis.

Ils croïoient que tous les biens & les maux étoient égaux, qu'ils ne pouvoient jamais être augmentez ni diminuez ; car, disoient-ils, il n'y a rien de plus vrai que ce qui est vrai, & rien de plus faux que ce qui est faux ; aussi il n'y a rien de meilleur que ce qui est bon, ni rien de plus méchant que ce qui est méchant. Et comme un homme qui ne seroit éloigné que d'une stade de Canope, ne seroit pas davantage dedans qu'un homme qui en seroit éloigné de deux cens stades : ainsi celui qui ne commet qu'un péché mediocre, n'est pas davantage dans la vertu, que celui qui en commet un énorme.

Que

Que le ſeul ſage étoit capable d'amitié ; qu'il devoit ſe mêler des affaires de la République, pour empêcher le vice, & exciter les Citoïens à la vertu ; qu'il n'y avoit que lui qui dût avoir part au gouvernement de l'Etat, puiſqu'il étoit le ſeul qui pût décider de tout ce qui regardoit le bien & le mal ; qu'il n'y avoit que lui d'irreprehenſible, & incapable de nuire à perſonne, & qu'il étoit le ſeul qui n'admiroit rien de tout ce qui avoit coutume de ſurprendre le reſte des hommes.

Ils tenoient, comme les Cyniques, que toutes choſes appartiennent aux Dieux, & qu'entre amis toutes choſes ſont communes.

Ils tiennent que toutes les vertus ont un ſi grand enchaînement les unes avec les autres, qu'on n'en peut jamais poſſeder une, ſans les poſſeder toutes.

Qu'il n'y a point de milieu entre le vice & la vertu ; car, diſoient-ils, comme il eſt abſolument néceſſaire qu'on ſoit droit ou tortu, auſſi toute action doit être bonne ou mauvaiſe.

Que le ſage étoit le ſeul heureux ; qu'il n'avoit jamais beſoin de rien ; qu'il devoit s'expoſer aux tourmens les plus cruels pour ſa patrie & pour ſes amis ; qu'il ne craignoit rien ; qu'il faiſoit du bien à tout le monde, & qu'il étoit incapable de nuire à perſonne ; qu'enfin il étoit de toutes ſortes de profeſſions, quand même il n'en éxerceroit aucune ; & qu'on le pouvoit comparer à un Comedien parfait qui ſçait repréſenter également le perſonnage d'Agamemnon, & celui de Therſite.

Zenon vouloit que toutes les femmes fuſ-

ſent communes entre les ſages, & que chacun eût commerce avec la premiere qu'il rencontreroit, ſans s'attacher à aucune ; que c'étoit le moïen d'empêcher la jalouſie, & les ſoupçons de l'adultere, & que chacun regarderoit en particulier tous les jeunes gens comme ſes propres enfans.

Les Stoïciens tenoient qu'il n'y avoit qu'un ſeul Etre ſouverain ; mais qu'on lui donnoit differens noms ; qu'on l'appelloit quelquefois Deſtin, quelquefois Eſprit, & d'autres fois Jupiter ; que cet Etre étoit un animal immortel, raiſonnable, parfait, bienheureux & éloigné de tout mal. Que c'étoit ſa Providence qui gouvernoit le monde, & tous les Etres qui y étoient.

Ils admettoient deux principes, l'agént & le patient ; c'eſt-à-dire Dieu & le monde.

Ils tenoient que la matiere étoit diviſible à l'infini ; qu'il n'y avoit qu'un ſeul monde, & que ce monde étoit de figure ronde qui eſt la plus propre au mouvement. Ils croïoient comme Pithagore & Platon, qu'il étoit animé par une ſubſtance ſpirituelle répandue dans toutes ſes parties ; que cette ſubſtance n'étoit point diſtinguée de Dieu, & qu'elle formoit avec le monde un même animal, dont les uns diſoient que la principale partie étoit les cieux, & les autres le ſoleil ; que le monde étoit placé au milieu d'un eſpace infini de vuide ; que tout étoit plein dans le monde, parceque la matiere fluide qui s'accommode à toutes ſortes de figures rempliſſoit les eſpaces que laiſſoient les corps groſſiers qui ne pouvoient pas ſe toucher immédiatement par

tout

tout à cause de leur irrégularité.

Que le monde étoit corruptible : Car disoient ils, un tout est corruptible, lorsque chacune de ses parties est corruptible : Or chacune des parties du monde est corruptible, donc le monde entier est corrruptible Que les étoiles fixes étoient emportées par le mouvement du ciel. Que le soleil étoit un feu dont la masse étoit plus grosse que celle de la terre, puisque la terre jettoit son ombre en cone *: Que le soleil & les autres astres se nourrissoient des vapeurs qui s'exhalent de la terre & de la mer. Ils ont connu la véritable cause des éclipses du soleil & de la lune, & celle du tonnere & des éclairs. Ils tenoient que les deux Zones glaciales étoient inhabitables à cause du grand froid, & que la Zone torride l'étoit aussi à cause de la chaleur excessive.

Le Stoïcien Ariston vouloit bannir la Logique, il comparoit ordinairement ses argumens subtils aux toilles d'araignées qui faisoient bien paroître quelque chose de fort ingénieux & de bien arrangé, mais entierement inutile.

Chrysippe au contraire estimoit fort la Logique ; & excelloit tellement dans cet art, que tout le monde convenoit que si les Dieux eussent eû besoin de Logique, ils ne s'en seroient jamais servi d'autre que de celle de Chrysippe.

Zenon vécut jusqu'à l'âge de 98. ans sans avoir jamais eû aucune incommodité. Il fut fort regreté après sa mort. Quand le Roi An-

* Terme de Géometrie, corps solide qui a un cercle pour sa base, & qui se termine en pointe.

Antigonus en apprit la nouvelle il en parut ſenſiblement touché. Bons Dieux, dit-il, quel ſpectacle ai-je perdû ! On lui demanda pourquoi il eſtimoit tant ce Philoſophe; C'eſt répondit-il, parceque tous les grands preſens que je lui ai fait ne l'ont jamais pû obliger à faire aucune baſſeſſe.

Il députa auſſi-tôt vers les Athéniens pour les prier de faire enterrer Zenon dans le Bourg de Ceranique.

Les Athéniens de leur côté ne ſentirent pas moins vivement la perte de Zenon que le Roi Antigonus. Les principaux Magiſtrats le louerent publiquement après ſa mort, & afin que cela fût plus autentique, ils en firent un Decret public en ces termes.

DECRET.

„ PUISQUE Zenon fils de Mnaſée
„ de Cittie a paſſé pluſieurs années à enſei-
„ gner la Philoſophie dans cette Ville, qu'il
„ s'eſt montré homme de bien dans toutes
„ ſortes de choſes : Qu'il a perpetuellement
„ excité à la vertu les jeunes gens qu'il avoit
„ ſous ſa diſcipline ; Qu'il a toujours mené
„ une vie conforme aux préceptes qu'il enſei-
„ gnoit ; Le peuple a jugé à propos de le
„ louer publiquement, & de lui faire preſent
„ d'une couronne d'or qu'il a juſtement mé-
„ rité à cauſe de ſa grande probité, & de ſa
„ temperance ; & de lui ériger un tombeau
„ dans le Bourg de Ceranique aux dépens du
„ Public. Le peuple veut qu'on choiſiſſe cinq
„ hommes dans Athênes pour avoir ſoin de

„ faire

„ faire la couronne & le tombeau ; que le „ Scribe de la République grave ce present „ Decret sur deux colonnes, dont l'une sera „ mise dans l'Académie, & l'autre dans le Ly- „ cée ; & que l'argent nécessaire pour cet ou- „ vrage soit promptement mis entre les mains „ de celui qui a soin des affaires publiques, „ afin que tout le monde connoisse que les „ Athéniens ont soin d'honorer les gens d'un „ mérite distingué, & pendant leur vie & „ après leur mort.

Ce Decret fut donné pendant qu'Arrhenidas étoit Archonte d'Athênes, quelques jours après la mort de Zenon.

Or voici de quelle maniere on rapporte que finit Zenon.

On dit qu'un jour comme il sortoit de son école, il se heurta contre quelque chose, & qu'il se cassa le doigt. Il prit cela pour un avis que les Dieux lui donnoient qu'il devoit bien-tôt mourir, Il frappa aussi-tôt la terre avec sa main, & dit : Me demandes-tu ? Je suis tout prêt : Et sans tarder davantage, au lieu de songer à faire guérir son doigt, il s'étrangla de sang froid. Il y avoit quarante-huit ans qu'il enseignoit sans interruption, & soixante-huit ans qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philosophie sous Cratés le Cynique.

FIN.

TABLE

TABLE DES PHILOSOPHES, dont il est parlé dans ce Volume.

FIN.



